

## Du bon usage des expressions idiomatiques dans l'argumentation en syntaxe générative

Nicolas Ruwet

Volume 13, Number 1, 1983

Grammaire générative

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/602507ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/602507ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0710-0167 (print)

1705-4591 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ruwet, N. (1983). Du bon usage des expressions idiomatiques dans l'argumentation en syntaxe générative. *Revue québécoise de linguistique*, 13(1), 9–145. <https://doi.org/10.7202/602507ar>

# DU BON USAGE DES EXPRESSIONS IDIOMATIQUES DANS L'ARGUMENTATION EN SYNTAXE GÉNÉRATIVE

Nicolas Ruwet

## 0. Avertissement et remerciements

Cet article est une version légèrement revue d'un texte commencé à New York en automne 1981 et terminé à Paris en été 1982. Le projet de l'écrire remonte à plusieurs années, et j'avais à l'occasion abordé le sujet dans mes cours de Paris VIII; plus récemment, j'ai fait deux cours sur la question, l'un à New York University, Department of Linguistics, en automne 1981, et l'autre à Paris VIII, au printemps 1982 - je remercie mes étudiants de New York et de Paris pour leurs critiques et suggestions. J'ai aussi bénéficié de discussions sur ce sujet avec Jean-Claude Anscombe, Dick Carter, Gilles Fauconnier, Maurice Gross (qui m'a aimablement communiqué certains des matériaux qu'il a rassemblés sur les expressions idiomatiques au L.A.D.L.), Roger Higgins, Richard Kayne, S.-Y. Kuroda, Gyoko Murakami, et Geoffrey Nunberg. La première ver-

sion de l'article a circulé en automne 1982; plusieurs amis ont pris la peine de la lire et de me communiquer leurs remarques: Jean-Paul Boons, Benoît de Cornulier, Marc Dominicy, David Gaatone, Jacqueline Giry-Schneider, Paul Hirschbühler et Béatrice Lamiroy - qu'ils en soient tous cordialement remerciés. Enfin, j'ai fait deux exposés sur ce thème aux "séminaires du mardi" de Jussieu, où j'ai bénéficié des remarques, entre autres, de Roland Dachelet, Gilles Fauconnier, Bernard Fradin, Mitsou Ronat, et Jean-Roger Vergnaud.

Après avoir terminé la première version de ce texte, j'ai pris connaissance de plusieurs travaux pertinents, sans avoir eu le temps d'en tenir pleinement compte ici; on les trouvera cependant dans les références (Borillo, à paraître, Chomsky, 1982, Gaatone, 1982, Gross, à paraître, Hirschbühler, 1977, Maurel, 1982, Vergnaud, 1982, Wasow *et alii*, 1982, Yamada, 1979, Zubizarreta, 1982).

Je ne tiens pas encore cette version pour définitive. J'espère pouvoir la réécrire, en modifiant la forme (les notes sont trop longues et trop nombreuses, et devraient pour la plupart être incorporées dans le texte), en ajoutant une section sur les relatives et une autre sur les expressions idiomatiques en japonais, et en approfondissant plusieurs points, surtout dans les conclusions, et notamment sur la question de l'asymétrie sujet/objet. J'envisage aussi d'ajouter, en appen-

dice, une liste des constructions pour lesquelles, à un moment ou l'autre de l'histoire de la grammaire générative, on a envisagé une dérivation transformationnelle - en montrant que toutes, pratiquement, posent des problèmes à la Thèse de Chomsky.

Il est un point que je n'ai pas présenté assez clairement, quoiqu'il fournisse l'argument le plus simple contre une approche purement formelle de la distribution des expressions idiomatiques. La Thèse de Chomsky aurait quelque vraisemblance s'il se trouvait des expressions idiomatiques particulièrement opaques (du type *foutre le camp*) et qui cependant ne sont pas figées (admettent le passif, etc.); mais, précisément, c'est ce qu'on ne rencontre jamais.

Quoi qu'il en soit, je voudrais attirer l'attention sur un autre point. Chez les chomskyens orthodoxes, l'intérêt s'est récemment déplacé, des questions de dérivation, à des questions de représentation - le rôle des transformations passant du coup tout à fait à l'arrière-plan. On pourrait en conclure hâtivement que la question à laquelle je me suis attaché ici n'a plus qu'un intérêt historique. Je n'en crois rien: une lecture attentive de Chomsky (1982) montre que, pour Chomsky, les faits relatifs aux fragments "baladeurs" d'expressions idiomatiques jouent toujours un rôle important; simplement, là où naguère ils servaient à trancher entre l'hypothèse d'un déplacement et celle de l'engendrement direct en base, ils ser-

vent maintenant à justifier des propriétés différentes des représentations abstraites, des types différents ("trace" vs PRO, etc.) de catégories vides. Mes critiques valent donc toujours contre la nouvelle approche.

Un dernier mot, sur les données. Il n'y a pas deux sujets parlants qui possèdent exactement le même stock d'expressions idiomatiques, et la familiarité avec telle ou telle, sa relative transparence, son degré de figement, varient de l'un à l'autre, et changent avec le temps chez le même sujet (mon stock d'expressions idiomatiques s'est considérablement modifié et enrichi depuis que je me suis mis à étudier la question). Aussi, les jugements d'acceptabilité que je donne doivent-ils être pris avec précaution. Je les ai en général vérifiés auprès d'informateurs divers, notamment mes étudiants à Paris VIII, et d'autres personnes, linguistes ou non; mais je m'attends, de la part de mes lecteurs, à des divergences d'appréciation. Je ne crois pas, toutefois, que de telles divergences puissent changer grand-chose à mes conclusions. En général, un lecteur qui n'aimera pas tel ou tel de mes exemples pourra, en se donnant un peu de peine, en trouver un autre dans son propre stock, qui prouvera le point en cause tout aussi bien.

Paris, mars 1982

### 1. Introduction: La Thèse de Chomsky

Pendant des années<sup>1</sup>, un argument a joué d'une fortune exceptionnelle parmi les grammairiens génératifs: des linguistes qui s'opposaient violemment sur des points apparemment fondamentaux (lexicalistes et sémanticiens génératifs, par exemple) tombaient d'accord pour reconnaître sa force. Cet argument reposait sur le comportement syntaxique de certaines expressions idiomatiques<sup>2</sup> de forme V NP X, telles que *briser la glace, rendre justice, prêter assistance, promettre monts et merveilles, enterrer la hache de guerre*, etc., ou, en anglais, *bury the hatchet, make headway, keep tabs on NP, take advantage of NP*, etc. Dans ces expressions, la combinaison du verbe et de l'objet direct présente, d'une manière ou d'une autre, un caractère exceptionnel - propriété qui a été prise

- 
1. Si je ne m'abuse, cet argument est mentionné pour la première fois, par Chomsky, dans "Remarks on nominalizations" (voir Chomsky, 1972, p. 42-43, note 28); cet article avait largement circulé dès 1967, et l'argument est en fait préfiguré dans Chomsky, 1965, p. 190.
  2. Ces expressions sont dites parfois "locutions verbales" - mais le terme n'est pas assez général (voir Gaatone, 1981) - ou encore "expressions figées" - mais justement toute la question est qu'elles ne sont pas toutes également "figées"; le terme "idiotisme" est à la fois trop particulier (dans des langues voisines, on rencontre beaucoup d'expressions idiomatiques voisines ou identiques par la forme et par le sens) et trop général (il vaut aussi bien pour des mots employés dans des sens très particuliers). "Expression idiomatique" est lourd, mais "idiome" serait un anglicisme; je me contenterai donc d'"expression idiomatique", abrégé à l'occasion en *Exi.*

comme relevant des restrictions de sous-catégorisation stricte et/ou de sélection<sup>3</sup>. Or, les NP objets en question peuvent aussi, en surface, apparaître dans d'autres positions que celle d'objet direct, par exemple celle de sujet (*justice a été rendue à Jo par Max, la glace sera difficile à briser, monts et merveilles semblent avoir été promis par le Premier ministre*, etc.); comme les restrictions sur la combinaison du verbe et de l'objet subsistent dans ces autres formes de surface et qu'il est souhaitable de ne formuler les restrictions de sélection et de sous-catégorisation stricte qu'une seule fois, ces faits de distribution ont été considérés comme fournissant un "argument extrêmement fort"<sup>4</sup> en faveur de l'existence, dans la grammaire d'une langue, d'une part d'un niveau de structure profonde (ou de D-structure, au sens de Chomsky, 1981) - où seraient formulées les restrictions de sous-catégorisation, telles que Passif (Chomsky, 1972, Ruwet, 1972, ch. 2; etc.), Montée du Sujet en position sujet (MSS: Perlmutter, 1970; Ruwet, 1972, ch. 2; Postal, 1974), Montée du Sujet en position objet (MSO: Postal, 1974), Montée de l'Objet en position sujet (MOS, en anglais *Tough-Movement*: Ruwet, 1972, ch. 2; Berman, 1973; Kayne, 1975, section 4.10), Formation de

---

3. Pour une présentation claire et une critique de cette vue, voir Higgins (1974).

4. L'expression est de Perlmutter (1970, p. 117, note 8).

Relative (Brame, 1968; Schachter, 1973; Vergnaud, 1974, 1982); ces faits ont aussi été largement mis à contribution pour déterminer l'extension de la classe des verbes (plus généralement, des précédats) qui permettent ou exigent l'application de telle ou telle transformation de déplacement (voir par exemple, pour MSS, Ruwet, 1972, ch. 2, et Postal, 1974, *passim*).

Depuis quelque temps, des linguistes venus d'horizons divers ont abordé de plus près l'étude des expressions idiomatiques, avec des résultats souvent très intéressants<sup>5</sup>. Mais, à une exception près<sup>6</sup>, ils ne se sont pas attaqués de front à la validité de l'argument en question, même si souvent les résultats obtenus le mettent en cause implicitement<sup>7</sup>. La plupart

- 
5. Voir notamment Higgins (1974), Giry-Schneider (1978), Nunberg (1978) section 4.2.2 (ainsi que Nunberg, 1979), Ernst (1980), Gaatone (1981, 1982), Gross (1982) et à paraître, Anscombe (1982); pour des travaux plus anciens, générativistes ou non, voir Rohrer (1967), Weinreich (1969), Fraser (1970), Newmeyer (1972), et les références dans Gaatone (1981). Jean-Claude Anscombe prépare une version plus détaillée de son article, que je n'ai pas encore pu voir; Geoffrey Nunberg prépare, en collaboration avec Ivan Sag et Tom Wasow, un long article sur le sujet, dont apparemment les conclusions rejoignent les miennes (voir déjà Wasow *et alii*, 1982). Maurice Gross a entrepris au L.A.D.L. (CNRS) une vaste classification des *Exis* du français (voir Gross, à paraître).
  6. Higgins (1974); malheureusement cet article, resté inédit, n'a pratiquement pas circulé. Voir aussi maintenant Wasow *et alii* (1982).
  7. Pour Gross (1982), voir ci-dessous, sections 4.1 et 4.3. D'autres linguistes, en passant, ont signalé des faits qui, examinés de plus près, auraient miné notre argument.



des linguistes génératifs orthodoxes continuent à y recourir<sup>8</sup>. En particulier, Chomsky semble toujours y croire<sup>9</sup>; c'est même un des très rares arguments qu'il présente en faveur du maintien de la distinction entre niveaux de D-structure et de S-structure<sup>10</sup>. Il le reformule de la manière suivante (Chomsky, 1981, p. 146, note 94):

"Les expressions idiomatiques ont en général les propriétés formelles des structures non idiomatiques, et se rencontrent dans des formes de D-structure ou de S-structure, *mais pas seulement dans des formes de S-structure et de LF* (souligné par moi, N.R.; LF signifie "Forme Logique"). C'est la D-structure et non la S-structure ou LF qui semble être le lieu naturel pour l'opération des règles idiomatiques, puisque *c'est seulement en D-structure que les expressions idiomatiques sont uniformément non "disséminées"* (scattered) *et que c'est seulement les formes de D-structure*

---

Voir, entre autres, Lasnik et Fiengo (1974, p. 540-542), Quang Phuc Dong (1971), McCawley (1973, p. 205), Bach (1980, p. 322-323), Rouveret et Vergnaud (1980, note 39), Kayne (1980, p. 50, note 9), Ruwet (1982, p. 20-21, note 9), Ruwet (1983, p. 19, note 9).

8. Par exemple Jaeggli (1980), Burzio (1981), Vergnaud (1982), Zubizarreta (1982), ainsi que Postal et Pullum (1978) (ceux-ci ne sont pas précisément "orthodoxes").
9. Malgré certaines hésitations, et une référence à Higgins (1974): voir Chomsky (1981, p. 146, note 94, *in fine*, et p. 224, note 20). Mais Chomsky recourt encore très souvent à cet argument; voir l'index de Chomsky (1981, à la rubrique *Idioms*); voir aussi Chomsky (1977a, *passim*) et Chomsky (1980, p. 149-153) - beaucoup plus affirmatif que Chomsky (1981).
10. Chomsky ne présente qu'un autre argument sérieux, relatif à la Contrainte de Subjacence; voir Chomsky (1980, ch. IV) et (1981, 80 sqq.) La validité de cette contrainte a été mise en doute, dans un cadre chomskyen, par Richard Kayne.

*qui existent toujours pour les expressions idiomatiques (avec des exceptions marquées<sup>11</sup>) (souligné par moi, N.R.), la S-structure étant parfois inaccessible à l'interprétation idiomatique."*

Ce passage n'est pas d'une transparence sublime; voici comment je le comprends (pour simplifier, je m'en tiendrai aux expressions idiomatiques dans des couples de phrases actives et passives). Par "formes de D-structure, de S-structure, de LF," Chomsky entend des formes *de surface*<sup>12</sup> qui ressemblent de près aux représentations posées, pour les phrases en question, en D-structure, en S-structure, en LF; la formulation n'est pas dépourvue d'ambiguïté, nous y reviendrons (voir la section 5.5). Par "expressions non disséminées", Chomsky entend des expressions qui sont formées de constituants *contigus* (comparer "Pierre a *brisé la glace*" et "*la glace a été brisée* par Pierre"); ce serait un fait d'observation empirique que, en surface, les expressions idiomatiques ont toujours (ou presque toujours, voir la notion d'"exceptions marquées"), une forme non disséminée, ou continue, dans les "formes de D-structure". Quant aux "règles idiomatiques", elles ont pour fonction de

- 
11. Dans l'état présent de la théorie chomskyenne, la notion d'"exception marquée" est un pléonasme: elle veut dire "exception". Chomsky n'en donne pas d'exemples; on dirait que cette notion offre une porte de sortie pour rendre l'argument "infalsifiable". Voir p. 107 sqq.
12. Par "surface", j'entends la structure tout à fait superficielle, non la S-structure de Chomsky (1981), niveau encore fort abstrait de représentation.

rendre compte du sens des *Exi*s, ainsi que de leurs propriétés syntaxiques (par exemple, possibilité ou non d'apparaître au passif; voir ci-dessous, section 5.5). Chomsky conçoit "une règle idiomatique pour une *Exi* à tête verbale comme une règle ajoutant la séquence  $\alpha V \gamma$  à l'indicateur syntagmatique de toute suite terminale  $\alpha \beta \gamma$ , où  $\beta$  est l'expression idiomatique, étant admis maintenant qu'un indicateur syntagmatique est un ensemble de séquences." (*id.*, *ibid.*). Une règle idiomatique est donc une sorte de règle de "restructuration"; Chomsky semble admettre que le sens d'une *Exi* de forme V NP correspond à celui d'un verbe simple: il donne *exploit* "exploiter" pour le sens de *take advantage of* (Chomsky, 1980, p. 150)<sup>13</sup>.

Chomsky admet donc, comme un fait d'observation empirique, que, pour toute combinaison idiomatique d'un verbe et d'un objet direct, deux possibilités sont réalisées *en surface*: ou bien seule la phrase active, comprenant la séquence V NP, est acceptable (cas de (1), (2), ci-dessous; (2) (b) n'est acceptable que dans son sens littéral<sup>14</sup>), ou bien sont acceptables *à la fois* les phrases actives et passives (cas de (3), (4));

---

13. Il y aurait beaucoup à dire sur cette prétendue correspondance entre le sens d'une *Exi* et celui d'un item lexical simple. Voir ci-dessous p. 30 sqq. et les notes 32-33.

14. Je recourrai à l'occasion au symbole "!" pour indiquer qu'une expression, acceptable dans son sens littéral, ne l'est pas dans le sens idiomatique qu'elle peut avoir dans d'autres environnements.

ce qui ne se rencontrerait jamais, ce serait une distribution des faits du type des exemples hypothétiques de (5), où *prendre la raguse*, inventé<sup>15</sup> pour les besoins de la cause, voudrait dire, par exemple, "trahir":

- (1) a. L'ennemi a foutu le camp.
- b. \*Le camp a été foutu (par l'ennemi).
- (2) a. Ney a cassé sa pipe.
- b. !!Sa pipe a été cassée (par Ney).
- (3) a. Noam a finalement rendu justice à Haj.
- b. Justice a finalement été rendue à Haj (par Noam).
- (4) a. Ce joyeux drille a brisé la glace.
- b. La glace a été brisée (par ce joyeux drille).
- (5) a. \*Marmont a pris la raguse.
- b. La raguse a été prise (par Marmont).

Si cette observation est correcte, les faits suivraient directement d'une théorie qui pose à la fois un niveau de D-structure (où sont formulées les restrictions de sélection, celles de sous-catégorisation stricte, et les "règles idiomatiques"), et des règles de déplacement, ne fût-ce que "déplacer  $\alpha$ ", qui convertissent les D-structures en S-structures.

---

15. Pas tout à fait: en 1814, la trahison du maréchal Marmont, duc de Raguse, fut la cause immédiate de l'abdication de Napoléon à Fontainebleau. Dans les mois qui suivirent, le mot *raguser* fut d'un usage courant dans le langage des grognards, avec le sens de "trahir" (voir Henri Houssaye, 1815, Paris, Perrin, 1914).

Je baptiserai notre argument, ainsi reformulé par Chomsky, la "Thèse de Chomsky". Si cette thèse était vraie, elle fournirait effectivement un argument assez sérieux en faveur d'une distinction entre deux niveaux de représentation syntaxique, tels que la D-structure et la S-structure chomskyennes. L'idée que "c'est seulement en D-structure que les expressions idiomatiques sont non disséminées" n'était, en effet, tout au plus qu'implicite dans les formes les plus anciennes de l'argument (par exemple chez Perlmutter, 1970); celles-ci n'excluaient pas nécessairement qu'il existe d'autres mécanismes de formation des *Exis*, et d'autres moyens de rendre compte de leur distribution de surface, que l'engendrement en D-structure. Mais, s'il s'agissait seulement de rendre compte d'une manière unique de certaines connexions entre des couples de phrases (par exemple, ce qu'il y a de commun entre les phrases passives et actives de (3) et de (4)), la théorie standard (Chomsky, 1965) disposait déjà d'autres mécanismes, comme les règles de redondance lexicales, qui permettaient de se passer des transformations<sup>16</sup>; effectivement, les "hyperlexicalistes" n'ont pas de peine à rendre compte de faits de ce genre sans recourir aux transformations de Passif, Montée du Sujet, etc. (voir entre autres Bresnan, 1982). La Thèse de

---

16. Si mes souvenirs sont bons, Richard Kayne m'avait, dès 1969, signalé cette possibilité pour rendre compte de faits comme ceux de (3)-(4).

Chomsky mérite donc qu'on s'y arrête. Mais, typiquement, Chomsky ne s'est pas soucié de vérifier la validité de son "observation empirique": Chomsky ne mentionne jamais que quelques expressions idiomatiques, toujours les mêmes. Pourtant, la Thèse de Chomsky semble assez facile à soumettre à réfutation, à "falsification"<sup>17</sup>. Par ailleurs, les exemples d'*Exis* mentionnés par Chomsky sont tous de la forme V NP. Or, et précisément si on veut rester fidèle aux principes généraux de Chomsky (qui a toujours insisté sur la nécessité de formuler les règles ou les contraintes de la manière la plus générale possible), il est clair qu'on ne doit pas se limiter à ce seul cas. Il convient donc de généraliser la Thèse de la manière suivante: étant donné deux constituants quelconques A et B<sup>18</sup> qui, combinés, peuvent ou doivent prendre une

---

17. Mais voir la note 11, et ci-dessous, p. 107, sect. 5.5

18. Il faudrait généraliser aux cas où l'expression idiomatique comporte plus de deux constituants, cf. *chercher midi à quatorze heures, mettre les pieds dans le plat*, etc. Gross (1982) pense qu'"on ne rencontre jamais plus de deux compléments figés": le nombre maximum des constituants d'une expression idiomatique de la catégorie VP serait donc de trois (verbe compris). Gross n'emploie pas la catégorie VP, mais, si son observation est correcte, on pourrait en tirer un argument de plus pour justifier cette catégorie, et pour déterminer sa constitution interne (voir Ruwet, 1967, p. 413, note 1).

Dans (6)-(8), les points de suspension entre parenthèses indiquent la présence possible d'éléments qui brisent la continuité d'une expression idiomatique. Chomsky, quand il parle d'expressions "non disséminées", ne fait pas entrer en ligne de compte - sans doute à juste titre - des éléments qui peuvent toujours, même dans des formes de D-structure, se trouver entre les membres

valeur idiomatique, et étant donné les possibilités de distribution en surface illustrées en (6)-(8), la Thèse de Chomsky prédit que seuls les cas (6) ou (7) sont possibles, le cas (8) étant exclu:

- (6) a. ... A B ... (forme de D-structure)  
 b. \*... B (...) A ... (forme de S-structure)
- (7) a. ... A B ... (forme de D-structure)  
 b. ... B (...) A ... (forme de S-structure)
- (8) a. \*... A (...) B ... (forme de D-structure)  
 b. ... B (...) A ... (forme de S-structure)

(Le cas (6) est illustré par (1)-(2), le cas (7) par (3)-(4), le cas (8) par (5)).

C'est la Thèse de Chomsky, ainsi généralisée, que je vais m'efforcer de réfuter. Avant de nous y attaquer, cependant, quelques remarques générales sur les expressions idiomatiques seront nécessaires. Je les ferai fort succinctes, les points en question ayant déjà fait l'objet de diverses études, certaines assez poussées<sup>19</sup>.

---

d'une *Exi*: par exemple des adverbes, cf. *L'ennemi foutra le camp, le roi rendra bientôt justice*, etc.

19. Voir les références citées à la note 5, tout particulièrement Higgins (1974), Nunberg (1978), Gaatone (1981).

## 2. Remarques préliminaires sur les expressions idiomatiques

La plupart des auteurs définissent les expressions idiomatiques sémantiquement: les *Exis* sont des expressions qui "ont en général les propriétés formelles des structures non idiomatiques" (voir la citation de Chomsky ci-dessous: *bri-ser la glace, foutre le camp* ont la structure interne normale d'un syntagme verbal), mais où "le sens des mots ne permet pas d'interpréter leur combinaison" (Gross, 1982; en termes plus pompeux, la lecture sémantique de l'expression n'est pas une fonction combinatoire simple de la lecture de chacun de ses constituants, à savoir, dans (i)-(4), du verbe et du NP objet). Je vais revenir sur cette affirmation. Mais, quoi qu'il en soit en général de sa validité, il importe de distinguer entre les expressions idiomatiques sémantiques (en abrégé *ExiMs*, *M* pour *meaning*, "sens"), et les expressions idiomatiques syntaxiques (en abrégé *ExiFs*, *F* pour "forme"). Par *ExiM*, je désignerai une expression qui, qu'elle ait ou non "les propriétés formelles des structures non idiomatiques", répond, plus ou moins, à la définition de Gross: "le sens des mots ne permet pas d'interpréter leur combinaison" (*foutre le camp, filer un mauvais coton*, etc.). Par *ExiF*, je désignerai une expression qui, qu'elle soit ou non opaque sémantiquement, présente l'une ou l'autre idiosyncrasie syntaxique. La distinction est peut-être plus évidente en français qu'en anglais. En français en effet, il existe un assez grand nom-



bre d'expressions qui doivent leur caractère exceptionnel moins à leur opacité sémantique qu'à une propriété syntaxique: l'absence d'article dans le NP objet, cf. *rendre justice, prêter assistance, donner tort, prendre garde, faire minette, faire honneur, prendre ombrage, avoir faim, chercher querelle, chercher noise*, etc. (voir Giry-Schneider, 1978, Gaatone, 1981, Anscombe, 1982). Pour un certain nombre de ces expressions, la même propriété se retrouve dans le sujet de constructions "dérivées" (voir (3) par exemple). Or, malgré d'autres exceptions<sup>20</sup>, l'article est en général obligatoire en français (comparer par exemple *Beavers build dams* et *Les castors construisent des digues, Man is mortal* et *L'homme est mortel, Sincerity frightens John* et *La sincérité effraie Jean, Bill venerates justice* et *Paul vendre la justice*). Quand autrefois Kayne et moi-même (Ruwet, 1972, Kayne, 1975) utilisions des expressions idiomatiques pour justifier telle ou telle transformation de déplacement, c'est à cette propriété syntaxique que nous faisons appel, plutôt qu'à une quelconque opacité sémantique. Et il est un fait que nombre de

---

20. Voir entre autres Grevisse (1975, p. 305 sqq., section 336). Dans beaucoup de ces *ExiFs* l'article est facultatif: *rendre (la) justice, imposer (le) silence, promettre des monts et (des) merveilles* (comparer *donner (\*le/\*un) tort à quelqu'un*; OK: *on lui donnera tous les torts*), souvent avec des nuances de sens différentes selon que l'article est présent ou non, par exemple *demander raison de cela, demander la raison de cela* (voir Grevisse, *id.*, p. 306).

ces expressions ne sont guère opaques sémantiquement: *rendre justice*, *rendre hommage*, *faire attention*, *avoir peur*, *avoir confiance*, etc. Dans *rendre justice* par exemple, *justice* veut dire "justice", et il n'y aurait guère de sens à distinguer le sens de *rendre* de celui qu'il a dans une multitude d'autres expressions, idiomatiques ou non<sup>21</sup>. Bien entendu, certaines expressions seront à la fois des *ExiFs* et, à des degrés divers, des *ExiMs*, par exemple *chercher noise*, *prendre ombrage*, *promettre monts et merveilles* (cette dernière expression est d'ailleurs relativement transparente: *promettre* veut dire "promettre", et *monts et merveilles* n'est pas très difficile à interpréter).

Surtout dans sa formulation originale<sup>22</sup>, notre argument semblait tenir une bonne part de sa force de la "distribution unique" de certains noms: en anglais, des noms comme *headway*, *tabs*, *heed*, *havoc*, ne se rencontreraient que dans des environnements extrêmement limités, voire uniques, par exemple *make headway*, *keep tabs on*, *give/pay heed (to)*, *cause/create/play/*

---

21. Par exemple *rendre un jugement/un arrêt*, *rendre hommage*, *rendre grâces*, *rendre compte/des comptes*, *rendre à chacun son dû*, *rendre à César ce qui appartient à César*, *rendre sa liberté à quelqu'un*, *rendre une ville à l'ennemi*, *se rendre*, etc. Dans ces exemples, *rendre* veut dire, non "donner en retour", mais plutôt "donner à quelqu'un ce qui lui revient (de droit)".

22. Par exemple chez Perlmutter (1970). Chomsky (1981), à en juger par ses exemples, ne semble pas accorder un poids particulier à la "distribution unique".

*wreak havoc (with)*; il semblait alors naturel de proposer, avec Perlmutter (1970, p. 109-110), de les introduire simplement en structure profonde dans les expressions en question; comme ils apparaissent aussi au passif par exemple, la seule manière d'engendrer les phrases passives correspondantes était de le faire par transformation. Mais Higgins (1974) a bien montré qu'on avait exagéré l'importance des faits de distribution unique: beaucoup des noms en cause se rencontrent dans d'autres environnements<sup>23</sup>; de plus, dans les mêmes environnements (V---), ils sont souvent en concurrence avec d'autres noms, de sens voisin, mais dont la distribution est beaucoup plus libre (*make headway/make progress, keep tabs on/keep watch on*). Comme le dit Higgins, "les *idioms* [*Exis*] de type I" (ceux à "distribution unique") sont souvent "des *idioms* de type II déguisés" (Higgins entend, par son type II, des *ExiMs*, à peu près au sens de Gross, 1982); mais, dit Higgins, les *ExiMs* fournissent un argument plus faible en faveur des règles de déplacement: "l'argument n'est plus purement

---

23. La distribution de *heed* et de *havoc* (voir texte ci-dessus) n'est pas à strictement parler unique. Pour *headway*, Higgins donne pour acceptable *I don't regard that as headway* ("Je ne considère pas cela comme un progrès"); j'ai trouvé "headway may be possible with..." dans Philip Winters, "Wagner: writing the wrongs", *The New Criterion* I (1983) volume 6, p. 48. Un coup d'oeil sur un bon dictionnaire de l'anglais, par exemple le grand Webster, montre que des mots comme *headway, tabs, advantage*, se rencontrent dans toutes sortes d'environnements, avec, il est vrai, parfois des sens assez différents.

formel, dépendant de faits de distribution clairs", mais il dépend désormais de considérations sémantiques: par exemple, dans quelle mesure *attention* dans *pay attention*, ou *progress* dans *make progress*, peuvent-ils être identifiés à *attention* ou *progress* dans leurs autres emplois? Cette question déborde très largement le problème des expressions idiomatiques; c'est celle de l'unité du sens d'un mot en général (voir, sur le problème posé par les verbes "psychologiques" de ce point de vue, Ruwet, 1972, ch. 5, p. 223 sqq.).

Les mêmes considérations valent pour le français, et plus encore peut-être. Les vrais cas de distribution unique sont rares; on a par exemple *faire gaffe*, *chercher noise*, *battre sa coulpe*, mais ces expressions, très figées (elles n'admettent pas le passif, entre autres), sont inutilisables pour notre argument<sup>24</sup>. De plus, *faire gaffe* est en concurrence avec

---

24. Pour des raisons évidentes, d'autres cas de distribution unique ou plus ou moins unique sont également inutilisables, par exemple *arriver pile/tomber pile/à huit heures pile*, *mettre...en branle*. Gross (1982) cite un autre type de distribution unique, où, dans une construction verbe-objet, c'est cette fois le verbe qui est "unique", ou employé dans un sens très particulier - l'objet ayant son sens ordinaire (ces expressions, normalement, admettent le passif): *apurer un compte*, *fatiguer la salade (la laitue, la romaine)*; ici encore, la distribution unique semble être un cas extrême - entre ce cas et celui des verbes qui prennent des objets "non restreints", on trouve toute une gamme de cas intermédiaires, dont certains métaphoriques: *clamer son innocence*, *brûler un feu rouge*, *baptiser son lait*, *couper son vin (d'eau)*, *agonir quelqu'un d'insultes*, *assumer ses responsabilités/ses erreurs*, etc.

*faire attention*, et *chercher noise* entre dans un paradigme d'expressions pratiquement synonymes, telles que *chercher querelle/misère/des misères/des poux/des crosses/des ennuis à quelqu'un*<sup>25</sup>. Quant à l'absence d'article dans les *ExiFs* passivisables, son caractère de "distribution unique" est aussi très relatif: à côté de *rendre justice*, on a (*se*) *faire justice*, *réclamer/exiger/demander justice*, *obtenir justice*, *mériter justice*, peut-être *crier justice* et *promettre justice*, et, mieux, *c'est justice*, *ce n'est que justice*; à côté de *promettre monts et merveilles*, semblent possibles *réclamer (des) monts et merveilles*, *annoncer monts et merveilles*, *dire monts et merveilles de X*, *s'imaginer monts et merveilles*, *s'attendre à (des) monts et merveilles*<sup>26</sup>, etc.

Qu'on admette ou non la Thèse de Chomsky, une autre question importante, et peut-être distincte, est la suivante: comment la grammaire d'une langue doit-elle rendre compte de la distinction entre les *Exis* "figées" (celles qui par exemple n'admettent pas le passif) et les *Exis* moins figées (celles

---

25. Si *chercher querelle* n'admet pas plus le passif que *chercher noise*, on notera la possibilité de: *une querelle idiote m'a été cherchée par cet imbécile*. Voir p. 47, 96, 118 et 119.

26. Ces deux derniers exemples viennent, l'un de la traduction française de Nietzsche, *Humain, trop humain*, I, p. 70 (Paris, Gallimard), l'autre de *l'Équipe*, 30 février 1981 ("Il ne faut pas s'attendre à des monts et merveilles" (J.P. Jarier)). Voir aussi: "On m'annonçait monts et merveilles du côté de Peugeot/Talbot..." (Jacques Laffite, *Sport-Auto*, novembre 1982).

qui sont "disséminées" dans divers environnements de surface)? Je ferai grâce au lecteur des diverses solutions formelles qui ont été proposées par les grammairiens génératifs<sup>27</sup>, quitte à revenir plus loin aux propositions spécifiques de Chomsky sur ce point (voir la section 5.5). Il n'est pas très difficile de montrer que ces solutions sont à la fois *ad hoc* - elles n'expliquent rien, étant purement formelles - et descriptivement inadéquates<sup>28</sup>.

- 
27. Voir Weinreich (1969), Fraser (1970), Katz (1973), et leur critique dans Nunberg (1978, p. 119 sqq.) (voir aussi, pour une critique semblable sur une question apparentée, Nunberg (1979, p. 151 sqq.); voir aussi Bach (1980), Bresnan (1982).
28. Ainsi Katz (1973) propose de marquer certains constituants d'une expression idiomatique du trait [+ *idiom*] (ou [+ *Exi*]), avec la convention que la présence de ce trait bloquerait l'application d'une transformation à une séquence comportant un constituant ainsi marqué, même si par ailleurs la séquence en question satisfait la description structurale de la transformation (par exemple *la croûte* dans *casser la croûte* serait marqué [+ *Exi*]). Mais, dit Nunberg (1978, p. 120), ce marquage (comme toute autre convention comparable) n'explique pas comment les sujets parlants apprennent ces propriétés; de plus, et même d'un point de vue purement descriptif, il ne sera adéquat que "si et seulement si il n'existait pas de paires de transformations  $T_i$  et  $T_j$  telles qu'elles pourraient toutes deux s'appliquer à un constituant donné C d'une *Exi* E, mais qu'une seule des deux donne un *output* bien-formé" (Nunberg, 1978, p. 178, note 8). Nunberg donne un exemple de ce type, d'une *Exi* à laquelle peut s'appliquer le Passif, mais non la Formation de Relative, d'autres *Exis* admettant les deux; comparer, en français, *les monts et merveilles qu'il a promis tardent à se concrétiser* et *\*la glace qu'il a brisée nous a surpris*. On a aussi la situation inverse: de deux expressions qui admettent toutes deux la Formation de Relative, une seule admet le Passif, par exemple *la querelle qu'il nous a*

Certains<sup>29</sup> ont voulu tirer avantage du fait qu'un certain nombre d'*Exis* de forme V NP, non passivisables, ou plus généralement figées, ont pour synonymes des verbes simples: *foutre le camp* voudrait dire "décamper, déguerpir", *casser la croûte* "déjeuner", *casser sa pipe* "mourir" (tout comme, en anglais, *kick the bucket*). Un verbe intransitif ne pouvant par définition se mettre au passif<sup>30</sup>, cette synonymie serait la source de l'impossibilité de *\*le camp a été foutu (par l'ennemi)*, etc., et on peut imaginer un mécanisme formel pour en rendre compte<sup>31</sup>. Mais cette solution est impraticable: la paraphrase d'une *Exi* par un verbe simple est souvent arbitraire, et on trouve aussi bien des *Exis* figées sans synonymes lexicaux naturels, que des *Exis* non figées qui se laissent paraphraser par des verbes simples. Je ne trouve pas de verbes simples

---

*cherchée était ridicule/\*querelle nous a été cherchée par cet imbécile, à comparer au cas de promettre monts et merveilles* (voir la note 25). Anscombe (1982) discute indépendamment une classe d'*Exis* qui refusent le Passif, mais admettent la Formation de Clivées (voir p. 47 sqq. et les notes 33 et 56.

29. Notamment Newmeyer (1972); mais voir Nunberg (1979), Gaatone (1981).

30. Ceci n'est pas tout à fait correct, si on pense aux passifs impersonnels en français: *Il sera réfléchi à cette question, il a été dansé toute la nuit* (voir Hertz-Zribi, 1981). Disons plutôt qu'un verbe simple, un item lexical en général, est syntaxiquement inanalysable (c'est une lapalissade).

31. Voir Newmeyer (1972). Sur Chomsky de ce point de vue, voir p. 17 et 33 sqq.

qui correspondent naturellement à *chercher noise*, *faire gaffe*, *battre sa coulpe*. *Prendre contact*, qui admet le passif (par exemple *Contact a été pris par Habib avec les négociateurs palestiniens*), correspond à *joindre* ou à l'affreux *contacter*; *donner le coup de grâce* correspond à *achever* (*le coup de grâce a été donné au condamné*), *faire la lumière sur* à *éclairer* (*Toute la lumière n'a pas été faite sur cette affaire*); nous avons vu que Chomsky donne *exploit* "exploiter" pour synonyme de *take advantage of*, qui admet le passif également (*Advantage was taken of Bill by John*)<sup>32,33</sup>.

- 
32. Sur l'arbitraire de la réduction du sens d'une *Exi* à celui d'un mot simple, voir, outre Nunberg, Gaatone (1981). L'idée de cette réduction a sa source dans la définition habituelle des *Exis* (voir Gross, 1982, déjà cité p. 23); comme, par définition, le sens d'un mot simple ne peut pas être prédit à partir du sens de ses parties, tous les mots simples seraient idiomatiques par excellence (voir Hockett, 1958). Cette conception est critiquée par Nunberg (1978, p. 117; 1979), qui distingue entre emplois idiomatiques et non idiomatiques des mots (comparer *frapper quelqu'un* et *frapper monnaie*; *raccourcir une robe* et *raccourcir quelqu'un* (lui couper la tête); *la bombe a explosé* et *Bernard Hinault a explosé* "B.H. a eu une défaillance"). Il y a aussi peut-être le préjugé implicite que le sens d'un mot simple serait plus simple, ou plus transparent, que celui d'une expression complexe; mais en quoi le sens d'*exploiter* (voir p. 18) serait-il plus simple ou plus transparent que celui de *tirer (un) parti de/tirer (un) avantage de?* (Par exemple *Il a exploité/tiré avantage de/parti de cette situation*). Ou celui d'*assassiner* plus simple que celui de *tuer avec préméditation?* Ou d'ailleurs celui, idiomatique, d'*exploser* ci-dessus, plus simple que celui de *avoir une défaillance?* Il est bien connu pourtant que, dans une langue, on peut exprimer des contenus très voisins, quoique rarement identiques, par des moyens syntaxiques fort divers. Il est aussi arbitraire de réduire ce qui



est complexe à ce qui est simple, syntaxiquement, que de faire l'inverse, comme le voulaient les sémanticiens génératifs (par exemple la célèbre décomposition de *tuer* en "cause-devenir-non vivant"). L'arbitraire apparaît clairement quand on compare des langues différentes, même proches: à des mots uniques dans l'une, on trouve sans cesse des équivalents complexes dans l'autre, par exemple en anglais *skip* et *drop* et en français *laisser tomber*, en anglais *allude to* et en français *faire allusion à*, en français *surveiller* et en anglais *keep watch/tabs on*, etc. À l'intérieur d'une même langue, un sujet peut passer sa vie sans connaître le mot simple exprimant un certain contenu, tout en étant familier avec une expression complexe, idiomatique, qui lui correspond: par exemple, *flagorner* et *lécher le cul à* (on a en outre, dans le même sens, *flatter bassement*, que le sujet en question peut tout aussi bien ignorer), ou encore *déguerpier*, *décamper*, et *foutre le camp*. De plus, il n'y a pas de frontière nette, non seulement entre les expressions idiomatiques et "des interprétations figuratives de divers types" (Chomsky, 1981, p. 146, note 94 *in fine*), mais entre les expressions idiomatiques et les expressions littérales: jusqu'à quel point les sujets ressentent-ils comme idiomatiques des expressions telles que *tirer (un) avantage de*, *prendre la parole/un verre/l'autobus*, *mettre...en scène/en place/au rebut*, etc.? (Voir la note 35).

Derrière la réduction du sens d'une *Exi* à un mot simple, comme dans la réduction inverse chère à la sémantique générative, il y a, je le soupçonne, le mythe de l'homogénéité de la forme et du sens, l'idée qu'on peut représenter le sens comme "une autre structure", en dernière analyse comme un objet physique; voir Chomsky (1980, p. 150-151), particulièrement "raide" de ce point de vue, et comparer à Ruwet (1982, p. 18 et 194) (voir la citation de Kuroda).

33. [Note interdite aux moins de dix-huit ans.] Un exemple un peu osé éclairera toute cette discussion. L'expression *faire minette à NP* est à la fois une *ExiM* et une *ExiF*, et *minette* y a, pratiquement, une distribution unique. Cette expression n'admet pas le passif (*\*Minette a été faite par Pierre à Marie*), mais elle admet la *Formation de Clivée* (*C'est minette, et non feuille-de-rose, que Pierre a fait à Marie*); (voir la note 28, et la section 3.2). (Soit dit en passant, ces phrases me paraissent fournir un contre-exemple à la généralisation proposée par Anscombe, 1982, quant au caractère délocutif des expressions ayant cette double propriété.) *Pierre fait*

Plusieurs des remarques qui précèdent nous amènent à soupçonner que la définition traditionnelle des expressions idiomatiques (voir la citation de Gross, p. 23) est à revoir. Plusieurs linguistes (voir la note 5, notamment McCawley, 1973, Bach, 1980) l'avaient pressenti, mais c'est Nunberg (1978, p. 117 sqq.) qui l'a le mieux montré: le comportement des *Ex'is*, et spécialement leur caractère plus ou moins figé, ne peut se comprendre ni par leur forme seule, ni par leur sens seul<sup>34</sup>, mais par la relation entre leur forme et leur sens - ce qui revient à dire que les *Ex'is* sont, à des degrés divers, analysables, et que leur sens littéral (ou le sens littéral de leurs constituants) reste presque toujours pertinent. Ce qui a masqué ce caractère des *Ex'is*, c'est la confusion communément faite entre deux aspects, ou deux stades, de

---

*minette à Marie* serait approprié (façon de parler) dans tous les contextes où *Pierre suce Marie* est approprié; mais ira-t-on dire que le sens de *faire minette* se réduit à "sucer"? *Quid* alors de *Marie suce Pierre* en face de *\*Marie fait minette à Pierre?* (OK: *Marie fait un pompier/taille une plume à Pierre*). Par ailleurs, *sucer* se paraphrase par "embrasser le sexe de quelqu'un", *faire minette* par "embrasser le sexe d'une femme", *faire un pompier* par "embrasser le sexe d'un homme". Si on veut à tout prix réduire, il semble que c'est l'expression la plus complexe ("embrasser le sexe de ...") qui devrait être basique: on retombe dans la sémantique générative. Enfin, *sucer*, métaphore plus ou moins figée, est idiomatique au sens de Nunberg (comparer: *Marie suce son pouce/un sucre d'orge*).

34. Par exemple: la forme seule - l'absence d'article ne distingue pas *Ex'is* figées et non figées; le sens seul - la possibilité de paraphrase par un mot unique ne les distingue pas non plus.

leur emploi et de leur acquisition. Il est vrai que les expressions idiomatiques comportent toutes une part d'arbitraire: on dit *rendre justice* et non \**donner justice*, *briser* (ou *rompre*) *la glace* et non \**casser la glace*, *casser sa pipe* et non \**briser sa pipe* ou \**casser sa bouffarde*, *promettre monts et merveilles* et non \**promettre merveilles et monts*, ni d'ailleurs \**promettre merveilles*, \**promettre monts*, \**promettre montagnes*<sup>35</sup>. Les expressions idiomatiques doivent donc, plus ou moins, être apprises une à une, par coeur; le sujet parlant

---

35. Cette part d'arbitraire est frappante si, une fois de plus, on compare des *Exis* de sens identique dans des langues différentes, par exemple, en anglais et en français, "to miss the *bus*" / "rater le *coche*", "to sweat blood and tears" / "suer sang et eau", "to beat around the bush" / "tourner autour du pot", "to sell like hot cakes" / "se vendre comme des *petits pains*", "to pass over something in silence" / "passer quelque chose *sous silence*", "to take the plunge" / "faire le plongeon", "to have a drink" / "prendre un verre", "to take the floor" / "prendre la parole", "to make both ends meet" / "joindre les deux bouts", "to take French leave" / "filer à l'anglaise", "to kill two birds with one stone" / "faire d'une pierre deux coups", "to make a virtue of necessity" / "faire de nécessité vertu" (voir la section 4.1). Beaucoup de ces *Exis* sont transparentes, et un sujet monolingue aurait parfois du mal à se rendre compte qu'elles sont idiomatiques (par exemple *prendre la parole*, *prendre un verre*, etc.). Mais l'arbitraire se mêle à la motivation: il peut y avoir toutes sortes de raisons au choix de telle expression plutôt que de telle autre; si on a *briser la glace* plutôt que \**casser la glace*, et *casser la croûte* plutôt que \**briser la croûte*, c'est peut-être, après tout, parce que *casser* et *briser* n'ont pas exactement le même sens: ils n'ont sûrement pas exactement la même syntaxe, cf. *la branche s'est cassée/a cassé*, *la branche s'est brisée/\*a brisé*. Pour *rendre* vs *donner justice*, voir la note 21. Voir aussi la note 68, et le texte correspondant.

apprenant une langue doit y être exposé, découvrir qu'elles existent dans la langue sous telle forme plutôt que telle autre<sup>36</sup>. Mais, une fois apprises, beaucoup d'entre elles se prêtent à analyse, à interprétation, sur la base de leur structure syntaxique interne, du sens littéral de leurs constituants, et des rapports (métaphoriques, métonymiques, etc.) entre leur sens littéral et leur sens idiomatique.

Nunberg pousse très loin cette conception "compositionnelle" des expressions idiomatiques, que j'illustrerai brièvement en adaptant au français un de ses exemples anglais (*kick the bucket*). *Casser sa pipe* est plutôt figé, et se traduit apparemment par "mourir"; pourtant (et abstraction faite de son usage "populaire" ou "familier") *casser sa pipe* ne sera pas toujours naturel dans les contextes où *mourir* est approprié, cf.:

- (9) a. Ney est mort subitement.  
 b. Ney est mort lentement et péniblement.  
 c. Ney est mort des suites d'une longue maladie.

---

36. D'un autre côté, il serait très important d'étudier les expressions idiomatiques *in statu nascendi*, ce qui nous amènerait à l'étude des tropes, notamment de la métaphore. Peut-être, à l'origine, a-t-on des expressions relativement peu figées, comme, dans le langage sportif pour le moment, *(re)mettre les montres/horloges/pendules à l'heure* "rétablir la hiérarchie ébranlée ou contestée" (*Après une brève défaillance, Bernard Hinault a remis les pendules à l'heure*); peut-être une seule de ces formes subsistera-t-elle.

- (10) a. Ney a subitement cassé sa pipe.  
 b. ?Ney a lentement et péniblement cassé sa pipe.  
 c. ??Ney a cassé sa pipe des suites d'une longue maladie.

La raison de ces différences, si nous transposons ce que dit Ninberg, est à chercher dans le sens littéral de *casser*, qui désigne une action plus ou moins abrupte; cet élément de sens est toujours présent dans *casser sa pipe*<sup>37</sup>.

---

37. Dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* (Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, vol. I, p. 731), Châteaubriand nous apprend que, dans l'argot de l'armée d'Égypte, *prendre ses quartiers* voulait dire "mourir" (par exemple *l'armée a pris ses quartiers d'hiver*); *Il a pris définitivement ses quartiers*, me semble-t-il, aurait été possible (comparer: *?Il est définitivement mort*). Nunberg compare différentes expressions plus ou moins idiomatiques signifiant "mourir": *give up the ghost* (littéralement: "Abandonner le fantôme", cf. *rendre l'âme, rendre le dernier soupir*) n'a pas le même comportement que *kick the bucket*. Selon Nunberg, la mort peut être interprétée, non seulement comme un prédicat à une place (*mourir, clampser*), mais comme un prédicat à deux places, exprimant une relation entre le corps et l'âme, entre la personne et son corps (*laisser sa peau*), la personne et son âme (*rendre l'âme/le dernier soupir*), ou, ajoutons-le, entre la personne et la vie (*perdre la vie*), la personne et la mort (*trouver la mort*), la personne et Dieu (en anglais *meet one's maker*), la personne et les autres (*rejoindre ses ancêtres, il nous a quittés*). Les systèmes de croyance, ou simplement ce que nous savons des croyances des autres, jouent ici un grand rôle. Ce qui rend *casser sa pipe* (presque) inanalysable, ce n'est pas la paraphrase par *mourir*, mais la difficulté de faire correspondre *sa pipe* à l'un des termes d'une de ces relations à deux places (mais voir p.96, 131). *Mourir* peut même être conçu comme une relation à trois places (*rendre son âme à Dieu*); *laisser sa peau*, et même *trouver la mort*, exigent un complément locatif ou temporel, ce qui tient au sens littéral de *laisser* ou *trouver*: *Jean a trouvé la mort en 1940, Tu laisseras ta peau \*(à la guer-*

*Casser sa pipe* est un cas extrême, mais beaucoup d'expressions idiomatiques se laissent décomposer plus avant, et il est souvent possible d'"analyser la structure de manière à assigner un sens aux [différentes] parties de l'*Exi*" (Bach, 1980, p. 323), autrement dit, d'établir une correspondance terme à terme entre les constituants de l'*Exi* et les éléments de son sens idiomatique. C'est le cas, nous l'avons vu, de *promettre monts et merveilles*, "promettre des choses (des résultats) extraordinaires". C'est aussi le cas de *briser la glace*, que le Petit Robert définit comme "dissiper la gêne", "faire cesser la contrainte (dans un entretien, une entrevue)": il est clair que *briser* correspond à "dissiper", "faire cesser", et *la glace* à "la gêne", "la contrainte"<sup>38</sup>. En

---

*re/dans cette entreprise*).

*Foutre le camp* est encore plus figé que *casser sa pipe* (*Il l'a cassée, sa pipe*, vs *\*Il l'a foutu, le camp*; voir aussi p. 96); c'est que nous n'avons plus la moindre idée de ce que *le camp* vient foutre ici (cf. *lever le camp*), et que, hors contexte, le sens de *foutre* est très indéterminé; *foutre* peut vouloir dire "faire", "mettre", "donner" (*foutre la trouille*, etc.), "jeter", etc. Mais si *foutre le camp* veut dire "décamper", "déguerpir", plutôt que simplement "partir", c'est à cause de la vigueur et de la valeur dépréciative de *foutre*, présentes dans la plupart de ses emplois. Voir Gouet (1971).

38. D'autant plus que *briser* et *glace, glacial*, ont d'autres emplois idiomatiques ou métaphoriques (leur distribution n'est pas unique); voir *être/reste de glace, un accueil glacial/de glace*, et *briser le coeur/les espoirs/la carrière de quelqu'un, une voix brisée par l'émotion*, etc. Pour de beaux exemples d'emplois idiomatiques ou métaphoriques de *glace, glacial*, voir l'oeuvre de Nietzsche, par exemple *Ecce Homo, O.C.*, (tome VIII, 1),

fait, c'est sans doute dans la possibilité d'établir ce genre de correspondance, entraînant une relative autonomie des constituants de l'*Exi* (en particulier, dans les cas considérés, du NP objet), qu'il faut voir la clé du degré de figement des *Exis*; plus précisément, cette correspondance semble bien être une condition nécessaire, quoique non suffisante, pour qu'une *Exi* ne soit pas figée, pour qu'elle puisse se rencontrer au passif, etc.

Ces considérations sont très sommaires; pour plus de détails, je renvoie aux travaux cités, en particulier à Nunberg (1978). Mais ces remarques suggèrent un moyen de traiter le comportement syntaxique des expressions idiomatiques sans recourir à un formalisme artificiel. Soit le problème des relations entre phrases actives et passives. Que la grammaire traite ces relations en termes de transformations, de règles de redondance, ou de règles d'interprétation, on peut se permettre d'engendrer librement, dans la syntaxe, aussi bien (1b) *\*Le camp a été foutu (par l'ennemi)* et (2b) *!! Sa pipe a été cassée (par Ney)*, que (4b) *La glace a été brisée (par ce joyeux drille)*, quitte à rendre compte en termes fonction-

---

Gallimard, p. 297. Le lien entre le sens idiomatique et le sens littéral de *briser la glace* est d'autant plus clair que, des divers sens littéraux distincts de *glace*, un seul ("eau congelée, solidifiée par le froid") est présent dans l'*Exi* (par exemple *glace*, "crème glacée", ou "miroir").

nels de la possibilité de (4b), de l'ininterprétabilité de (1b), et de l'inacceptabilité de (2b) dans son sens idiomatique. Admettons par exemple, en simplifiant beaucoup, qu'une des conditions de l'acceptabilité d'une phrase passive réside dans une certaine "autonomie référentielle" de son sujet: en vertu de ce que nous venons de dire, *la glace* dans (4b) jouit de cette autonomie, et c'est ce qui rend la phrase acceptable; comme il est difficile d'en dire autant de *le camp* dans (1a) ou de *sa pipe* dans (2b), c'est ce qui rend (1b) et (2b) ininterprétables<sup>39</sup>.

Je reviendrai sur certaines de ces considérations. Mais nous sommes maintenant en position d'aborder le sujet principal de ce travail, la critique de la Thèse de Chomsky. Je ne crois pas à la validité de cette thèse. À vrai dire, je suis persuadé que, en se donnant un peu de peine, on trouverait des exemples de ce qu'elle exclut en principe (voir (8) ci-dessus) pour pratiquement<sup>40</sup> toutes les constructions de surface qu'on a proposé, à un moment ou l'autre de l'histoire de la grammai-

---

39. Sur la notion d'"autonomie référentielle" relative, voir Keenan (1975) (cité dans Nunberg, 1978, p. 135). Voir aussi ci-dessous, p. 127. Dans le cadre de sa théorie des  $\theta$ -rôles, Chomsky qualifie des termes tels que *advantage* dans *take advantage* de "quasi-arguments"; comme celle d'"exception marquée", cette notion me paraît vide - c'est un moyen purement terminologique de se débarrasser d'une question sérieuse.

40. Sur cette légère réserve - qui concerne le passif - voir les sections 5.5 et 6, p. 134 sqq.



re générative, de dériver par transformation<sup>41</sup>. Pour ne pas allonger démesurément cet article, je me limiterai à un certain nombre de constructions relativement bien connues, sur le traitement desquelles il existe un consensus relatif dans les travaux récents des générativistes orthodoxes. Dans la section 3, j'examinerai rapidement quelques constructions que les chomskyens sont plutôt d'accord pour engendrer directement en base, mais où les expressions idiomatiques posent des problèmes, créateurs de contradictions. Dans la section 4, je passerai en revue des constructions que les générativistes orthodoxes, Chomsky en tête, dérivent, par des règles de déplacement, de D-structures à partir desquelles sont également engendrées, sans déplacements, d'autres structures de surface; ces constructions nous donneront des contre-exemples clairs à la Thèse de Chomsky. La section 5 sera entièrement consacrée à la question du passif. Dans la section 6, je rassemblerai quelques conclusions générales.

### 3. De quelques contradictions

#### 3.1 *Les constructions "faciles"*

Une longue controverse, qui n'est pas terminée, a divisé les générativistes sur la question de savoir si, dans des

---

41. Voir Wasow *et alii* (1982).

phrases comme *John is easy to please* ou *Pierre est facile à convaincre*, le sujet doit être dérivé par déplacement d'un objet subordonné (cf. *Il est facile de convaincre Pierre*), ou si au contraire il est engendré en base, directement dans sa position de surface<sup>42</sup>. Depuis quelques années, Chomsky tient pour la solution basique<sup>43</sup>. Un de ses arguments est le contraste qui existerait, selon lui, entre (11a) et (11b) (Chomsky, 1977a, p. 12):

- (11) a. The ice was finally broken. ("La glace a finalement été brisée"; voir (4b) ci-dessus.)  
 b. \*The ice is easy to break. ("La glace est facile à briser.")

Ce contraste suivrait en effet de l'analyse chomskyenne des "constructions-faciles" jointe à la Thèse de Chomsky sur les expressions idiomatiques. Chomsky ignorait apparemment que, quelques années plus tôt, Berman (1973, p. 262) avait donné la même phrase (11b)<sup>44</sup>, tenue par elle pour acceptable, pour

---

42. Presque tous les linguistes génératifs ont parlé de ces constructions. Voir Chomsky (1964, 1977b, etc.), Berman (1973), Lasnik et Fiengo (1974), Jackendoff (1975), Kayne (1975, section 4.10), Huot (1977), Nanni (1978), Ruwet (1982, ch. 2); etc.

43. Voir Chomsky (1977b, 1981). Chomsky engendre le sujet en base, et rend compte de la forme du complément par un déplacement de l'objet subordonné en COMP, par Mouvement de QU.

44. Plus précisément, l'exemple de Berman est *the ice was hard to break at first* "la glace a été difficile à briser au début". Berman mentionne d'autres exemples, comprenant les *Ex's make headway, maintain appearances*,

argument en faveur de l'analyse par déplacement des constructions-*faciles*! Chomsky a depuis remplacé subrepticement cet exemple par d'autres moins compromettants, mais sans que sa foi en sa Thèse s'en trouve ébranlée<sup>45</sup>.

Il serait facile d'ironiser. Mais tournons-nous vers le français. Pour moi, l'équivalent de (11b), pourvu d'un contexte approprié, est acceptable:

- (12) La soirée s'annonçait sinistre, mais, grâce à ce boute-en-train de Gaston, la glace a été facile à briser.

Mais je me garderai d'en conclure quoi que ce soit. Je ne sais plus trop que penser de l'analyse syntaxique des constructions-*faciles*: aujourd'hui, et sans reprendre à mon compte dans tous ses détails l'analyse de Chomsky (1977b), j'aurais tendance à croire que le sujet de ces constructions est engendré tel quel en base<sup>46</sup>. Il n'en reste pas moins qu'un grand nombre d'expressions idiomatiques (des *Exi*Ms) de forme

---

*bury the hatchet.*

45. Voir Chomsky (1981, p. 309, exemple (4)): *\*good care is hard to take of the orphans, \*too much is hard to make of that suggestion*. Lasnik et Fiengo (1974) se débarrassent de *Headway is easy to make* en traitant *make headway* comme une exception, sans aller voir plus loin. L'exemple favori d'*Exi* pour Chomsky étant *take advantage of*, je serais curieux de savoir ce qu'il pense de *full advantage/a decisive advantage would be difficult to take of this/of Bill* (en français, *Un avantage (un parti) décisif serait difficile à tirer de cette affaire est acceptable pour moi.*).

46. Voir Ruwet (1982, ch. 2; Préface, p. 12, et note 9, p. 20).

V NP ont des correspondants relativement acceptables dans les constructions-*faciles*; on aurait donc là des cas d'*ExiMs* discontinues dès la D-structure. En voici quelques exemples:

- (13) a. La poire a été facile à couper en deux.  
 b. L'abcès va être difficile à crever dans cette affaire.  
 c. La hache de guerre va être difficile à enter-  
 rer.  
 d. Le rideau sera difficile à baisser sur ce scandale.  
 e. Cette fois, pour Philip Habib, les marrons ont été plus difficiles à tirer du feu au Proche-Orient qu'il y a dix ans pour Henry Kissinger.  
 f. Le linge sale est toujours très facile à laver en famille.  
 g. Notre épingle ne va pas être facile à tirer du jeu.  
 h. Des couleuvres pareilles, ça sera difficile à lui faire avaler.  
 i. Des vessies, c'est toujours facile à faire prendre pour des lanternes.<sup>47</sup>

Voici encore une liste d'*ExiMs* qui, à des degrés divers, ne me paraissent pas impossibles dans les constructions-*faciles*:  
*mettre le feu aux poudres, vendre la peau de l'ours, fumer le calumet de la paix, régler le compte de quelqu'un, éveiller les soupçons de quelqu'un, forger la victoire, lâcher la proie*

---

47. Pour (13h-i), voir la section 4.3 sur les causatives. Noter l'importance du choix du déterminant, par exemple dans (13f), (13g).

*pour l'ombre, se partager le gâteau, couper l'herbe sous les pieds de quelqu'un, couper les cheveux en quatre, sauver les apparences/la mise/?les meubles, accorder ses violons, frayer un chemin (à quelqu'un), mettre les points sur les i, foutre la pagaille dans..., tuer la poule aux oeufs d'or, donner le bon Dieu sans confession à quelqu'un, mettre la charrue avant les boeufs, jeter le voile de Noé sur..., brûler la chandelle par les deux bouts, mélanger les torchons et les serviettes, prendre le taureau par les cornes, tenir une promesse, jeter l'argent par les fenêtres, etc.*

Beaucoup de ces phrases, sans doute, seraient moins naturelles que leurs équivalents au passif<sup>48</sup>. D'autre part, on ne s'attend pas à ce que *\*le camp sera facile à foutre, \*la croûte sera difficile à casser en famille, etc.*, soient acceptables. Mais ce qui frappe dans toutes les expressions de (13), etc., c'est qu'elles sont analysables au sens de la section 2; pour certaines (*éveiller les soupçons, forger la victoire, foutre la pagaille, tenir une promesse*), on peut à peine parler de sens idiomatique ou métaphorique.

Quant aux *ExiFs* sans article dans l'objet, la situation est quelque peu différente; si quelques-unes sont relativement

---

48. D'une manière générale, les constructions-*faciles* sont souvent moins bonnes que leurs équivalents au passif; pour un exemple fort différent, voir Ruwet (1982, p. 182-184).

acceptables dans les constructions-*faciles*, beaucoup sont franchement mauvaises; d'une manière générale, elles sont moins bonnes qu'au passif:

- (14) a. ?Hommage sera facile à rendre à ces valeureux combattants.  
 b. ?Assistance a été difficile à prêter à toutes les victimes de la catastrophe.  
 c. ?Contact/?Rendez-vous n'a pas été facile à prendre avec les émissaires de l'ennemi.  
 d. ?Bataille sera difficile à livrer dans ces conditions.  
 e. ??Monts et merveilles sont toujours faciles à promettre.  
 f. \*Tort/\*Raison serait difficile à donner à Paul.  
 g. \*Promesse sera difficile à tenir.

Pour rendre compte de ces faits, une étude approfondie de la sémantique des constructions-*faciles* serait nécessaire, ainsi qu'une comparaison fouillée avec le passif<sup>49</sup>. Je me li-

---

49. La comparaison avec les relatives serait également éclairante (voir Lasnik et Fiengo, 1974); l'antécédent d'une relative semble aussi avoir une "autonomie référentielle" plus grande que le sujet du passif. Mais voir Higgins (1974), sur le caractère de "questions dissimulées" de beaucoup de relatives à tête idiomatique. Voir aussi la note 28 vers la fin. De même, une comparaison entre les constructions-*faciles* et la construction à *se-moyen* (Ruwet, 1972, ch. 3; Hertz-Zribi, 1982) serait instructive: les expressions idiomatiques semblent se comporter à peu près de la même manière dans ces deux constructions, qui ont sans doute des traits communs, sémantiquement; voir ??*Monts et merveilles se promettent facilement*, \**Tort se donne toujours aux absents*, *Des*

miterai à une suggestion: dans les constructions-*faciles*, l'attribut prédique une propriété du (référént du) sujet (dans *Pierre est facile à convaincre*, "facile à convaincre" est une propriété de "Pierre"<sup>50</sup>); dans le passif, il est moins clair qu'il en soit de même pour le participe passé (plus le complément d'agent); dans *Paul a été tué (par Pierre)*, peut-on dire que "tué (par Pierre)" est une propriété de "Paul"? Les constructions-*faciles* seraient donc plus exigeantes que le passif quant à l'"autonomie référentielle" du sujet; c'est ce qui expliquerait, à la fois, que seules des *Exis* "transparentes" y soient acceptables, et que l'absence d'article dans le sujet y pose des problèmes - ce qui se confirme quand on voit que plusieurs des phrases de (14) deviennent meilleures si le sujet y est pourvu d'un article, par exemple:

- (15) a. Un hommage éclatant sera facile à rendre à ces valeureux combattants.

---

*monts et (des) merveilles, ça se promet tous les jours, La proie, ça ne se lâche pas pour l'ombre, Le gâteau doit toujours se partager équitablement, La pagaille se foutra facilement là-dedans; La glace se brisera facilement* est sans doute ambigu entre une interprétation "moyenne" et une interprétation "neutre" (voir la note 102).

50. Syntactiquement, *facile à convaincre* est un constituant, dont les éléments sont étroitement liés. Comparer: *Aussi fier que Jean soit de son fils...* et ??*Aussi facile que Jean soit à convaincre...*, *Jean est fier de son fils et Pierre l'est de sa fille* et *\*Jean est facile à convaincre et Pierre l'est à comprendre*. Voir Gunnarson (1982). Nanni (1978) traite *easy to please* comme un adjectif complexe.

- (15) b. Une assistance sérieuse sera difficile à prêter à toutes les victimes de la catastrophe.
- c. La bataille sera difficile à livrer dans ces conditions.
- d. Des monts et (des) merveilles, c'est toujours facile à promettre.

Quoi qu'il en soit, du point de vue de la seule observation, il n'y a entre les constructions-*faciles* et les phrases passives qu'une différence de degré qui, toutes choses égales, ne justifie pas les traitements radicalement différents que leur accorde Chomsky. Si l'interprétation sémantique, notamment dans les règles de prédication, opère à un niveau voisin de la surface, les faits relatifs aux expressions idiomatiques sont compatibles avec une dérivation transformationnelle comme avec une dérivation basique de ces constructions; ces faits ne prouvent rien, ni dans un sens ni dans l'autre.<sup>51</sup>

### 3.2 Les phrases clivées

Les phrases clivées posent des problèmes similaires. On en a proposé diverses analyses, et on s'est demandé si, dans les phrases de (16), le syntagme clivé devait être engendré

---

51. Si on analysait les constructions-*faciles* par une règle de Montée de l'Objet, on aurait à faire face à des cas de (8): *Pierre est facile à vivre (Il est facile de vivre \* (avec) Pierre), Cette histoire est dure à avaler (? Il est dur d'avalier cette histoire), Cette vallée/Lacan est difficile d'accès, Jean est facile d'abord, Jean est d'un abord facile; sans parler de Une femme facile, Un type pas commode, Un dur-à-cuire, etc. Voir aussi Berman (1973).*



directement dans sa position de surface, ou s'il devait être dérivé par déplacement, à partir de la position marquée par le tiret<sup>52</sup>:

- (16) a. C'est Max que Luc a rencontré --- hier soir.  
 b. C'est sur *Finnegans Wake* que Joyce comptait --- pour devenir immortel.  
 c. C'est demain que commenceront les négociations ---.

Si on s'en tenait à un ou deux exemples, il serait aisé de tirer, du comportement des *Exis* dans les clivées, des conclusions contradictoires. Soit l'expression *marcher sur les brisées de (quelqu'un)*: c'est un cas presque parfait de "distribution unique"<sup>53</sup>, qu'on peut, si l'on veut, paraphraser par un verbe simple, "concurrer (quelqu'un)". Or, la clivée correspondante est possible:

- (17) C'est sur mes brisées que tu marches.

Voir de même, en moins spectaculaire<sup>54</sup>:

- 
52. Voir, entre autres, Akmajian (1970), Moreau (1976), Pinkham et Hankamer (1975), Burzio (1981), Chomsky (1974, vol. III, p. 33 sqq., 1977b, p. 94 sqq., 1981). L'analyse de Chomsky est analogue à celle qu'il donne des constructions-faciles; pour lui, la phrase *It is John that Mary likes* a la S-structure: *It is* [<sub>S</sub> [<sub>TOP</sub> John<sub>i</sub>] [<sub>S</sub> who<sub>i</sub> [<sub>S</sub> Mary likes t<sub>i</sub>]]] (TOP = topic).
53. Le Petit Robert mentionne aussi *suivre les brisées de quelqu'un*, et Littré *aller/courir sur les brisées de quelqu'un*; mon idiolecte ne connaissait que *marcher sur les brisées...*
54. Pour (18a), voir Gross (1982). On pourrait prétendre

- (18) a. C'est dans le ruisseau que Luc a trouvé Ida.  
 b. C'est au berceau que Max prend ses femmes.

La Thèse de Chomsky nous obligerait donc à engendrer le syntagme focalisé des clivées par déplacement.

Mais beaucoup d'autres *Exis*, parmi celles qu'on rencontre au passif ou même dans les constructions-*faciles*, figurent fort mal dans les clivées; elles y retrouvent leur sens littéral, ou bien elles sont cocasses, voire franchement inacceptables:

- (19) a.!!C'est la glace que Gaston a brisée.  
 b.!!C'est le taureau qu'il a pris par les cornes.  
 c.!!C'est les cheveux qu'il coupe en quatre.  
 d.!!C'est l'argent que Marie jette par les fenêtres.  
 e.!!C'est les pieds qu'il a mis dans le plat.
- (20) a.??C'est hommage que le roi a rendu au duc.  
 b.??C'est tort que Rousseau donne à Hobbes.  
 c.??C'est monts et merveilles que nous a promis le président.

---

que seul l'adverbial *dans le ruisseau* (ou simplement *le ruisseau*) est idiomatique, non sa combinaison avec le verbe, cf. *sortir quelqu'un du ruisseau*, *pousser...au ruisseau* (Zola), *tomber/rouler dans le ruisseau*, etc. La distribution de (*dans*) *le ruisseau* est cependant limitée, cf. *??Ida se platt/se vautre dans le ruisseau*, *??Ida est/est restée dans le ruisseau*, *??Ida a découvert le ruisseau*, *\*Le ruisseau déplatt à Ida*. Même observation pour *prendre...au berceau*.

- (20) d. \*C'est raison qu'Athos demande à Porthos de ses insultes.  
 e. \*C'est bataille que Napoléon a livré aux Prussiens.

De même:

- (21) a. !!C'est sur ses grands chevaux que Ney est monté.  
 b. !!C'est par les cornes qu'il a pris le taureau.  
 c. !!C'est dans le plat qu'il a mis les pieds.  
 d. \*C'est des yeux que Pierre couvait Marie.  
 e. \*C'est de ses gonds que Ney a fait sortir Murat.

Quelle que soit l'analyse syntaxique qu'on donne des clivées, ces faits s'expliquent, du moins en partie, par une des propriétés sémantiques fondamentales de ce type de phrases: le "foyer" (*focus*) des clivées est toujours, implicitement ou explicitement, contrasté à un ou plusieurs autres termes qui seraient aussi naturels dans le même environnement, le contenu sémantique de celui-ci restant constant (voir Gaatone, 1981, p. 63); (16a) ou (16b) sont acceptables parce qu'ils contrastent implicitement, par exemple, avec:

- (22) a. C'est Arthur que Luc a rencontré hier soir.  
 b. C'est sur *Ulysse* que Joyce comptait pour devenir immortel.

Or, dans un très grand nombre d'*Exts*, il est impossible de remplacer un des constituants (NP ou PP) par un autre de

même catégorie syntaxique, tout en conservant au tout un contenu, également idiomatique, qu'on puisse opposer naturellement à la première *Exi*. C'est ce qui rend les exemples de (18)-(21) ininterprétables, ou interprétables seulement dans leur sens littéral. Ainsi, *livrer bataille*, malgré sa relative transparence, ne s'oppose à aucune expression comparable sémantiquement: on a *livrer combat*, qui ne s'oppose guère à *livrer bataille*, on n'a pas \**livrer siège/guerre/défaite/paix/escarmouche*. On a bien *couver du regard*, mais *couver des yeux*, *couver du regard*, sont synonymes (cf. \**couver de son corps/des bras/de la bouche/de l'esprit*)<sup>55</sup>. Si (20a-c) me paraissent plutôt meilleurs que les autres exemples, c'est que, à côté de *rendre hommage*, on a *rendre justice*, à côté de *donner tort*, *donner raison*; dans *promettre monts et merveilles*, on a vu que *promettre* a son sens habituel, *monts et merveilles* s'oppose donc implicitement à d'autres termes (par exemple *C'est des résultats modestes/une année difficile que nous a promis le Président*). Si (20a-c) sont loin d'être parfaits, cela tient, je pense, à la même raison qu'on a mentionnée pour

---

55. Voir aussi ??*C'est d'insultes que Max a agoni Luc*. On agonit quelqu'un d'insultes, d'injures, de sottises, d'insanités; ces mots n'ont pas tous le même sens, mais les opposer serait en général artificiel. Dans (19d), *l'argent* est transparent, il n'y a guère de raisons de dire qu'il n'a pas son sens littéral (c'est l'*Exi* tout entière qui est idiomatique), mais, dans le contexte, on ne voit pas ce qu'on pourrait substituer, et opposer, à *l'argent* sans faire perdre à l'expression sa valeur idiomatique.

les constructions-*faciles*: le syntagme focalisé des clivées doit bénéficier d'une certaine autonomie référentielle<sup>56</sup>; à nouveau, la présence de l'article rend certaines de ces phrases naturelles, cf.:

(23) C'est des monts et (des) merveilles que nous  
a promis le Président.

Si (18a-b) sont acceptables, c'est que (voir la note 54) les verbes *trouver* et *prendre* y ont leur sens habituel; (18b), par exemple peut s'opposer à *C'est à la Fac/dans le ruisseau que Max prend ses femmes*. Quant à (17), son acceptabilité tient à une cause différente; on sait (voir Chomsky, 1972, p. 89 sqq.) que le foyer sémantique d'une clivée peut ne correspondre qu'à une partie du foyer syntaxique (par exemple "C'est sa cravate *verte*, pas sa *rouge*, qu'il a mise ce soir"). Dans (17), le foyer sémantique, c'est le possessif *mes*; (17)

---

56. Anscombe (1982) donne beaucoup d'*Exis* à objet sans article où celui-ci, selon lui, peut être clivé: *C'est carte blanche qu'on lui a donné, C'est cartes sur table que Pierre a décidé de jouer dans cette affaire, C'est bobo que Jean est en train de faire au chat de la voisine*, et même *C'est attention/gaffe qu'il a fait*. Ces phrases, surtout la dernière, me paraissent pourtant moins bonnes que des phrases comparables où l'article est présent. Si (voir la note 33) *C'est minette que Pierre a fait à Marie* est pratiquement acceptable, ce n'est pas seulement parce que *minette* peut s'opposer à d'autres termes (*ce n'est pas feuille-de-rose/des papouilles...que Pierre a fait à Marie*); c'est que *faire à quelqu'un*, c'est "faire quelque chose à quelqu'un" (voir aussi: *Qu'est-ce que Pierre a fait à Marie? --- Il lui a fait minette.*).

contraste implicitement avec *C'est sur les brisées de Pierre/de Paul/de Jacques que tu marches*. Notons à ce propos que plusieurs des phrases de (19)-(21) deviennent acceptables si on y introduit du matériel qui sera interprété comme le vrai foyer sémantique<sup>57</sup>, par exemple:

- (24) a. C'est une *vraie* bataille *rangée* que Napoléon a livrée aux Prussiens.  
 b. C'est un hommage *éclatant* que le roi a rendu au duc.  
 c. C'est par les cornes *de la syntaxe* qu'il a pris le taureau de la sémantique.

Les faits passés en revue seraient donc compatibles avec une dérivation par déplacement du syntagme focalisé des cli-vées, ceux de (19)-(21) s'expliquant par des raisons indépendantes - et la Thèse de Chomsky (voir (18), et surtout (17), ainsi que (24c)) nous obligerait à choisir cette analyse. Mais je crois qu'on peut s'en tirer autrement<sup>58</sup>: malgré sa distribution "unique", *marcher sur les brisées de (quelqu'un)* est relativement transparent; une traduction, plus exacte que simplement "concurrer", serait (voir le Petit Robert) "entrer en concurrence avec/concurrer quelqu'un sur un terrain qu'il s'était réservé", où *sur ses brisées* semble bien corres-

---

57. L'exemple (24c) est dû à une suggestion de Jean-Paul Boons.

58. Voir la section 2, p. 33.

pondre à "sur un terrain..."<sup>59</sup>

Notons enfin l'existence de quelques phrases clivées idiomatiques, qui n'ont pas de source naturelle dans une phrase simple, et semblent donc poser un problème à la Thèse de Chomsky<sup>60</sup>:

- (25) a. C'est au pied du mur qu'on voit le maçon.
- b. Ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire des grimaces.
- c. C'est en forgeant qu'on devient forgeron.
- d. C'est ici que les Romains s'empoignèrent.

### 3.3 *Belle lurette*

Gross (1982) discute brièvement de l'expression *belle lurette*, qu'on pourrait traduire par "longtemps" ou "bien longtemps"; mais, outre son opacité interne, cette expression a une distribution très limitée<sup>61</sup>, cf.:

- 
- 59. Notons que *marcher*, et *entrer* dans la paraphrase du Petit Robert sont des verbes de mouvement. Voir aussi *marcher sur les pieds de quelqu'un*.
  - 60. On pourrait qualifier les phrases de (25) d'"exceptions marquées", et considérer que toute la phrase est figée (mais voir, pour (25a), *Pierre est au pied du mur*). Mais ces phrases (au moins (25a-c)) ne sont comprises que par rapport à leur sens littéral: celui-ci fonctionne comme un exemple particulier du cas général qu'exprime l'expression idiomatique; (25d) semble plus opaque.
  - 61. Les exemples de (26)-(27) sont repris de Gross (1982). Gross ne donne pas d'exemples négatifs du type de ceux de (28).

- (26) a. Il y a belle lurette que Max est parti.  
 b. Cela fait belle lurette que Max est parti.
- (27) a. Max est parti il y a belle lurette.  
 b. Max est parti depuis belle lurette.
- (28) a. Max n'arrivera pas avant longtemps/\*belle  
 lurette.  
 b. Max est resté longtemps/\*belle lurette à  
 Tokyo.

Ces phrases, dit Gross, sont synonymes: "la partie figée de [(26)] se retrouve en position adverbiale dans [(27)]; l'analyse de Harris (1976) permet de "descendre" un tel prédicat à l'intérieur d'une complétive, et donc de relier [(26)] à [(27)]. Les conditions morphémiques de la relation sont extrêmement spécifiques, et elles auraient été difficiles à détecter dans le cas général de phrases comme *il y a dix ans que Max est parti, cela fait dix ans que Max est parti, Max est parti depuis dix ans, Max est parti il y a dix ans*. Ici, il n'existerait pas de raison *a priori* de relier entre elles ces quatre phrases. La syntaxe des phrases figées fournit un argument."

Gross semble donc admettre une version de la Thèse de Chomsky (voir sa référence aux "conditions morphémiques... extrêmement spécifiques", et la notion de distribution unique, ci-dessus, section 2). Il adopte donc des règles de "descente", du genre de celles autrefois mises à toutes les sauces



par la sémantique générative, et aujourd'hui abandonnées par les chomskyens<sup>62</sup>. Je ne m'amuserai pas à refaire la critique des règles syntaxiques de "descente" - je signalerai seulement que les conditions d'emploi de *depuis* d'une part ((27b)) et du *il y a* adverbial de l'autre ((27a)) sont très différentes: elles sont les unes et les autres plus restreintes que celles de *il y a...* ou *cela fait...* dans (26). Comparer: (i) *Max est absent depuis dix ans*, \**Max est absent il y a dix ans*, *il y a/cela fait dix ans que Max est absent*; (ii) *Max est allé à Paris il y a dix ans*, \**Max est allé à Paris depuis dix ans*, *il y a/cela fait dix ans que Max est allé à Paris*. Comparer aussi: (iii) *Max est parti depuis jeudi/depuis la semaine dernière/depuis le début de la guerre*, \**Max est parti il y a jeudi/il y a la semaine dernière/il y a le début de la guerre*, \**Il y a/cela fait jeudi/la semaine dernière/le début de la guerre que Max est parti*. L'emploi de *depuis* est soumis à des contraintes aspectuelles différentes de celles qui régissent l'emploi de *il y a* adverbial; *depuis*, à la différence de *il y a* ou de *cela fait*, admet pour complément un terme dési-

---

62. Pour une critique des règles de "descente", voir entre autres Chomsky (1972). J'imagine que les chomskyens traiteraient les propriétés de *scope* ("domaine") de (27) par une règle de "montée" en LF (voir la règle de QR, "montée du quantifieur", dans May, 1977, Chomsky, 1981). Il faudrait voir si, s'agissant des *Exts*, ces règles de montée en LF ne posent pas des problèmes semblables à ceux que posaient les règles de "descente" des sémanticiens génératifs.

gnant soit une période de temps, soit une date ou un moment défini<sup>63</sup>.

Quoi qu'il en soit, Gross se met en contradiction avec lui-même. D'une part, son analyse de *belle lurette*, qui présume la validité de l'argument idiomatique, s'oppose implicitement à certaines observations qu'il fait par ailleurs dans le même article: il note des cas d'*Ex'is*, possibles dans des constructions qu'il traite en général comme dérivées, mais auxquelles ne correspond rien dans des constructions basiques - c'est-à-dire des exemples du cas (8) ci-dessus (voir ici-même, section 4.1, section 4.3). D'autre part, Gross insiste sur le grand nombre des *Ex'is*; il en existerait des milliers, et leur nombre serait du même ordre de grandeur que celui des verbes simples par exemple. Selon lui, elles sont apprises par coeur. Mais alors, on ne voit pas bien comment un enfant apprenant le français ne serait pas capable d'ap-

---

63. Pour plus de détails sur la sémantique de *depuis*, etc., voir Borillo, à paraître. Notons que la distribution de *belle lurette* est sans doute moins restreinte que ne l'indique Gross. À côté de (26), j'accepte aussi *Voilà belle lurette que Max est parti. Pierre est parti belle lurette avant Max* ne me paraît pas impossible (voir *Pierre est parti (bien) longtemps/un bon moment avant Max*); *belle lurette* y serait, dans les termes de la théorie X-barre, dans le spécifieur du PP (voir Jackendoff, 1973). Les contraintes sur la distribution de *belle lurette* sont, au moins en partie, sémantiques: *belle lurette* veut dire "bien longtemps dans le passé", voir (28a), et \**Pierre est parti/partira belle lurette après Max* (OK: *un bon moment après Max*).

prendre purement et simplement par coeur la distribution de *belle lurette*, à la seule condition qu'il ait été exposé à des occurrences positives de cette distribution. Pour prouver ce qu'il avance, Gross devrait, au minimum, pouvoir montrer qu'un enfant qui apprend le français comme langue maternelle, et qui a été exposé à des cas du type de (26), mais non de (27), est capable de créer des cas de (27), mais non des cas de (28); Gross n'a pas entrepris de faire cette démonstration.

L'expression *belle lurette* n'est pas isolée. Elle fait partie d'un paradigme où on trouve d'autres expressions plus ou moins idiomatiques, mais dont la distribution varie. Ainsi, dans mon usage, *bien longtemps*, *un bon moment*, *un fameux moment*, *des lunes*, sont possibles dans tous les cadres illustrés par (26)-(28). En revanche, *beau temps* a une distribution encore plus limitée que celle de *belle lurette*, cf. *Il y a/Cela fait beau temps que je ne l'ai pas vu*, *\*Je ne l'ai pas vu depuis/il y a beau temps*, *\*Max est resté beau temps à Tokyo*, *\*Max n'arrivera pas avant beau temps*. Comme l'indiquent ces exemples, *belle lurette* est décomposable, en un nom, *lurette*<sup>64</sup>, et un adjectif, *belle*, qui a une valeur d'intensif,

---

64. *Lurette* semble comporter le suffixe *-ette*, et, personnellement, l'expression me paraît légèrement comique, peut-être parce que je rapproche *lurette* de *luron*; c'est peut-être une des raisons de la fortune de cette expression. J'ai trouvé dans *Le Monde* du 21/08/82 (rubrique du cinéma) la phrase: "... le "remake" des classiques ... a fait ses preuves depuis *encore plus belle lurette*."

cf. *il y a beau temps/un bon moment que...*; voir aussi *il ferait beau voir que...*, *Pierre est un beau salaud*<sup>65</sup>.

#### 4. Contre-exemples à la Thèse de Chomsky

##### 4.1 *Faire d'une pierre deux coups*

Soit les exemples suivants, que j'emprunte à nouveau à Gross (1982):

(29) a. Max a fait d'une pierre deux coups.

b. \*Max a fait deux coups d'une pierre.

(30) a. Max a fait deux cales d'une pierre.

b. ?Max a fait d'une pierre deux cales.

(30a), acceptable, n'a qu'une interprétation littérale (Max a fabriqué deux cales à partir d'une seule pierre); l'inacceptabilité, toute relative, de (30b) tient aux conditions bien connues qui régissent la permutation facultative d'un objet direct et d'un objet indirect (par exemple *Max a présenté cet homme à Luc*/?*Max a présenté à Luc cet homme*); comme le note

---

65. Voir aussi *il l'a échappé belle, tu me la bailles belle*. J'ignore comment Chomsky traiterai *belle lurette*. La théorie X-barre, qui met en parallèle VP et PP, et la réduction, par Chomsky, des *Exis* à des verbes simples, suggéreraient de traiter *depuis belle lurette* comme une préposition intransitive (voir Jackendoff, 1973) - ce qui est fort contraire à l'intuition, *belle lurette* faisant partie, dans le contexte *depuis ---*, d'un paradigme ouvert.

Gross, (30b) devient acceptable avec un accent contrastif sur *cales*, ou si on "allonge" l'objet direct (par exemple *Max a fait d'une pierre plusieurs petites cales solides; Max a présenté à Luc une très jolie Eurasienne*). La situation est tout à fait différente dans (29). (29a), acceptable, n'a qu'une interprétation idiomatique, et (29b) est inacceptable, quelle que soit l'interprétation qu'on lui donne.

Autres exemples similaires:

- (31) a. Luc fait de nécessité vertu.  
 b. \*Luc fait vertu de nécessité.
- (32) a. Marie fait contre mauvaise fortune bon coeur.  
 b. \*Marie fait bon coeur contre mauvaise fortune.
- (33) a. Dieu rendra à chacun son dû.  
 b. ?Dieu rendra son dû à chacun.

Ces exemples sont d'autant plus frappants - surtout (32) - que l'objet indirect y est plus "long" que l'objet direct.

Il serait vain de voir dans ces faits un argument pour un ordre de base V PP NP - ordre que personne n'a jamais proposé sérieusement, au reste. Sans faire intervenir d'autres considérations<sup>66</sup>, il suffit de penser aux faits suivants (qui entraîneraient la conclusion inverse):

---

66. Voir entre autres Kayne (1981a).

- (34) a. Pierre fait flèche de tout bois.  
 b. \*Pierre fait de tout bois flèche.
- (35) a. Paul a rendu son âme à Dieu.  
 b. ?Paul a rendu à Dieu son âme.
- (36) a. Jean cherche midi à quatorze heures.  
 b. \*Jean cherche à quatorze heures midi.
- (37) a. Marie jette de la poudre aux yeux.  
 b. \*Marie jette aux yeux de la poudre.

La majorité des *Exis* à double complément se comportent comme celles de (34)-(37): *prendre le taureau par les cornes, mettre les pieds dans le plat, jeter l'argent par les fenêtres, prendre des vessies pour des lanternes, tirer les marrons du feu*, etc. - sans parler de toutes celles de forme V NP PP où le NP objet est libre, l'*Exi* étant constituée du verbe et du PP (*mettre --- au point/en pièces/en cause/dans le coup/en boîte/à sec/en déroute/hors circuit/à l'index/sur le carreau*, etc.). Ce genre de faits, très nombreux, met en doute, par parenthèses, cet élément de la Thèse de Chomsky selon lequel les *Exis* ne seraient pas "disséminées" (seraient formées d'éléments contigus) en D-structure<sup>67</sup>.

---

67. D'autres linguistes, dans des cadres théoriques différents, ont attribué à des expressions de ce genre la forme [*mettre* - PP] NP (voir Bach, 1979). Les *Exis* en *mettre* se comportent normalement du point de vue de la permutation de longueur, par exemple *Max a mis Luc hors circuit*, ?*Max a mis hors circuit Luc*, *Max a mis hors*

Les faits de (29) et de (31)-(33) fournissent donc un contre-exemple à la Thèse de Chomsky. Bien sûr, on peut s'en débarrasser en les qualifiant d'"exceptions marquées" (voir la note 12).

La distribution qu'on observe en (29), (31)-(33), est sans doute en grande partie arbitraire: l'anglais traduit (29a) par *Max killed two birds with one stone* (littéralement "Max a tué deux oiseaux d'une seule pierre") et (31a) par *Luke made a virtue of necessity*. Il me semble pourtant qu'il y a une sorte de justification, poétique ou iconique, à l'ordre des mots figé de (29), (31)-(33): dans chaque cas, il y a une sorte d'antériorité logique ou pragmatique de ce qui est exprimé par le PP, par rapport à ce qui l'est par le NP: dans (31), la nécessité où Luc se trouve est dans un rapport de cause à effet avec sa vertu, dans (32), Marie réagit par "bon coeur" (bon courage) à la mauvaise fortune, dans (29), le rapport entre la pierre et les deux coups est aussi un rapport de cause à effet (noter aussi l'ordre 1 - 2: "d'une pierre deux coups"). Je suis persuadé que ces facteurs iconiques, poétiques, rhétoriques, jouent un grand rôle dans le comportement syntaxique des *Ex'is*; c'est une des raisons pour lesquelles j'ai dit plus haut (section 2) que la "transparence" relative

---

*circuit ce type impossible*; de même on aura: *Max a pris par les cornes le taureau de la sémantique* (voir (24c)).

des *Exis* n'était qu'une condition nécessaire, mais non suffisante, de leur capacité à être "disséminées" en surface<sup>68</sup>.

#### 4.2 *Les constructions "ergatives"*

En anglais, une analyse classique (voir Milsark, 1974) dérivait les phrases "existentielles" des exemples de (a) ci-dessous, de D-structures analogues aux S-structures des exemples (b), par déplacement à droite du sujet et insertion de *There* en position sujet:

- (38) a. There is a unicorn in the garden. ("Il y a une licorne dans le jardin.")  
 b. A unicorn is in the garden. ("Une licorne est dans le jardin.")
- (39) a. There arrived last night three very weary men. ("Il est arrivé la nuit dernière trois hommes très fatigués.")  
 b. Three very weary men arrived last night. ("Trois hommes très fatigués sont arrivés la nuit dernière.")

---

68. Sur le rôle des facteurs poétiques et iconiques en syntaxe, voir Jakobson (1963, 1965), Cooper et Ross (1975), Ruwet (1975, 1981). Ces facteurs jouent un rôle important pour rendre compte du caractère très figé de beaucoup d'expressions proverbiales; si *Pierre qui roule n'amasse pas mousse* ne tolère pas le passif, c'est que la mise au passif détruirait les équivalences phoniques: "*Pierre qui roule n'amasse pas mousse*"; elle détruirait aussi la division en quatre "temps métriques" de l'expression (*Pierre* - *qui roule* - *n'amasse* - *pas mousse*). Ces considérations poétiques expliquent sans doute, en partie, l'absence fréquente d'article dans les proverbes; voir aussi *Ciel pommelé et femme fardée sont de courte durée*, *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée* (cités par Anscombe, 1982, p. 30), *Noblesse oblige*, etc.



Or, il existe des *Ex'is* de la forme (a), sans correspondants de forme (b):

- (40) a. There is a fly in the ointment. (Littéralement: "Il y a une mouche dans le baume"; "Il y a un grain de sable dans la machine.")  
 b. \*A fly is in the ointment.
- (41) a. There's many a slip twixt cup and lips. ("Il y a loin de la coupe aux lèvres.")  
 b. \*Many a slip is twixt cup and lips.
- (42) a. There is no smoke without a fire. ("Il n'y a pas de fumée sans feu.")  
 b. \*No smoke is without a fire.

L'analyse classique de ces constructions poserait donc un problème à la Thèse de Chomsky. Mais une analyse plus récente<sup>69</sup> semble résoudre la question. Des verbes comme *be* ("être"), *arrive* ("arriver"), etc., seraient des verbes "ergatifs". Leurs sujets de surface (voir les exemples (b)) seraient engendrés en D-structure à la droite du verbe; les exemples (a) et (b) auraient une même D-structure, de la forme (43)<sup>70</sup>:

69. Voir Chomsky (1981), qui cite Stowele (1978); aussi Burzio (1981), et Couquaux (1980, 1981). La notion d'"ergatif" de Burzio est reprise de celle d'"inaccusatif" en Grammaire Relationnelle; voir Aissen et Perlmutter (1976), Postal (1977), Perlmutter (1978), Rosen (1982), Olié (1982), Perlmutter et Postal, à paraître.

70. Dans le cas de *be* ou *être*, on aurait, plus précisément, la structure [<sub>NP</sub> e] *be/être* [<sub>sc</sub> NP X], où *sc* désigne une

(43) [<sub>NP</sub>e] *be/arrive* NP X

Les exemples (a) seraient dérivés simplement par insertion de *there*, et les exemples (b) par déplacement du NP "objet" en position sujet. Loin de contredire la Thèse de Chomsky, les faits de (40)-(42) lui apporteraient plutôt une confirmation.

Burzio, Couquaux proposent la même analyse pour des phrases françaises comme *Il est arrivé quelqu'un/Quelqu'un est arrivé* (voir (39)). Des verbes tels que *arriver*, *venir*, *partir*, *mourir*, *passer* (intransitif), etc., seraient "ergatifs" (ils prennent tous l'auxiliaire *être*, ce qui, selon Burzio (1981), est un indice d'ergativité<sup>71</sup>). Et l'on trouve effectivement certaines expressions idiomatiques qui semblent confirmer cette analyse (dans (44), on a affaire à une *ExiF*)<sup>72</sup>:

---

*small clause* (une "clausette"); voir Burzio (1981) et Couquaux (1981).

71. En italien, selon Burzio, tous les verbes ergatifs prennent l'auxiliaire *essere*. En français, la correspondance est moins parfaite, beaucoup de verbes ergatifs prennent soit *être* soit *avoir* (*passer* par exemple; voir Grevisse, 1975, p. 649 sqq., 653 sqq.), et d'autres ne prennent qu'*avoir* (*brûler* par exemple, voir (48)). Burzio traite également comme ergatifs les réfléchis "intrinsèques" (*s'évanouir*, *se disperser*, etc.); comparer Milner (1982, p. 43-66).
72. L'exemple (45) n'est peut-être pas très pertinent, cf. *Cela m'étonnerait que grand-chose se passe à cette réunion*. *Grand-chose* est un terme de "polarité négative"; Fauconnier (1976) a montré que les phénomènes de polarité ne peuvent pas être traités dans les termes d'un niveau unique de représentation.

- (44) a. Il lui est arrivé (un) malheur.  
 b. \*Malheur lui est arrivé. (OK: Un (grand) malheur lui est arrivé.)
- (45) a. Il ne s'est pas passé grand-chose.  
 b. \*Grand-chose ne s'est pas passé. /?Pas grand-chose ne s'est passé.

Ces faits seraient parallèles à ceux de (40)-(42), et susceptibles de la même explication. Mais il y a un *hic*: je connais au moins une expression idiomatique à verbe ergatif (une *ExiM* cette fois) qui, possible sous la forme (b), ne l'est pas sous la forme (a)<sup>73</sup>:

- (46) a. !!Il passe un ange. (Seulement littéral)  
 b. Un ange passe. (*ExiM*, ou littéral)

Si on admet l'analyse ergative, (46b) serait un exemple de (8) ci-dessus, qui est exclu par la Thèse de Chomsky.

À cause des limitations sémantiques auxquelles sont soumises les phrases de type (a) - qui, par exemple, admettent mal un NP défini en position postverbale<sup>74</sup> - il est relativement difficile de trouver d'autres exemples pertinents. Soit:

---

73. Voir aussi *Un malheur ne vient jamais seul*, \**Il ne vient jamais un malheur seul*. Mais la seconde phrase semble être exclue pour des raisons indépendantes, cf. *Un homme est venu seul*, et *Il est venu un homme seul*: il me semble difficile d'interpréter cette dernière phrase avec [*un homme*] [*seul*] formant deux constituants.

74. Voir entre autres Kayne et Pollock (1978).

- (47) a. \*Il brûle le torchon entre Pierre et Marie.  
 b. Le torchon brûle entre Pierre et Marie.

L'intransitif *brûler*, quoique ne prenant pas l'auxiliaire *être*, serait sans doute traité comme un ergatif<sup>75</sup>. Mais que (47a) soit impossible ne prouve rien; cette phrase serait exclue de toute façon par les contraintes sémantiques qu'on vient de rappeler. Toutefois, si on accepte (48b), il me semble que (48a) est moins bon; (48a) serait analogue à (46a):

- (48) a. ?Il brûle un sacré torchon/un de ces torchons entre Pierre et Marie!  
 b. Un sacré torchon/Un de ces torchons brûle entre Pierre et Marie!

Autre exemple: l'intransitif *monter* est lui aussi ergatif (il prend pour auxiliaire soit *être*, soit *avoir*). Nous avons vu (voir (21a)) une *Exi* comportant ce verbe. Selon l'analyse ergative, (49) aurait la D-structure (50):

- (49) Ney est monté sur ses grands chevaux.  
 (50) [<sub>NP</sub>e] - est monté - Ney - sur ses grands chevaux.

Soit maintenant:

- (51) a. !!Il est monté plusieurs maréchaux de France sur leurs grands chevaux.

---

75. Olié (1982) donne les intransitifs *fondre*, *évaporer*, etc., proches sémantiquement de *brûler*, comme "inaccusatifs". Burzio (1981, p. 39) donne également, par exemple, *gelare* "geler", comme un ergatif.

- (51) b. Plusieurs maréchaux de France sont montés sur leurs grands chevaux.

(51a) me semble nettement moins bon que (51b); (51a) n'est sans doute possible que dans son acception littérale. Ajoutons, incidemment, que l'*ExiM monter sur ses grands chevaux* serait, dans l'analyse ergative, discontinuée en D-structure<sup>76</sup>. Un problème apparenté est posé par une autre expression, *passer aux aveux*, qui veut dire à peu près "avouer". Si (52a) est à peine moins bon que (52b):

- (52) a. ?Il est passé aux aveux plusieurs membres des Brigades Rouges.  
 b. Plusieurs membres des Brigades Rouges sont passés aux aveux,

il serait bizarre d'attribuer à *passer aux aveux* la D-structure (43), tout en le paraphrasant par *avouer*, qui est sûrement un verbe transitif (cf. *Il a avoué un crime affreux*); il y aurait là un problème pour les "règles idiomaticques" de Chomsky<sup>77</sup>.

L'analyse ergative n'est donc guère plus favorable à la

---

76. Sur l'exigence chomskyenne de contiguïté entre les éléments d'une *Exi*, voir p. 17. L'*Exi la moutarde lui monte au nez* (voir note 81, et p. 81) aurait une structure ergative si on adopte l'analyse de Burzio: [<sub>NP</sub>e] *lui monter la moutarde au nez*.

77. Voir p. 17. Si on tient le *passer* de *passer aux aveux* pour un "vrai" intransitif, que fait-on du choix de l'auxiliaire *être*? Voir p. 77. Un problème analogue est posé par *casser sa pipe* ou *kick the bucket*, transitifs, mais "synonymes" de l'ergatif *mourir*.

Thèse de Chomsky que l'analyse classique des phrases existentielles<sup>78</sup>. J'ajouterai que, malgré les résultats parfois spectaculaires obtenus par Burzio et Couquaux, je garde certains doutes sur la validité de l'analyse ergative. Ce n'est pas le lieu d'en faire une critique approfondie. Mais, sans revenir sur le recouvrement très imparfait, en français, entre la distribution des auxiliaires et les autres critères d'ergativité, je signalerai deux points qui me chiffonnent. Tout d'abord, Burzio distingue deux grandes classes parmi les verbes appelés traditionnellement intransitifs: les ergatifs, et les "vrais" intransitifs. L'exemple type de "vrai intransitif", pour Burzio, est *telefonare/téléphoner*. Mais *téléphoner* me semble plutôt être un transitif déguisé, analogue à *écrire*; *téléphoner* peut prendre un objet, cf. *Reagan a téléphoné ce message à Begin* et aussi l'expression idiomatique *Mohammed Ali a téléphoné son coup*. Peut-être qu'une étude lexicale approfondie des intransitifs montrerait que tous les "vrais intransitifs" de Burzio sont en fait des verbes transitifs - ou peut-être montrerait-elle qu'il n'y a pas, entre "vrais intransitifs" et ergatifs, la frontière tranchée que

---

78. Certaines des *Exis* mentionnées ont sans doute une syntaxe plus libre ou plus complexe que ma discussion ne le suggère; par exemple, comparer, à (40), *I've discovered a fly in the ointment* "J'ai trouvé un grain de sable dans la machine" (pour Kayne, 1981a, cette phrase aurait la structure V [<sub>sc</sub> NP PP]).

suppose l'analyse purement structurale de Burzio et autres (c'est peut-être ce que suggère la distribution des auxiliaires en français). En second lieu, pour Burzio, les "vrais intransitifs" assignent à leur sujet (préverbal) le rôle thématique d'"agent"; les ergatifs, quant à eux, assignent à leur objet (à leur sujet postverbal) le rôle thématique de "thème" (le sujet des ergatifs étant ainsi aligné sur l'objet de beaucoup de verbes transitifs). Mais pratiquement tous les ergatifs ont des emplois agentifs; c'est même l'emploi habituel d'*intervenir*, l'ergatif type de Burzio; là encore, la différence entre ergatifs et vrais intransitifs s'estompe<sup>79</sup>. Ceci suggère peut-être qu'une explication purement structurale des différences, réelles, qu'on observe entre les transitifs ou intransitifs et les ergatifs, n'est pas le dernier mot de la question.

#### 4.3 *Les constructions causatives (factitives)*

Les chomskyens admettent communément que les phrases cau-

---

79. Un test, tout relatif, d'ergativité serait peut-être à chercher dans la forme des noms dérivés des verbes: à beaucoup de verbes ergatifs correspondent des noms apparentés à la forme du participe passé: *arrivée, montée, sortie, mort, entrée, venue*; mais *intervention* a la forme typique d'un nom d'action. Dans (49), (51), (52), le verbe a une interprétation "agentive". Le choix d'un sujet agentif (humain) avec ces verbes entraîne des effets d'"opacité"; le sujet se comporte comme un "vrai" sujet. Dédoubler ces verbes dans le lexique ne paraît pas souhaitable. Voir Kayne (1975, section 4.8), et Ruwet (1982, p. 203, note 39). Voir la note 77.

satives, qu'elles soient du type illustré par (53a) ou du type illustré par (53b), ont la D-structure (54)<sup>80</sup>:

- (53) a. Max laissera Luc téléphoner/manger le steak.  
 b. Max laissera téléphoner Luc/Max laissera manger le steak à Luc.
- (54) Max laissera [ $\bar{S}$  Luc téléphoner/manger le steak].

Appelons A et B les structures illustrées respectivement par (53a) et (53b); les structures B seraient dérivées, par déplacement, de la D-structure commune (voir (54)); il ne se passerait rien d'important (syntaxiquement) dans la dérivation des structures A. Si la Thèse de Chomsky était vraie en général, on s'attendrait à trouver la situation suivante: (i) un certain nombre d'expressions idiomatiques, possibles dans des phrases simples, se retrouveraient dans les phrases de type A, mais non dans celles de type B (voir (6) di-dessus); (ii) d'autres *Ex'is*, possibles dans les phrases simples, seraient acceptables à la fois dans les structures A et B (voir (7)); enfin, (iii) on ne rencontrerait jamais d'*Ex'is* qui, possibles ou non dans des phrases simples, seraient acceptables dans la structure B, mais non dans la structure A (voir (8)). Je n'ai pas réussi à trouver des exemples clairs du cas (i), mais

---

80. Voir Rouveret et Vergnaud (1980), Kayne (1981b), Chomsky (1981). Kayne (1975, section 3.4), suivi par Burzio (1981), donne à (53a) la structure de base NP V NP  $\bar{S}$ . Cette différence n'est pas pertinente ici. Mais voir p. 82 sqq.



qu'il en existe ou non est sans importance pour notre propos<sup>81</sup>. Il existe bien sûr des exemples du cas (ii), comme<sup>82</sup>:

- (55) a. Sa famille a cassé la croûte.  
 b. Il a laissé sa famille casser la croûte.  
 c. Il a laissé casser la croûte à sa famille.

Le cas décisif est le cas (iii). Or, il existe un certain nombre d'expressions idiomatiques (des *ExiMs*) de la forme B qui, mises sous la forme A, ou réduites à une phrase simple, deviennent ininterprétables, ou n'ont plus que leur sens littéral. En voici des exemples; plusieurs ont pour verbe principal *faire*, qui n'entre pas dans la construction A, et la comparaison doit être alors plus indirecte:

- (56) a. Luc/Le vase est tombé. (Seulement littéral).  
 b. Marie a laissé Luc/le vase tomber. (Idem).  
 c. Marie a laissé tomber Luc. (Littéral, ou

---

81. *On a entendu un ange passer, Je sens la moutarde me monter au nez*, me semblent légèrement plus naturels que *On a entendu passer un ange, Je sens me monter la moutarde au nez*; mais voir (OK) *Son agressivité me fait monter la moutarde au nez*. Signalons aussi des *Exi*s qui ne sont possibles que dans la construction causative, sous la forme A ou la forme B: *!Une mouche volait, On entendrait une mouche voler, On entendrait voler une mouche*. Je n'insiste pas sur le fait que, selon le choix du verbe principal, la phrase est ou non acceptable comme *Exi*; voir par exemple (61) dans le texte.

82. Voir Kayne (1975, p. 205, p. 235 sqq.). Sur les *Exi*s possibles ou non dans les causatives en *par* (*faire* V NP *par* NP), et leur rapport avec le passif, voir ci-dessous, section 5.5.

*Exim*: "Marie a abandonné Luc (à son triste sort).")

- (57) a. ?Les bras tombent. (Acceptable seulement si on imagine une situation spéciale: bras de plâtre, bras amputés tombant de la table d'opération.)
- b. ?Luc laisse les bras tomber. (Idem. Il ne peut s'agir des bras de Luc.)
- c. Luc laisse tomber les bras. (*Exim*: "Luc se décourage.")
- (58) a. Le goût du pain lui passera. (Littéral).
- b. On laissera le goût du pain lui passer. (Idem).
- c. On lui fera passer le goût du pain. (*Exim*: "On le tuera.")
- (59) a. Le mouton/Le mérinos pisse. (Littéral seulement).
- b. Luc laisse le mouton/le mérinos pisser. (Idem).
- c. Luc laisse pisser le mouton/le mérinos. Laisse pisser le mouton/le mérinos! (Littéral, ou *Exim*).
- (60) a. \*Marie mousse/\*Ce projet mousse. (Comparer: "Ce savon mousse (très bien).")
- b. \*Luc laisse Marie/ce projet mousser.
- c. Luc fait mousser Marie/ce projet. (*Exim*: "Luc met en valeur, vante (en public) Marie ou ce projet.")
- (61) a. Pierre sue. (Littéral).
- b. Marie laisse Pierre suer/laisse suer Pierre. (Idem. Comparer: \*Ce projet laisse suer Pierre.)
- c. Marie fait suer Pierre. (Littéral, ou *Exim*: "Marie ennuie Pierre.)/Ce projet fait suer Pierre. (Seulement *Exim*).

- (62) a. ?Luc entend que Max est cocu.  
 b. ?Paul laisse Luc entendre que Max est cocu.  
 c. Paul laisse entendre (à Luc) que Max est cocu.

Comparé à *Luc comprend que...*, *Luc entend dire que...*, (62a) est peu naturel, et (62b) peut-être encore moins; (62c) signifie: "Paul suggère à Luc, sans le dire explicitement, que Max est cocu." *Entendre dire* est lui-même relativement idiomatique; comparer à l'anglais *Luke heard that...* Sur (56) et (61), voir Gross (1982), et comparer à la section 3.3 ci-dessus. À côté de (61a), on a *Pierre sue l'ennui*; mais ??*Marie fait suer l'ennui à Pierre*, d'ailleurs douteux, n'a rien à voir par son sens avec (61c).

On pourrait citer beaucoup d'autres expressions analogues: comparer, à (60c), *faire miroiter des projets*, *faire briller des espérances*, *faire reluire Pierre*, et, à (61c), *faire vomir*, *faire râler*, *faire chier*, *faire marrer*, *faire marcher*; voir aussi *faire chanter quelqu'un*, *faire valoir/miroiter que S*, *faire passer la pilule (à quelqu'un)*. Certaines expressions sont possibles comme phrases simples, mais sont plus naturelles, ou prennent des nuances spéciales, dans la forme B: *laisser passer l'orage* (comparer à (59c)), *faire donner la garde*, *faire sauter la banque*, *faire rendre gorge à quelqu'un*, *faire remarquer que...*, *entendre parler de...* (comparer à *entendre dire que...*; comparer *J'ai entendu parler de ce livre* à l'anglais *I've heard about that book*), *faire suivre le*

*courrier* (comparer à l'anglais *to forward the mail*), *faire/laisser planer un doute*, *laisser paraître/percer de l'inquiétude* (voir *Une certaine inquiétude perce en/chez Pierre*), *laisser traîner ses mégots/ses godasses*, *voir/sentir/passer/souffler le vent de la défaite*, *faire dire à NP que...* ("faire dire à quelqu'un quelque chose qu'il n'a pas dit en fait"), cf. *Barthes fait dire à Racine que...* ), *faire naître des espérances*, etc.<sup>83</sup>. Certaines expressions n'ont pas de sujet subordonné: *faire passer* (*Faites passer!*), *voir venir*, *laisser tomber* (voir (56), (57), et comparer *Laisse tomber!* à l'anglais *Skip it!*). Un certain nombre d'expressions ne sont possibles qu'au réfléchi: *se laisser aller* (au découragement, à la paresse, à boire), *ce vin/ce whisky se laisse boire*, *ce film se laisse voir*, *se faire tirer l'oreille*, *se faire avoir*, *se faire baiser*, *se laisser dire que...* , *s'écouter parler* ("être vaniteux"), *se laisser prendre aux apparences* (comparer *Je t'ai pris au piège*/\**Je l'ai pris aux apparences*; voir Sandfeld (1965, p. 184-185)).

Dans certaines de ces expressions, le verbe enchâssé est un ergatif au sens de Burzio (voir (56)-(58)). Or, Burzio

---

83. Voir aussi "Ceci est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase" (voir la note 98). Quelques exemples encore, pris dans le *Petit Robert*: *se laisser abattre*, *laisser courir*, (*se*) *laisser faire*, *laisser voir son trouble*, *n'en rien laisser voir*, *s'en laisser conter*; aussi *aller se faire cuire un oeuf*.

donne une analyse spéciale des causatives à ergatif enchâssé. Rappelons (voir la note 80) qu'il a des D-structures différentes pour les formes A et B des causatives<sup>84</sup>. Pour les formes B, la D-structure (54) ne vaut chez lui que si le verbe enchâssé est transitif, ou un "vrai" intransitif comme *téléphoner*; si le verbe enchâssé est ergatif, la D-structure est pratiquement identique à la structure de surface, soit:

(63) Pierre a laissé/fait [<sub>VP</sub> partir Paul].

Or considérons, par exemple, (56c); cette phrase aurait pour Burzio la D-structure suivante:

(64) Marie a laissé [<sub>VP</sub> tomber Luc].

Il faudra, bien évidemment, mentionner dans le lexique que *laisser* (ou *faire*, etc.), en combinaison avec certaines séquences enchâssées de forme V X, donne naissance à des expressions idiomatiques. Mais désormais ces restrictions pourront être formulées simplement en D-structure; elles restent compatibles avec la Thèse de Chomsky, en particulier avec l'exigence de contiguïté entre les membres d'une *Exi*.

Mais l'analyse de Burzio ne résout pas tout. Plusieurs

---

84. Voir la note 80. Pour Burzio, *Pierre a laissé Paul partir* aurait la D-structure *Pierre a laissé Paul<sub>i</sub>* [<sub>S</sub> [<sub>NP</sub>e] *partir* PRO<sub>i</sub>]. PRO serait déplacé dans la position de NP vide, où il serait contrôlé par *Paul*.

des exemples donnés ci-dessus lui résistent. Par exemple, *pisser* (voir (59)) n'est sûrement pas un verbe ergatif: *pisser* ne prend pas l'auxiliaire *être* et peut prendre un objet direct, cf. *Luc pissait du sang, Max pissait des lames de rasoir* (*pisser* ressemble à *téléphoner*). Même observation pour (61) (voir *Max a sué toute l'eau de son corps*) ou pour (62). On pourrait bien sûr toujours décider que le *pisser* idiomatique de (59), l'*entendre* de (62), sont des verbes ergatifs, et sont donc engendrés directement dans une D-structure du type de (63) ou (64) (mais comment traiter alors le *à Luc* de (62))? Cette solution serait *ad hoc* et ouvrirait la porte à toutes les libertés; elle ferait violence à l'observation que, très généralement, les expressions idiomatiques ont la même structure syntaxique que les expressions non idiomatiques (Chomsky) et ne permettrait pas de traiter les rapports de sens entre les unes et les autres (Nunberg).<sup>85</sup> Enfin, indépendamment du problème posé par les expressions idiomatiques, l'analyse purement structurale des causatives proposée par Burzio me paraît sujette à caution, et plutôt en contradiction

---

85. Gross (1982) suggère que *faire suer, laisser tomber*, sont des verbes composés; par ailleurs, il dérive les causatives non idiomatiques par transformation. Ceci me semble en contradiction avec son traitement de *belle lurette* (voir la section 3.3). Il n'y a aucune raison de penser que ces *Exis* ont une syntaxe différente de celle des causatives en général (pour le placement des clitics, l'insertion des adverbes, etc.). Voir la note 87.

avec un principe qu'ont toujours défendu les générativistes orthodoxes; pour Burzio, les verbes causatifs sont donc sous-catégorisés dans le lexique en termes de plusieurs cadres syntaxiques différents (en l'occurrence trois: --- NP  $\bar{S}$ , ---  $\bar{S}$ , --- VP); or c'est le genre de latitude que les chomskyens ont toujours voulu éviter, autant que possible<sup>86</sup>.

Les constructions causatives offrent donc un contre-exemple à la Thèse de Chomsky<sup>87</sup>. Alors que d'autres *Ex'is* sont discontinues ("disséminées") à tous les niveaux (sauf cas, très superficiel, de permutation de "longueur"; voir par exemple les *Ex'is* en *mettre* NP PP, p. 61), celles-ci sont discontinues en D-structure, et continues en surface.

---

86. Chomsky (1981) ne semble pas reprendre à son compte l'analyse de Burzio sur ce point. Il n'admet nulle part VP en concurrence avec S ou  $\bar{S}$  en D-structure. Kayne (1975) traitait *laisser*, *entendre*, ainsi que *croire*, en termes d'une double sous-catégorisation; il a depuis changé d'avis sur ce point (voir Kayne, 1975, sections 3.4, 4.6, et Kayne, 1981c, 1983). Il est possible qu'on ne puisse pas toujours éviter la sous-catégorisation multiple (par exemple *habiter* (à) *Paris*, *toucher la cible/toucher au but*), mais elle risque souvent d'être l'indice qu'on a manqué une généralisation. En tout cas, c'est le point de vue des chomskyens orthodoxes, et le cas présent est donc assez suspect. Voir aussi mes réserves sur l'analyse ergative à la fin de la section précédente.

87. S.-Y. Kuroda me signale que Miyagawa (1980) donne une analyse morphologique et non syntaxique des constructions causatives japonaises en V + *sase*; un des arguments repose sur l'existence d'*Ex'is* de forme V + *sase*. Celles-ci sont analogues aux *Ex'is* qu'on a discutées en *laisser* + V, *faire* + V, etc. Mais si l'argument vaut pour le japonais, pourquoi ne vaudrait-il pas non plus pour le français, si on reste fidèle à la Thèse de Chomsky? Mieux vaut l'abandonner.

Quoi qu'il en soit, il s'agirait d'expliquer la tendance remarquable à la constitution d'*Exis* dans les causatives du type B. On admet en général que les verbes causatifs tendent à former, avec le verbe enchâssé, des "prédicats complexes"<sup>88</sup>. Mais oublions les analyses formelles qui ont été proposées des causatives, et revenons au donné: dans les constructions B, le verbe principal et le verbe subordonné sont contigus en surface, ce qui, toutes choses égales, permet aisément de les percevoir comme une unité. D'autre part, dans l'expérience, il semble très aisé de concevoir comme un tout un processus où un être ou un individu X cause quelque chose qui arrive à un autre être Y, et beaucoup de verbes transitifs simples servent à exprimer ce genre de processus (voir la note 88). Il ne faut sans doute pas chercher plus loin pour comprendre comment des *Exis* peuvent se former dans les causatives de type B; la D-structure n'a rien à voir là-dedans. On peut avoir de bonnes raisons d'attribuer aux causatives des D-structures très différentes de leurs formes de surface, mais ces D-structures ne sont pas pertinentes ici. Ce qui nous manque encore, c'est

---

88. Sur la notion de "prédicat complexe", voir Rouveret et Vergnaud (1980), dont je ne reprends pas le formalisme à mon compte. Voir les ressemblances bien connues (malgré aussi de nettes différences) entre les causatives en *faire* et les transitives simples à verbe causatif: *Marie cuit/fait cuire le lapin*, *Marie montre/fait voir le livre à Pierre*. Voir, entre autres, Ruwet (1972, ch. 4).



une étude approfondie de la sémantique des causatives<sup>89</sup> et par ailleurs, une conception d'ensemble des rapports entre le sens et les formes de surface. Un point important: le comportement différentiel des verbes - *faire*, *laisser*, *voir*, *entendre*, etc. - qui entrent dans ces constructions; ce n'est pas par hasard que la plupart de nos *Exis* ont *laisser*, et surtout *faire*, comme verbe principal, et que je n'en ai trouvé aucune avec *regarder* comme verbe principal - il semble fort difficile de concevoir *regarder* + V comme une unité de l'expérience<sup>90</sup>.

Deux ou trois brèves remarques encore, pour en terminer avec cette section.

Dans la construction B, certains verbes pronominaux dits "intrinsèques" peuvent être enchâssés sous *faire*, et plus ra-

89. Depuis l'étude classique de Kayne (1975), il est peu de constructions dont la syntaxe ait été autant étudiée que celle des causatives dans les langues romanes, mais les chomskyens orthodoxes n'ont rien eu à dire, ou presque, sur leur sémantique, à part les remarques très sommaires de Rouveret et Vergnaud (1980). De ce point de vue, on peut même parler de régression par rapport à Kayne (1975), qui notait au moins un certain nombre de problèmes sémantiques que posent des constructions. Voir les références de la note 79, *in fine*; voir aussi Ruwet (1983, p. 25-27).

90. Du point de vue des effets d'"opacité" (voir la note 79), comparer *les dieux ont/se sont fait tomber des pierres les uns sur les autres* et *\*les dieux ont/se sont regardé tomber des pierres les uns sur les autres*.

rement sous *laisser*, sans leur clitique *se*<sup>91</sup>; ainsi on a :

- (65) a. \*Pierre asseoit. (OK: "Pierre s'asseoit.")  
 b. \*Luc laisse Pierre asseoir. (OK: "Luc laisse Pierre s'asseoir.")  
 c. Luc fait asseoir Pierre.

En italien (comme d'ailleurs en Ancien Français), ce phénomène est beaucoup plus productif, et Burzio (1981, p. 383 sqq.) en propose une explication. En français moderne, il s'agit de survivances; on pourrait donc parler d'*ExiFs*, analogues en un sens à celles de forme V NP où le NP n'a pas de déterminant. Des phrases comme (65c) seraient donc peut-être des cas de (8) ci-dessus<sup>92</sup>.

L'acceptabilité de phrases comme (66), en conjonction avec la Thèse de Chomsky, avait pu être prise pour un argument en faveur de la règle de Montée du Sujet<sup>93</sup>:

- (66) La moutarde semble lui monter au nez.

Du coup, l'acceptabilité de (67) pourrait être prise, soit

- 
91. Voir Kayne (1975, p. 432, note 32) ainsi que les références qu'il cite.
92. Signalons aussi (voir Gross, 1982), dans des conditions différentes, *Jean emmène son chien promener*, *Jean emmène promener son chien* (voir \**son chien promène*), et l'expression idiomatique *Jean envoie Paul/cette théorie promener*, *Jean envoie promener Paul/cette théorie* (voir *Jean envoie Paul/cette théorie au diable*).
93. Pour un exemple comparable en anglais, voir Postal (1974, p. 370): *The cat seems to have his tongue*. Voir Ruwet (1983, note 14).

comme un argument contre la structure sous-jacente  $V NP \bar{S}$  et pour une structure unique  $V \bar{S}$ , en D-structure comme en S-structure, soit pour une règle de Montée dans les causatives<sup>94</sup>:

(67) Je sens la moutarde me monter au nez.

Mais, d'un autre côté, (68) est également acceptable:

(68) Je sens la moutarde qui me monte au nez.

Cette phrase illustre la construction dite à "pseudo-relatives" (voir Kayne, 1975, p. 126 sqq., 1981c, p. 200 sqq., Ruwet, 1982, p. 13-14, p. 106-108). Certains linguistes ont autrefois proposé, effectivement, de dériver des phrases à "pseudo-relatives" à partir d'une structure  $V S$ , par une montée du sujet subordonné en position d'objet principal - mais cette analyse se heurte à des difficultés (voir Ruwet, 1982, p. 124-125). Qu'on adopte mon analyse ou celle de Kayne (1981c), *la moutarde* en (69) doit être engendré dans sa position de surface dès la D-structure. Mais remarquons que, du point de vue sémantique, *la moutarde me/lui monte au nez* est relativement transparent; le Petit Robert traduit cette *ExiM* par "l'impatience, la colère le gagne", et il semble bien que *la moutarde* corresponde à "l'impatience, la colère", et *lui*

---

94. Pour cette règle de montée dans les causatives, voir notamment Milner (1975, p. 191-192). Milner a depuis abandonné cette hypothèse.

monte au nez à "le gagne". Voir *Je sens la colère me gagner/ je sens la colère qui me gagne*<sup>95</sup>.

#### 4.4 Mouvement de QU

S'il est une règle de déplacement qui semble bien justifiée, c'est celle de Mouvement de QU (WH-Movement). Brame (1978, p. 22) avait proposé de tirer argument contre cette transformation des faits suivants:

- (69) a. What the hell did you see? ("Que diable avez-vous vu?"<sup>96</sup>)
- b. \*You saw something the hell. ("Vous avez vu quelque chose diable.")
- c. \*You saw what the hell? (Question-écho: "Vous avez vu quoi diable?")

Si ces faits indiquent qu'il faut se méfier des similitudes de distribution pour justifier une transformation (Brame s'en prenait à Chomsky, 1964, p. 39, sur la distribution de *else: who else... ?/someone else/\*a boy else*, etc.), je ne crois pas qu'ils donnent un argument très sérieux, ni contre le Mouvement de QU, ni, si on admet cette règle, contre la Thèse de Chomsky (*what the hell* étant considéré comme une *Exi* dans une structure dérivée, sans correspodant en D-structure). N'étant

---

95. *La moutarde lui monte au nez* serait ergative (voir la note 76) (comparer à (47)-(48), et voir *il m'est monté une de ces moutardes au nez!*). Mais *la colère le gagne* (phrase elle-même plutôt idiomatique) serait transitive. Voir la note 77 et le texte correspondant.

96. Sur *que diable...*, où *diable...*, voir Obenauer (1981).

ni anglophone ni angliciste, je ne puis parler de cette question en détail, mais la distribution de *the hell*, qui apparemment ne se limite pas aux questions, semble bien tenir à des conditions sémantico-pragmatiques ou de discours (voir *(You) get the hell out of here!* ou encore *Are you leaving? --- The hell I'm leaving* (Rex Stout, *The Adventures of Nero Wolfe*)); on peut imaginer d'engendrer librement *the hell*, et d'exclure des phrases comme celles de (69b-c) en termes de ces conditions.

Les faits suivants, en revanche, posent un problème plus sérieux à la Thèse de Chomsky:

- (70) a. Vous saurez/On va voir de quel bois je me chauffe.  
 b. Murat leur montrera de quel bois il se chauffe.  
 c. Alors tu leur as fait voir, à ces idiots, de quel bois tu te chauffais!  
 d. De quel bois se chauffe Lens? (*l'Équipe*, 10/09/82).
- (71) a.!!Je me chauffe de ce bois/de bois de frêne.  
 b.!!Tu te chauffais de quel bois?

On ne peut pas se contenter de dire que, dans (70), c'est la phrase entière qui est idiomatique (comme par exemple dans *Pierre qui roule n'amasse pas mousse*, ou dans *Tous les chemins mènent à Rome*). Le sujet subordonné peut varier, tout comme le temps, ainsi que la principale, s'il y en a une, dans

certaines limites<sup>97</sup>. L'*Exi* est donc constituée de l'expression discontinue *de quel bois...se chauffer*, où *de quel bois* est dans le complémenteur. Cette expression n'a pas de correspondant sous la forme d'un VP continu. Il s'agit donc d'un cas de (8) ci-dessus. À nouveau, l'expression est relativement transparente; *de quel bois je me chauffe* veut dire à peu près "de quoi je suis capable" (avec un élément de menace), et *de quel bois* correspond à "de quoi" et *je me chauffe* à "je suis capable".

Autres exemples analogues<sup>98</sup>:

- 
97. En général, ces phrases sont exclamatives plutôt qu'interrogatives - ce qui explique peut-être certaines limitations dans le choix du verbe principal, par exemple ?*Je me demande de quel bois il se chauffe*. J'avais des doutes sur la possibilité de trouver cette *Exi* dans une principale, interrogative ou exclamative, jusqu'au jour où je suis tombé sur l'exemple (70d), qui est un titre en première page de *l'Équipe*; le texte correspondant commence ainsi: "De quel bois se chauffe le Racing Club de Lens, nouveau leader du championnat? La réponse nous sera connue ce soir (...)"
98. Voir aussi: *Quelle mouche a piqué Milou?* (ou *Je me demande quelle mouche l'a piqué*); *Quel bon vent vous amène?*; *Qu'est-ce que ça peut bien te foutre, que S?* (voir *Ça me la fout mal, que S, ?\*Ça peut bien me foutre quelque chose, que S*). Aussi: *Avec Wellington, Napoléon a trouvé à qui parler*. La phrase suivante, "Ca fait beaucoup de couleuvres à avaler en peu de temps" (*le Matin de Paris*, 31/08/82), pourrait, si on croyait à la Thèse de Chomsky, suggérer une montée en position d'antécédent dans les relatives infinitivales (voir Kayne, 1976, section 3.4; Vergnaud, 1974, 1982); mais on a aussi *J'ai d'autres chats à fouetter* (voir !*J'ai fouetté d'autres chats*; voir cependant *Il n'y a pas de quoi fouetter un chat*). Dans les relatives à temps fini, on trouve quelques expressions sans source dans une phrase simple:

- (72) a. Max ne savait plus à quel saint se vouer.  
 b. À quel saint se vouer par les temps qui courent?  
 c.!!Max s'est voué à saint Antoine.  
 d.!!Max s'est voué à quel saint?
- (73) a. Je ne sais plus/Je me demande sur quel pied danser.  
 b.!!Je danse sur le pied droit.  
 c.!!Tu danses sur quel pied?

Enfin, peut-être les exemples suivants posent-ils un problème analogue:

- (74) a. J'ai/Je cherche/Je t'enverrai de quoi travailler.  
 b. \*J'ai/Je cherche/Je t'enverrai de quelque chose.  
 c. \*Pierre travaille de quoi?  
 d. \*Pierre travaille de cela/de ces livres.
- (75) a. J'ai en poche de quoi faire sauter tout le département.  
 b. \*J'ai en poche de quelque chose.  
 c. \*Je ferai sauter tout le département de dynamite/de cette bombe. (OK: "Je ferai sauter tout le département avec de la dynamite/avec cette bombe.")  
 d. \*Tu feras sauter tout le département de quoi?

---

*Cette crise est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase/l'étincelle qui a mis le feu aux poudres. Comparer aux clivées, exemples de (25), et note 60; comparer aussi, pour les constructions-faciles, la note 51.*

- (76) a. Quoi qu'il en soit (de cet argument), je ne suis toujours pas convaincu par ta théorie.
- b. \*Il en est quelque chose (de ton argument).
- c. \*Il en est quoi (de ton argument)?
- d. \*Quelque chose en est (de ton argument).
- e. Il en est de ton argument comme de tous les autres: il n'est pas très convaincant.
- f. \*Il en est ceci de ton argument: il n'est pas très convaincant.
- g. Qu'en est-il \*(de cet argument)?

Dans (70)-(73), Mouvement de QU s'était appliqué dans des interrogatives. Dans (74)-(75), il s'agit de relatives sans tête (cf. *\*J'ai/Je t'enverrai comment bien travailler*), sauf peut-être là où le verbe principal est *chercher* (par exemple *Je cherche comment bien travailler*). Dans (76), Mouvement de QU s'est appliqué dans une concessive (voir (76a)) ou une interrogative (voir (76g)) (voir Fradin, 1977).

### 5. Le passif

Comme c'est le comportement des expressions idiomatiques dans les phrases passives qui a fourni la motivation originelle de la Thèse de Chomsky, il importe d'y revenir et d'y regarder de plus près. Il s'agit de voir s'il n'existe vraiment pas de cas de (8) au passif, à savoir des exemples analogues à notre hypothétique (5), répété ici:



- (77) a. \*Marmont a pris la raguse.  
 b. La raguse a été prise (par Marmont).

### 5.1 *Expressions idiomatiques statives*

Quelques expressions viennent immédiatement à l'esprit, telles que:

- (78) a. Chaque chose à sa place, et les vaches seront bien gardées.  
 b.!!Chaque chose était à sa place, et on gardait bien les vaches.
- (79) a. Cet argument est tiré par les cheveux.  
 b. \*Noam tire cet argument par les cheveux.
- (80) a. Les dés sont jetés. (Littéral ou *Exim.*)  
 b.!!On jette les dés.
- (81) a. Le sort en est jeté.  
 b. \*On en jette le sort.
- (82) a. Les jeux sont faits.  
 b. \*On fait les jeux. (OK, mais littéral dans un contexte particulier: "Faites vos jeux!")
- (83) a. C'en est fait de moi/de nous/de Paul.  
 b. \*On en a fait de moi/de nous/de Paul.
- (84) a. Les carottes sont cuites. (Littéral ou *Exim.*)  
 b.!!On cuit les carottes.
- (85) a. Le vin est tiré, il faut le boire.  
 b.!!On tire le vin, il faut le boire.

Notons tout d'abord que, à l'exception de (78) et de (79), toutes ces phrases veulent dire à peu près la même chose.

Laissons de côté (78), où la phrase entière est figée (voir ?*Chaque chose était à sa place, et les vaches étaient bien gardées*), et aussi sans doute, pour les mêmes raisons, (85) (voir ?*Le vin a été tiré, il a fallu le boire*). Pour les autres cas, la question est de savoir si *jeté, fait, cuites*, sont de vrais participes passés passifs, plutôt que des adjectifs statifs (voir les *unpassives* de Siegel, 1973, et l'ambiguïté bien connue de *la porte est fermée*). Or l'accord est à peu près général pour engendrer ceux-ci en D-structure, directement sous les formes qu'ils ont en surface (voir Wasow, 1977, Chomsky, 1981, Bresnan, 1982, etc.; mais voir ci-dessous, section 5.2).

Il existe divers tests pour distinguer les vrais participes passés passifs des adjectifs statifs: possibilité ou non de modification par *très, si, aussi*; présence possible ou non de l'agent en *par*; extraposition possible ou non du sujet; mise au passé ponctuel, signalée par la cooccurrence possible avec certains adverbiaux (par exemple, d'une part *depuis*; de l'autre *il y a* (voir la note 63), *à huit heures pile*, etc.); occurrence possible dans la construction à attribut de l'objet (voir Ruwet, 1982, p. 164 sqq.); cooccurrence avec *sembler* ou *paraître* (par exemple *la porte semble fermée* (\**il y a dix minutes*)). Ces tests ne sont pas toujours fiables, ni toujours praticables (ainsi, dans le cas présent, de l'extraposition du sujet). Quoi qu'il en soit, ces tests peuvent

nous donner des indications. Ainsi, il n'est pas douteux que, dans (79), *tiré* est un adjectif statif:

- (86) a. Cet argument est très tiré par les cheveux.  
 b. \*Cet argument a été tiré par les cheveux (par Noam) il y a dix minutes.  
 c. Cet argument semble/Je crois cet argument tiré par les cheveux.

Pour les exemples restants, il est assez difficile de se prononcer. La modification par *très* est impossible (!! *les carottes sont très cuites*, \**les jeux sont très faits*, \**les dés sont très jetés*); des phrases comme *les carottes semblent cuites*, *je croyais les carottes cuites*, *les dés semblent jetés*, me paraissent douteuses, ou semblent reprendre leur sens littéral, mais *les jeux semblent faits*, *je croyais les jeux faits* me paraissent meilleurs. Les phrases de (87) suggèrent l'interprétation adjectivale (voir la note 63):

- (87) Les dés sont jetés/Les jeux sont faits/Les carottes sont cuites depuis belle lurette.

Par ailleurs, ces expressions admettent difficilement un complément d'agent en *par*, quoiqu'il ne soit peut-être pas toujours impossible:

- (88) a. \*Le sort en a été jeté par César (meilleur: "... par les dieux")  
 b. ??À Austerlitz, les dés avaient été jetés/les jeux avaient été faits/les carottes avaient été cuites par Napoléon dès la veille de la bataille.

Enfin, les phrases de (89) me semblent acceptables:

- (89) a. Les dés ont été jetés/Les carottes ont été  
cuites il y a belle lurette.  
b. C'en a été fait de nous il y a deux heures.

La moisson est donc assez maigre, et il serait difficile de tenir les faits de (78)-(85) pour des contre-exemples décisifs à la Thèse de Chomsky<sup>99</sup>.

### 5.2 Expressions idiomatiques statives (suite)

Les générativistes stricts, je viens de le rappeler, sont d'accord pour engendrer des phrases telles que *la porte est/semble fermée* (dans l'interprétation stative de *fermée*), comme d'ailleurs *Pierre est/semble intelligent*, essentiellement telles quelles en D-structure. Plus précisément, les tenants de l'analyse ergative (voir p. 64, exemple (43)) proposent, pour

---

99. Peut-être ces constructions sont-elles fondamentalement adjectivales (comparer *L'affaire est dans le sac*, de sens très voisin); le caractère marginal de (88b) et peut-être de (89) suggérerait que ces phrases sont engendrées "dérivativement" (voir Chomsky, 1972, p. 27 sqq., 1981, p. 147, note 108; Ruwet, 1983, p. 33). Notons que *jeté*, littéral, ne peut guère se comprendre comme un adjectif statif (*\*les projectiles semblent jetés*). J'ai trouvé l'exemple suivant: "Le pneu gauche de Depailler avait été mangé aux mites par la piste de Long Beach" (*l'Équipe*, 10/04/79); mes étudiants, qui l'acceptaient, n'aimaient guère la phrase active correspondante. Mais tout ceci est très marginal, et *mangé aux mites* peut certainement être statif (*Ce tapis semble très mangé aux mites*); enfin, le sujet au passif est libre. À rapprocher de (80): *Cette histoire/Cet argument est cousu(e) de fil blanc; tiré par les cheveux, cousu de fil blanc*, permettent des sujets relativement libres, à la différence des exemples de (81)-(86).

de telles phrases, la D-structure suivante:

- (90) [<sub>NP</sub>e] INFL être/sembler [<sub>sc</sub> [<sub>NP</sub> la porte]  
[<sub>AP</sub> fermée]].

Quoi qu'il en soit, dans la "clausette" (*sc*) complément de *être* ou de *sembler*, *la porte* est toujours en position de sujet du prédicat *fermée*. Mais considérons les phrases suivantes:

- (91) a. Justice est faite (depuis une heure/\*il y a une heure).  
b. Je croyais justice faite (depuis longtemps).  
(92) a. Justice est rendue.  
b. Je croyais justice rendue (?\*par le roi) depuis longtemps.

Il ne fait pas de doute que, dans ces phrases, *faite* ou *rendue* sont des adjectifs statifs<sup>100</sup>, qui expriment l'état résultant d'une certaine action. (Qu'on imagine (91) émise par le bureau, juste après l'exécution.) Ces faits ne contredisent pas directement la Thèse de Chomsky, la clausette *justice faite* (ou *justice rendue*) peut aisément être engendrée telle quelle en D-structure. Mais comme on devra rendre compte quelque part de la relation entre *faire justice*, *rendre justice*, et

---

100. *Justice semble faite/rendue* me paraît moins bon que (91b), (92b); mais le prédicat de *sembler* est soumis à plus de restrictions, d'ordre sémantique, que l'attribut de l'objet de *croire*; voir Ruwet (1982, ch. 4).

les phrases de (91)-(92), ces faits veulent dire que ce qu'il y a d'exceptionnel dans ces phrases - l'absence d'article dans le sujet - ne pourra plus être traité exclusivement de la manière traditionnelle (une restriction unique dans le lexique, mentionnant le cadre V NP, plus une règle de déplacement); pour relier *faire justice* et *justice est faite*, on devra recourir à une règle de redondance lexicale. Du coup, l'argument traditionnel en faveur des règles de déplacement perd beaucoup de sa séduction.

Je ne vois qu'un moyen d'éviter cette conséquence: considérer que la D-structure donnée en (90) n'est pas encore assez abstraite, et poser pour les phrases à prédicat adjectival la D-structure illustrée par (93):

(93) [<sub>NP<sup>e</sup></sub> INFL être/sembler [<sub>sc</sub> [<sub>NP<sup>e</sup></sub>] [<sub>AP</sub> faite]  
[<sub>NP</sub> justice]]].

En d'autres termes, les adjectifs seraient eux-mêmes des prédicats ergatifs, et, pour engendrer les phrases prédicatives dans leur forme de surface, il faudrait appliquer deux fois la règle "déplacer NP"; on passerait successivement de (93) à (90), et de (90) à (91). Chomsky (1981) n'envisage pas cette possibilité<sup>101</sup>. Il est hors de question de discuter ici

---

101. Elle a été envisagée par la grammaire relationnelle; voir Olié (1982). Mais que fait-on des adjectifs "transitifs" (*fier de NP, capable de NP, etc.*)?

toutes les conséquences que pourrait avoir une telle analyse<sup>102</sup>.

### 5.3 "Clausettes"

À propos de clausettes, il vaut la peine de jeter un coup d'oeil sur certaines constructions "absolues"<sup>103</sup>, cf:

- (94) a. Le shah est parti.  
 b. Le shah parti, les houris dansent.  
 c. Une fois le shah parti, les houris dansent.

Il existe un certain nombre d'expressions idiomatiques (des *ExiFs* en général, relativement transparentes) qui se ren-

102. Notons aussi *le roi veut/exige* ou *il faut que justice se fasse*, ainsi que *il faut bien que jeunesse se passe*. Il y aurait donc peut-être des exemples d'*ExiFs* dans les constructions pronominales neutres (comparer Ruwet, 1972, p. 106, et voir Burzio, 1981, p. 312-313, note 47). Mais ces expressions ne sont possibles que dans des environnements très limités, cf. \**Justice s'est faite hier matin*, \**Jeunesse s'est finalement passée*, ??*Justice se fera*, \**Justice doit se faire*, \**Jeunesse doit se passer*. En revanche, pour des *ExiMs* relativement transparentes, on a sans doute *la glace a fini par se briser, la glace s'est brisée d'elle-même* (voir la note 49; Burzio donne l'équivalent italien de ces phrases, avec un point d'interrogation); peut-être aussi ?*le feu s'est mis aux poudres (de lui-même)*, ??*la charue s'est mise avant les boeufs*. On n'a pas \**Les pieds se sont mis dans le plat*, \**Le taureau s'est pris par les cornes* (qu'il serait difficile, de toute façon, d'interpréter autrement que comme de vrais réfléchis).

103. Je laisserai de côté la question de savoir si, dans toutes ces expressions, on a affaire à des clausettes ou à des relatives réduites (de même, ces faits militent-ils ou non contre une règle d'effacement d'*étant?* Voir Ruwet, 1982, ch. 3). Dans une relative réduite, notons "Pierre a renoncé à son projet avec un regret non déguisé" (cf. \**Son regret était non déguisé*).

contrent dans des constructions de ce genre; leurs équivalents dans des phrases complètes, à l'actif ou au passif, sont douteux, voire franchement inacceptables:

- (95) a. Nous tiendrons compte de cette décision.  
 b. ?Compte sera tenu de cette décision (par les préfets).  
 c. Compte tenu de cette décision, il nous est impossible d'agir.
- (96) a. ?Nous avons fait réflexion \*(sur ce sujet).  
 b. ?Réflexion a été faite \*(sur ce sujet) (par le ministre).  
 c. Réflexion faite, je n'achèterai pas ce livre.
- (97) a. \*J'ai fait tout compte (sur cette question).  
 b. \*Tout compte a été fait (sur cette question) (par Paul).  
 c. Tout compte fait, je partirai demain.
- (98) a. \*Pierre a bu toute honte.  
 b. \*Toute honte a été bue (par Pierre).  
 c. Toute honte bue, Pierre s'est enfui la queue entre les jambes<sup>104</sup>.
- (99) a. \*Pierre a perdu ((de) la) peine à faire cette démarche.  
 b. \*Peine a été perdue (par Pierre) (à faire cette démarche).

---

104. *La queue entre les jambes* est une expression comparable, peut-être une clausette; voir !!*Sa queue est entre les jambes*, !!*Il a la queue entre les jambes*. D'un autre côté, *abstraction faite de...* correspond à une phrase: *Pierre a fait abstraction de cela*. (mais peut-être: ?*Abstraction a été faite de cela par Pierre*).



- (99) c. Peine perdue! Tu n'arriveras jamais à réparer la TV.  
 d. Tu n'arriveras jamais à réparer cette TV; c'est peine perdue.
- (100) a. Charles a baissé la tête.  
 b. \*Tête/\*La tête a été baissée par Charles.  
 c. Charles a foncé tête baissée dans l'inconnu.

Ces faits ne devraient pas poser trop de problèmes à la Thèse de Chomsky - à condition d'adopter l'analyse des clausettes à prédicat adjectival proposée en (93) (les prédicats de (95)-(100) semblent bien être statifs). Plus intéressant peut-être, certaines *ExiMs*, qui sont impossibles, comme on l'a vu, dans des phrases passives complètes, deviennent meilleures dans de telles constructions. Si (101a) est toujours très mauvais, (101b) me paraît simplement cocasse, et (101c) pratiquement acceptable; j'y reviendrai à la section 6:

- (101) a. \*Une fois le camp foutu, les ennemis se sont dispersés.  
 b. ??Une fois sa pipe cassée, Ney est monté tout droit au paradis/Ney a été enterré sans faste.  
 c. ?Une fois la croûte cassée, nous reprendrons le travail.

#### 5.4 *Giry-Schneider*

Une autre classe d'expressions pose un problème plus sérieux à la Thèse de Chomsky. Elles ont été étudiées par Giry-Schneider (1978, p. 129-145), que je suivrai d'assez près.

Giry-Schneider note tout d'abord que, parmi les *ExiFs* de forme V NP, où l'objet à l'actif est possible sans déterminant, certaines, mises au passif, exigent un déterminant dans le sujet<sup>105</sup>:

- (102) a. Glaucon a pris part/une part importante à cette discussion.  
 b. \*Part (OK: Une part importante) a été prise par Glaucon à cette discussion.
- (103) a. Socrate a imposé silence/un silence humiliant à Thrasymaque.  
 b. \*Silence (OK: Un silence humiliant) a été imposé par Socrate à Thrasymaque.

Ces faits ne mettent pas en cause la Thèse de Chomsky; ils semblent même la corroborer: "c'est seulement en D-structure que les expressions idiomatiques sont uniformément non "disséminées"". Mais il en va autrement d'une autre classe de faits apparentés, assez communs. Il s'agit d'expressions qui ont la forme suivante: verbe "opérateur" (*faire*, le plus souvent, mais aussi *prendre*, *donner*, etc.), NP objet, complétive de forme *que S* ou *de VP*; la séquence V NP est en général plus ou moins paraphrasable par un verbe simple dont le nom

---

105. Plus exactement, le nom doit être modifié par un élément restrictif, tel qu'un adjectif - comme l'indiquent nos exemples. Noter aussi: *Luc a fait peur à Paul*, *Luc a fait une peur terrible à Paul*, *\*Peur a été faite à Paul (par Luc)*, *Une peur terrible a été faite à Paul (par Luc)*. Ces faits devront entrer en ligne de compte, quand nous discuterons de la manière dont Chomsky traite les *Exis* possibles ou impossibles au passif (voir la section 5.5).

tête du NP objet est la nominalisation<sup>106</sup>. Le fait central est le suivant: le NP objet, en position de sujet de la phrase passive, peut apparaître sans déterminant, mais, en général, le déterminant est obligatoire dans l'objet de la phrase active. Voici des exemples<sup>107</sup>:

- (104) a. Le gouvernement a décidé de nationaliser les banques.  
 b. Le gouvernement a pris \*(la) décision de nationaliser les banques.  
 c. Décision/La décision a été prise par le gouvernement de nationaliser les banques.
- (105) a. Le ministre a (solennellement) promis de supprimer la peine de mort.  
 b. Le ministre a fait \*(la) promesse (solennelle) de supprimer la peine de mort.

---

106. J'admets (ce que ne semble pas faire Giry-Schneider) que dans les exemples (b) la complétive fait partie du NP objet en D-structure, et qu'elle est facultativement extraposée. Avec Gross (1981), Giry-Schneider semble admettre que les exemples (a)-(c) ont une source syntaxique commune. Cette analyse me semble très douteuse; je ne la discuterai pas ici.

107. On voit ((105), (106)) que certains adjectifs (*solennel*, *absolu*) sont admis dans les formes (c); comparer à *\*Décision importante a été prise...*, *\*Promesse étrange nous a été faite...*, etc. Ces expressions, *promesse solennelle*, *interdiction absolue*, sont pratiquement figées; voir aussi: *Ordre formel et militaire nous a été donné de déguerpir*. Si *décision*, *interdiction*, etc., désignent des actes, voire des actes de parole (mais voir ci-dessous), des adjectifs comme *absolu*, *formel*, qualifient l'acte, non son contenu; comparer à *promesse étrange*, où c'est le contenu de la promesse qui est étrange. Ce type de faits confirme ce que nous disons plus loin du caractère spécifique des phrases du type (c).

- (105) c. Promesse (solennelle)/?La promesse (solennelle) a été faite par le ministre de supprimer la peine de mort.
- (106) a. Le directeur nous a (absolument) interdit de fumer en classe.  
 b. \*Le directeur nous a fait (l') interdiction (absolue) de fumer en classe.  
 c. Interdiction (absolue)/\*L'interdiction (absolue) nous a été faite par le directeur de fumer en classe.
- (107) a. La police nous a invités à faire cesser ce tapage nocturne.  
 b. \*La police nous a fait (l') invitation de faire cesser ce tapage nocturne.  
 c. Invitation/\*L'invitation nous a été faite par la police de faire cesser ce tapage nocturne.
- (108) a. La police a mis les squatters en demeure de quitter les lieux.  
 b. \*La police a fait (la) mise en demeure aux squatters de quitter les lieux./\*La police a fait aux squatters (la) mise en demeure de quitter les lieux.  
 c. Mise en demeure a été faite aux squatters par la police de quitter les lieux.

Plusieurs observations s'imposent. Tout d'abord, non seulement, à l'actif, le NP objet ne peut pas se passer de déterminant, mais, dans un certain nombre de cas, la phrase passive n'a aucun correspondant à l'actif, avec ou sans déterminant (voir (106)-(108)). Particulièrement frappant est l'exemple (108), où le sujet du passif est lui-même la nominalisation d'une expression idiomatique, d'ailleurs discontinuée (*mettre*

quelqu'un *en demeure de...* ). N'insistons pas sur les difficultés que poseraient ces faits aux analyses transformationnelles classiques du passif (mais voir ci-dessous, p. 107). Ces faits présentent des contre-exemples directs à la Thèse de Chomsky: l'expression idiomatique n'y existe que sous une forme discontinue en surface, elle n'a pas d'équivalent dans une "forme de D-structure"<sup>108</sup>.

En second lieu, ces phrases passives sans déterminant forment une classe sémantique homogène: "elles désignent", dit Giry-Schneider (1978, p. 132), "certains actes de parole, engageant la responsabilité de celui qui parle." Cette définition me paraît insuffisante<sup>109</sup>. On pourrait se demander si toutes ces expressions désignent bien des "actes de parole";

---

108. Mitsou Ronat et Jean-Roger Vergnaud (communication personnelle) m'ont fait remarquer que des phrases du type (b) se rencontrent communément, à la première personne, dans le langage des juristes - par exemple *je vous fais interdiction de...* C'est possible, et cette question mériterait une étude approfondie, qui éclairerait sans doute l'origine diachronique des constructions (c), ainsi peut-être que leur sémantique. Mais je ne vois pas en quoi une telle étude pourrait modifier mes conclusions, qui concernent la compétence commune: celle-ci ignore les formes (b) et admet les formes (c). Quant à moi, pour mon malheur ou mon bonheur je n'ai guère été exposé au langage des juristes mais, à la lecture de Giry-Schneider, je me suis trouvé spontanément en accord avec ses jugements, alors que je n'avais jamais auparavant réfléchi à ces constructions; mes informateurs, en général, ont eu les mêmes réactions.

109. La définition de Giry-Schneider se veut en fait plus générale, elle couvre aussi des expressions comme *rendre justice, faire achat*, etc.

dire que ces actes engagent la responsabilité de celui qui parle (ou plutôt, du référent du sujet ou de l'agent syntaxique) n'est pas assez précis: il faut que la personne, ou l'organisme ou l'institution, qui est sujet de l'acte en question, soit investie d'une autorité plus ou moins légitime, et qu'elle ait les moyens de se faire respecter<sup>110</sup>. Soit les exemples suivants:

---

110. Anscombe (1982) reprend à son compte et développe l'esquisse d'analyse sémantique de Giry-Schneider. La notion d'acte de parole joue un rôle central dans le traitement qu'il propose du comportement d'un grand nombre d'*Exis*, notamment d'*Exis* à NP objet sans article, qu'il traite comme des expressions "délocutives". Je ne compte pas discuter en détail les propositions d'Anscombe avant d'avoir vu la version plus complète qu'il annonce de son article. Mais le rôle qu'on fait jouer aux actes de parole dans toute cette affaire me laisse un peu sceptique (voir la note 33, et des expressions comme *faire pipi*, qui me semblent aussi des contre-exemples à la généralisation d'Anscombe). Il faudrait y regarder de plus près; quel est le statut, par exemple, de *prendre contact* dans *Contact a été pris par nos éclaireurs avec l'avant-garde de l'ennemi*? S'agit-il d'échanges de paroles ou d'échanges de coups de feu? J'avais d'abord pensé que les deux interprétations étaient possibles, mais je n'en suis plus si sûr: peut-être ne peut-il s'agir que d'échanges de paroles (ce qui serait un bon point pour Anscombe).

Soit dit en passant (ce reproche ne s'adresse pas à Anscombe, ni à Giry-Schneider), je me demande si la fascination qu'exercent actuellement, sur certains linguistes, sur le public, et sur beaucoup de philosophes (analytiques ou autres, voir Derrida), les études sur les actes de parole, et la pragmatique en général, ne reflète pas les tendances sophistiques de nos contemporains. Selon Aristote, une des erreurs des Sophistes fut d'identifier, pratiquement, politique et rhétorique. "Les Sophistes croyaient, ou tendaient à croire, à la toute-puissance du discours. Machiavel ne peut sûrement pas être accusé de cette erreur (...) Xénophon, l'élève de

- (109) a. Mon fils a décidé de partir en vacances.  
 b. Mon fils a pris la décision de partir en vacances.  
 c. ?Décision a été prise par mon fils de partir en vacances.
- (110) a. Luc a promis à Éva de lui faire un enfant.  
 b. Luc a fait à Éva la promesse de lui faire un enfant.  
 c. ?Promesse a été faite par Luc à Éva de lui faire un enfant.
- (111) a. Mon voisin m'a invité à baisser le son de ma radio.  
 b. ?Invitation m'a été faite par mon voisin de baisser le son de ma radio.
- (112) a. Mon ami Jules m'a invité à prendre un verre chez lui.  
 b. ?Invitation m'a été faite par mon ami Jules de prendre un verre chez lui.

Les exemples au passif, c'est le moins qu'on puisse dire, sont des plus pompeux. C'est que, chaque fois, le sujet n'est investi d'aucune autorité particulière, et encore moins des

---

Socrate, ne se faisait aucune illusion quant au sérieux et à la dureté de la politique (*the sternness and harshness of politics*), quant à cet ingrédient de la politique qui transcende le discours. De cet important point de vue, Machiavel et Socrate font front commun contre les Sophistes." (Leo Strauss, "Machiavelli", in Leo Strauss et Joseph Cropsey, éditeurs, *History of Political Philosophy*, Chicago, Rand McNally, 1972, p. 291-292). Les marxistes réduisaient la politique à l'économie; nos modernes sophistes réduisent la politique à la rhétorique, à la pragmatique, à la sémiotique.

moyens de se faire respecter; pourtant, quand dans (110) on promet à une femme de lui faire un enfant, on engage certainement sa responsabilité. Bien entendu, dans un contexte approprié, les phrases en question seraient naturelles, avec une interprétation ironique; comparer par exemple (112b) à *Invitation m'a été faite par mon emmerdeur de beau-père de prendre un verre chez lui*<sup>111</sup>.

Comment expliquer ces faits? La question mériterait une longue étude. Je me bornerai à une suggestion. Nous avons, à plusieurs reprises, noté le lien qui existe entre la présence ou l'absence du déterminant dans le sujet, notamment au passif, et le degré d'"autonomie référentielle" de ce sujet. Dans une phrase prédicative ou prédicationnelle, le sujet est "référentiel" (au sens large de Higgins, 1973). Je voudrais avancer que les phrases de (104c)-(108c) ne sont pas prédicationnelles, que le rapport sémantique entre le sujet de ces phrases (*décision, promesse, etc.*) et le reste de la phrase, n'est pas du type sujet/prédicat. Ces phrases seraient plutôt à rapprocher des phrases à copule dites "spécificationnelles" (voir Higgins, 1973, Ruwet, 1982, ch. 6), ou encore,

---

111. Dans (109), *décider* ne désigne pas un acte de parole; la décision peut être purement privée. Dans (110)-(112), les verbes et expressions verbales désignent tous des actes de parole; ce n'est donc pas le caractère d'acte de parole qui rend compte de la différence d'acceptabilité entre les cas a-b et c. Voir la note 110.



peut-être, des phrases de "présentation" étudiées par Guéron (1980, p. 650 sqq.). Voici des exemples de phrases spécificationnelles: *mon meilleur ami est Pierre, un gros défaut de Jules est son amour immodéré pour la boisson, le problème est que Luc a menti à Paul, mon plus cher désir est d'être présenté à Gisterrand*. Dans ces phrases, selon Higgins, le sujet n'est pas référentiel (l'attribut non plus, du reste): il représente une variable, dont l'attribut spécifie une valeur. À mon avis, on aurait quelque chose du même genre dans (104c)-(108c): le sujet désigne un acte, dont la complétive extra-posée spécifie le contenu<sup>112</sup>. Les phrases des exemples (a) et (b), en revanche, seraient prédicatives. On notera que, de même que les phrases spécificationnelles peuvent souvent se présenter sans verbe ni temps<sup>113</sup>:

- (113) a. Un gros défaut de Jules: son amour immodéré de la boisson.  
 b. Mon plus cher désir: être présenté à Gisterrand.

de même, à certaines des phrases de type (c) en (104)-(108), correspondent des "Expressions" sans verbe ni agent (voir Milner, 1978):

---

112. Voir la note (107). L'acte est désigné par le nom sujet, et le verbe est pratiquement vide sémantiquement; l'agent peut être omis.

113. On pourrait dire que, dans les spécificationnelles, la copule a la même valeur que les deux points (":") dans la ponctuation.

- (114) a. Interdiction (absolue) de déposer des immondices.
- b. Défense (formelle) de fumer dans ce bâtiment.
- c. "En outre, ordre aux personnes qui ont chez elles un parent infecté de rester cloîtrées dans leur maison." (Dominique Fernandez, c.r. du *Journal de l'année de la peste* de Daniel Defoe, *l'Express*, 6 au 12 août 1982)

On peut ainsi, non pas encore expliquer, mais commencer à comprendre pourquoi le déterminant peut être absent dans les phrases de (104c)-(108c). Quelques indications vont dans le même sens: les phrases (c) deviennent inacceptables si la complétive manque (voir (115)-(116)), ou si elle accompagne le nom en position sujet (voir (117)-(118)); c'est que le sujet est alors référentiel, et la phrase prédicative:

- (115) a. Le ministre a finalement pris une décision.
- b. \*(Une) décision a finalement été prise par le ministre.
- (116) a. Le commissaire a immédiatement donné un ordre.
- b. \*(Un) ordre a immédiatement été donné par le commissaire.
- (117) \*(La) décision de nationaliser les banques a été prise par le Président (et non par le Premier ministre).
- (118) \*(La) promesse de supprimer la peine de mort a été faite par le ministre (et accomplie par les chambres).

Il est en général très difficile, voire impossible, d'extraire un élément (par exemple par Mouvement de QU) de l'at-

tribut d'une phrase spécifique, cf.:

- (119) a. ??À qui ton plus cher désir est-il d'être présenté --- ?  
 b. \*À qui le problème est-il que Luc a menti --- ?  
 c. \*De quoi le propre de l'homme est-il le désir --- ? (voir "L'immortalité, dont le désir --- est le propre de l'homme.")

De même, quoique les faits soient moins nets, il est plus difficile d'extraire un élément de la complétive extraposée dans les phrases (c), que dans les phrases (b)<sup>114</sup>:

- (120) a. À qui a-t-on décidé de confier cette mission -- ?  
 b. (?)À qui a-t-on pris la décision de confier cette mission --- ?  
 c. ??À qui décision a-t-elle été prise de confier cette mission --- ?
- (121) a. De quelle catégorie sociale a-t-on promis de relever la salaire --- ?  
 b. (?)De quelle catégorie sociale a-t-on fait la promesse de relever le salaire --- ?  
 c. ??De quelle catégorie sociale promesse a-t-elle été faite de relever le salaire --- ?

---

114. Tout ceci reste très sommaire. D'autres faits devraient être pris en compte, par exemple l'inacceptabilité des interrogatives telles que \*À qui a été faite invitation de circuler? (voir Giry-Schneider, 1978, p. 138, qui donne: ?À qui a été donnée permission de partir?), le statut douteux du passif impersonnel (?Il nous a été fait invitation de circuler); sur le statut de ces constructions dans les causatives, voir p. 112 et 113.

## 5.5 Solutions formelles "à la Chomsky"

Le temps est loin où phrases actives et phrases passives se voyaient attribuer les mêmes structures profondes. Pour Chomsky (1981), et pour d'autres, seule l'application de la règle "déplacer  $\alpha$ " distingue la D-structure (122a) de la S-structure (122b), pour la phrase *Paul sera tué (par Pierre)*<sup>115</sup>:

- (122) a. [<sub>NP</sub>e] INFL être [+ V] tué Paul] (par Pierre).  
 b. [<sub>NP</sub> Paul<sub>i</sub>] INFL être [+ V] tué t<sub>i</sub>] (par Pierre).

Le trait [+ V] distingue les participes passés passifs, d'une part des verbes actifs ([+ V, - N]), d'autre part des adjectifs ([+ V, + N]).

Du coup, on peut se demander si les phrases (c) de 5.4 posent encore un problème à une analyse transformationnelle des phrases passives - plus précisément, à une analyse qui engendre le sujet de ces phrases par déplacement. Soit par exemple

---

115. Je suis d'accord avec une bonne partie de cette analyse: la seule question qui subsiste est celle de savoir si le sujet des phrases passives est déplacé, ou engendré tel quel en base, comme le veulent les lexicalistes comme Bresnan (1982). Sur le caractère basique du complément d'agent, voir des phrases telles que *Paul a été tué par les soins de la Mafia*, *(\*Pierre a tué Paul par les soins de la Mafia)*, *\*Paul a été tué par Pierre par les soins de la Mafia*, *la hache de guerre a été enterrée entre les Français et les Allemands* (exemple adapté de McCawley, 1973), etc.

les faits de (106): il suffirait de marquer obligatoirement dans le lexique l'expression *faire interdiction*<sup>116</sup> du trait [+ V], pour garantir que seule soit engendrée la phrase (106c), à l'exclusion de (106b); le tour serait joué<sup>117</sup>. Et c'est bien de cette manière, je crois, que seraient traités les verbes exceptionnels comme *être censé*, qui n'existent qu'au passif et imposent la Montée du Sujet<sup>118</sup>. On pourrait dire qu'il s'agit là d'"exceptions marquées", et la notion d'"exception marquée" trouverait son expression formelle dans le coût du marquage exceptionnel d'un item par le trait [+ V].

- 
116. J'imagine que Chomsky, par une règle idiomatique (voir p. 18), donnerait à *faire interdiction* une double structure dans le lexique: [<sub>VP</sub> [<sub>V</sub> faire] [<sub>NP</sub> interdiction] à ...], et [<sub>VP</sub> [<sub>V</sub> faire interdiction] à ...].
117. *Le tour est joué* est une *Exi* à rapprocher de celles, de sens voisin, de (80)-(84). Comparer: \**On joue le tour*; mais on a: *On lui a joué un tour* (pendable). *Franchir le Rubicon* n'est pas figé: *Le 18 Brumaire, Napoléon a franchi le Rubicon*, *Le Rubicon a été franchi par Napoléon le 18 Brumaire*, et (statif) *Le Rubicon est franchi*.
118. Peut-être qu'en anglais le verbe *to be born* ("naître") serait traité de cette manière (*John was born* (\**by Mary in 1945*)). Voir aussi *Jean est présumé coupable*/\**On présume Jean coupable*, *Pierre est réputé avoir tout compris*/\**On répute que Pierre a tout compris*, etc. *Censé*, *préssumé*, *réputé*, *supposé*, *reconnu*, ont des sens voisins (voir aussi en anglais *to be rumored*, *to be said*). Le trait [+ V] permettrait de ne pas faire référence au contexte *être* ---, cf. *Quoique censé avoir tout compris*, *Pierre...*, *Bien que présumé coupable*, *Jean...* (Ceci est pertinent pour la question de savoir si on a besoin d'une règle d'effacement d'*étant*, voir Ruwet, 1982, ch. 3). *Censé*, *préssumé*, etc., sont statifs; mais ils se distinguent des adjectifs en ce qu'ils n'admettent pas le complémenteur (ou la préposition) *de*: \**Pierre est censé d'être coupable*; voir Kayne (1980).

Il y a un *hic*: *être censé*, et peut-être *les jeux sont faits*, etc., peuvent passer pour exceptionnels<sup>119</sup>, mais la discussion de 5.4 et la lecture de Giry-Schneider montrent bien que les phrases du type de (106c) ne le sont pas: elles font partie d'un paradigme productif, limité seulement par des conditions sémantico-pragmatiques. D'un autre côté, à supposer que, finalement, on découvre des expressions idiomatices comme notre (5) hypothétique (*\*Marmont a pris la raguse*, (OK) *La raguse a été prise par Marmont*), il serait possible de les traiter de la même manière. Or la discussion de 5.1 semble bien indiquer que les vraies *Ex'is* passives prédicationnelles sont très rares, voire inexistantes. Le vrai problème en définitive est de savoir pourquoi, en face de la productivité d'*Ex'is* passives "spécificationnelles" (voir 5.4) ou de celle, plus circonscrite, d'*Ex'is* statives (voir 5.1-5.3), on ne trouve pas, ou presque pas, d'*Ex'is* passives prédicationnelles. Le recours au mécanisme formel que je viens de suggérer n'éclaire en rien cette question (voir p. 113 sqq.).

Enfin, on peut se demander si, dans le cadre d'une théorie qui se permet de recourir à des mécanismes de ce genre<sup>120</sup>,

---

119. Mais, chaque fois, on a affaire à des classes sémantiques bien définies; voir p. 87 sqq., et les notes 117, 118.

120. On pourrait dire que je suis injuste: Chomsky n'envisage pas ce recours au trait [+V]. Mais tout est en place dans la théorie pour l'utiliser de cette manière,

la Thèse de Chomsky a encore un sens. On dirait qu'elle est immunisée contre toute "falsification". Cette difficulté est liée à l'équivoque, signalée p. 17, des notions de "formes de D-structure", "formes de S-structure". Implicite dans toutes les formes de la Thèse de Chomsky se trouve l'idée intuitive que certaines constructions *de surface*, mais non d'autres, ressemblent, ou sont identiques, à des structures "profondes". Tant qu'on admettait que les phrases actives et les phrases passives avaient des structures de base identiques, cela ne posait guère de problèmes; mais, dans le cadre d'une théorie aussi sophistiquée que celle de Chomsky (1981), l'équivoque devient intolérable - il n'y a presque plus de sens à dire que la forme de surface d'une phrase active ressemble plus à une D-structure que celle d'une phrase passive (voir (122))<sup>121</sup>.

Il y a une autre question apparentée, dont j'ai différé jusqu'à présent la discussion (voir p. 28 et 29, les notes 27, 28). Comment Chomsky traite-t-il la différence entre *Ex'is* admettant le passif (voir (3)-(4)) et *Ex'is* ne l'admettant pas (voir (1)-(2))? Il n'en dit pas grand-chose, mais citons-le

---

et Chomsky ne s'est pas privé de recourir à des "stipulations" semblables dans d'autres contextes (voir par exemple le rôle que joue dans Chomsky (1981) la notion de "marquage de cas exceptionnel").

121. McCawley (1973) voyait encore, dans les faits signalés à la note 115, un problème pour une dérivation transformationnelle du passif. Le problème disparaît chez Chomsky (1981).

(Chomsky, 1981, p. 143, note 94):

"Il se peut que la distinction fondamentale soit celle entre les *Exis* qui exigent un sujet (telles que *kick the bucket* [ou *casser la croûte*, N.R.]) et celles qui sont strictement internes au VP (telles que *take care of* [ou *rendre justice*, N.R.]) et peuvent donc librement subir "déplacer  $\alpha$ ". À partir de cette hypothèse, on pourrait peut-être expliquer d'importantes observations de Kayne (1975) [section 3.5, N.R.] sur les deux types d'*Exis* en français, en particulier dans les constructions causatives, où il n'y a pas de déplacement patent (*overt movement*) mais où seules les *Exis* non passivisables peuvent apparaître." [Chomsky renvoie pour plus de détails à Jaeggli (1980b).]

Quelques mots d'explication. Kayne (1975) avait observé que, dans la construction en *faire...par NP*, seules les *Exis* admettant le passif étaient acceptables; on a *Il te fera prêter assistance par son fils*, mais non *\*Il a fait casser la croûte par sa famille* (Kayne, 1975, p. 236, exemples (97a), (94b)); dans les constructions en *faire...à NP*, les deux types d'*Exis* sont possibles - d'où l'idée d'une parenté entre les causatives en *faire...à NP* et les phrases actives, et d'une parenté entre celles en *faire...par NP* et les phrases passives. Or il y a de bonnes raisons de penser que, dans la proposition enchâssée sous *faire*, il n'y a pas eu déplacement de l'objet. D'où la proposition de Chomsky; il faut bien voir que la notion de sujet est ici prise dans le sens technique, structural, de Chomsky, et que (voir entre autres Rouveret et Vergnaud, 1980), le syntagme en *à NP* dans *Pierre fera manger le*



*steak* à Paul répond pour Chomsky à cette définition du sujet, mais non le syntagme en *par NP* dans *Pierre fera manger le steak par Paul*.

On peut faire plusieurs objections à cette proposition de Chomsky. Tout d'abord, celui-ci n'est pas très explicite quant à la manière dont, techniquement, les deux types d'*Exis* - celles qui exigent et celles qui n'exigent pas un sujet - doivent être traitées dans la grammaire; notons seulement que ce traitement ressemblerait assez à celui que je viens de suggérer, pour le rejeter, concernant les exceptions passives à la Thèse de Chomsky. En second lieu, pas plus que celle de Katz critiquée par Nunberg (voir la note 28), la proposition de Chomsky n'explique comment la distinction pourrait être apprise par les sujets parlants<sup>122</sup>. En troisième lieu, elle nous amènerait à faire une distinction artificielle entre *imposer silence* et *imposer un silence humiliant*, entre *prendre part* et *prendre une part importante*, entre *tirer parti* et *tirer un remarquable parti*, etc. (voir (102)-(103)).

Mais il y a mieux. Chomsky fait la prédiction que, chaque fois qu'une *Exi* est impossible au passif, elle l'est aussi

---

122. Les deux premiers points reviennent à deux manières différentes de dire la même chose. Marquer individuellement, dans le lexique, les *Exis* comme exigeant ou non un sujet structural, cela revient à dire qu'on renonce à expliquer comment cette propriété est apprise.

dans toutes les constructions où manque un sujet structural, à savoir, non seulement les causatives, mais aussi les phrases passives impersonnelles (voir aussi, ci-dessous, p. 129 sqq.). À première vue, cette prédiction paraîtrait confirmée par le comportement, dans les causatives, des constructions de 5.4<sup>123</sup>, par exemple:

- (123) a. Le Président fera décider (par le ministre) de supprimer la peine de mort.  
 b. Le Président fera prendre la décision de supprimer la peine de mort (par le ministre).  
 c. \*Le Président fera prendre décision (par le ministre) de supprimer la peine de mort.
- (124) a. Le maire (nous) a fait interdire (par la police) de circuler après huit heures.  
 b. \*Le maire (nous) a fait/laisser faire interdiction (par la police) de circuler après huit heures.

Ces faits apportent tout au plus un nouvel argument contre une dérivation des causatives en *faire...par* qui comporterait à un de ses stades une proposition passive enchâssée (avec sujet). Mais d'autres faits infirment la prédiction de Chomsky. Les phrases de (125a-b) sont déjà meilleures, surtout la seconde,

---

123. Les phrases du type de (123a-b), (124a), peuvent être plus ou moins lourdes en fonction de la présence ou de l'absence de l'objet indirect (clitique ou non), de la présence et de la place de l'agent en *par*, ou selon le choix du verbe principal (*faire* ou *laisser*). Mais la différence d'acceptabilité entre ces phrases et celles du type de (123c), (124b), devrait être claire.

que leurs équivalents au passif personnel - et leur inacceptabilité relative tient peut-être en partie au conflit entre le style familier de *foutre le camp*, *casser la croûte*, et celui, assez compassé en général, des passifs impersonnels:

(125) a. ??Il a été immédiatement foutu le camp (par tout le monde).

b. ?Il sera cassé la croûte vers midi (par nos ouvriers).

D'autres exemples sont plus nets. Certaines au moins des phrases du type de (102)-(103) ont des équivalents parfaits au passif impersonnel: voir (126). Il en va de même de certaines des *Exis* "délocutives" d'Anscombe (1982), ainsi que de *faire minette*, etc.<sup>124</sup>:

---

124. Voir les notes 28, 33, 58. Hertz-Zribi (1982) accepte *Il a été fait la fête ici*; Gaatone (1981, p. 66, note 17) donne comme acceptables *il a été pris garde/plaisir à cela*, *Il a été mis fin au débat*, *Il a été fait confiance à la direction*, *Il a été tiré avantage de la situation*, et il donne comme douteux *?Il a été fait feu de toutes parts*.

On ne peut pas tirer argument de l'acceptabilité de *Il (nous) faut imposer silence à ce type*, *Il est temps (pour nous) de prendre part à la discussion*, *Il s'agit (pour nous) de prendre parti*, etc. Ces phrases auraient pour Chomsky des structures telles que *Il (nous) faut* [<sub>S</sub> PRO *imposer ...* ], où, en l'absence d'un objet indirect dans la principale, le PRO, sujet subordonné, serait interprété comme ayant une "référence arbitraire". La question est de savoir si une même analyse s'imposerait pour des phrases comme *C'est ce qui s'appelle foutre le camp/casser sa pipe*, etc., ou encore comme *Pour foutre le camp, il a foutu le camp*, *Pour mettre les pieds dans le plat, il a mis les pieds dans le plat*; notons la possibilité de *C'est ce qui s'appelle pleuvoir*, *Pour pleuvoir, il pleut*, et aussi de *Pour être temps de partir, il est temps de partir*.

- (126) a. Il a été imposé silence à Thrasymaque (par Socrate).  
 b. Il a été remarquablement tiré parti par la Présidence de ces événements surprenants.
- (127) a. Hélas! Il a été fait bobo au chat de la voisine.  
 b. Il a été crié haro sur le baudet (israélien) par tout le monde.
- (128) "Ma chère", dit à Justine le marquis, "il vous sera fait minette par tous mes petits compagnons de débauche."

Dans les causatives elles-mêmes, il ne manque pas d'exemples qui contredisent l'hypothèse de Chomsky:

- (129) a. Glaucon a fait/laissé imposer silence à Thrasymaque (par Socrate).  
 b. Le Président a fait tirer parti de ces événements par le ministre de la Police.
- (130) a. Cette sadique de Marie a fait faire bobo au chat de la voisine par son garnement de fils.  
 b. Reagan a laissé crier haro sur le baudet (israélien) par tout le monde.
- (131) a. Le marquis a laissé faire minette à Justine (par ses compagnons de débauche).  
 b. "Qui l'eut cru?", dit Justine à Juliette, "ce traître de marquis m'a fait faire feuille-de-rose par tous ces vilains bonshommes."  
 c. Chloé adore se faire faire minette par Daphnis.

Je n'entreprendrai pas ici d'expliquer ces faits. L'explication sera à chercher, je crois, d'une part, du côté de l'autonomie référentielle du sujet du passif, et d'autre part, dans

les propriétés sémantiques spécifiques aux causatives en *faire* ...*par NP*.

## 6. Conclusions et suggestions

Le comportement des "fragments baladeurs" (*idiom chunks*) d'expressions idiomatiques ne prouve donc rien, ni pour ni contre l'existence de transformations de déplacement; la Thèse de Chomsky doit être abandonnée. Quant aux divers traitements formels - en général liés à la Thèse de Chomsky - qu'on a proposés pour rendre compte des différences entre expressions idiomatiques "figées" et non "figées", ils sont également inadéquats.

Pendant longtemps, les générativistes ne se sont guère intéressés aux expressions idiomatiques que pour prouver ou infirmer l'idée qu'existe dans la grammaire d'une langue telle ou telle transformation de déplacement. Mais ce qui pouvait passer pour un indice de déplacement n'est qu'un cas particulier de quelque chose de plus général. Le non-figement relatif d'une expression idiomatique tient pour l'essentiel à sa relative transparence à l'interprétation, et à l'autonomie relative de ses constituants (voir la section 2, et *passim*). Ces traits se manifestent par diverses propriétés, dont certaines ne peuvent en aucune manière se ramener à l'effet d'un déplacement. Nous en avons vu des exemples, mais revenons-y

- en nous tenant encore, pour simplifier, aux *Exis* de forme V NP. Le non-figement d'une *Exi* peut se manifester, non seulement par la possibilité, pour le NP objet, de figurer comme sujet de la phrase passive, comme sujet dans les constructions-*faciles*, comme foyer dans les clivées, etc., mais aussi (i) par la distribution non "unique" du NP (voir p. 25 sqq., et *passim*), (ii) par la possibilité de substituer un pronom au NP, (iii) par la possibilité de modifier, de diverses manières, le nom tête de ce NP, (iv) par la possibilité de coordonner ce NP à d'autres NP plus ou moins idiomatiques, etc.<sup>125</sup>

125. Peut-on tirer quelque chose des rapports entre les *Exis* verbales et leurs nominalisations? On s'attendrait peut-être à ce que, plus une *Exi* est libre, et plus elle a de chances d'avoir une forme nominalisée. Quant à la Thèse de Chomsky, combinée à la théorie X-barre, elle semble prédire que les *Exis* admettant le passif admettent aussi la forme [<sub>NP</sub> Det - N - *de* NP - *par* NP], tandis que les *Exis* non passivisables n'admettraient que les formes [<sub>NP</sub> POSS - N - *de* NP] ou [<sub>NP</sub> Det - N - *de* NP - *de* NP] (où POSS et le second *de* NP dans la deuxième forme correspondent au sujet (voir Milner, 1982)). Il est très difficile de tester ces prédictions, étant donné le caractère capricieux de la correspondance entre verbes et noms déverbaux. La plupart des *Exis* qui nous ont servi d'exemples (par exemple (1)-(4)) sont inutilisables, leurs verbes n'ayant pas de nominalisations correspondantes; on a *un casse-croûte*, *le casse-pipe*, *un casse-pieds*, mais il s'agit de noms composés. Notons cependant *le bourrage des crânes par la propagande (a fait des ravages)*, en face de *?les crânes ont été bourrés par la propagande*, *on lui a bourré le crâne*, *?le crâne lui a été bourré*.

Je laisse de côté cette étude ingrate, d'autant plus que des travaux récents (voir notamment Kayne, 1981a) ont montré que la correspondance entre phrases et nominalisations était beaucoup plus restreinte que ne le

J'en ai dit assez sur le point (i). Sur le point (iv), voir Gaatone (1981, p. 64-65), et noter, par exemple, *On ne lui a donné ni tort ni raison, Tu laisseras ta peau ou ton honneur dans cette entreprise, Il lui a fait minette et feuille-de-rose, On ne leur a rendu ni justice ni hommage, etc.* Les contraintes sur la coordination sont en gros les mêmes que celles sur le clivage (voir la section 3.2). Je n'ai guère parlé du point (ii), qui pose des problèmes spécifiques, notamment pour les *ExiFs* (voir Gaatone, 1981, p. 67); mais on comparera *\*Il l'a foutu, le camp, à Il a fini par la briser, la glace, Il la vendra, la peau de l'ours, Ils l'ont fumé ensemble, le calumet de la paix, Elle les mélange sans cesse, les torchons et les serviettes, On lui en a fait avaler, des coulevres, etc.* (Voir la liste d'*Exis*, p. 43 et 44).

Nous avons vu divers exemples du point (iii)<sup>126</sup>. Il y a en gros une correspondance entre les *Exis* qui admettent le

---

suggérerait Chomsky (1972).

Notons encore, cependant (voir la section 4.3) les noms composés *un laissez-passer, un faire-valoir, du laisser-aller*, et (pour le passif) *un laissé pour compte*. Aux *Exis* de forme *mettre X P NP* correspondent souvent des nominalisations de forme *Det mise P NP de X*, où *mise P NP* semble être souvent un nom composé, (voir *la mise en scène de ce film, la mise en perce du tonneau, etc.*); mais on trouve aussi des nominalisations parallèles aux VP, par exemple *la mise de cette théorie au rancart (nous a surpris)*.

126. Voir p. 46, 53 et 96.

passif, etc., et celles dont le NP objet peut prendre l'article (pour les *ExiFs*), et s'accompagner de diverses sortes d'adjectifs, de compléments adnominaux, de relatives, etc. Nous avons surtout vu que beaucoup d'*ExiFs* sans article qui, quoique plus ou moins transparentes, n'admettent pas le passif, l'admettent dès que le NP est modifié d'une manière ou d'une autre. Je n'insisterai pas, Ernst (1980) ayant traité la question en détail. Mais on comparera, par exemple: *Pierre lui a cherché une de ces querelles/une mauvaise querelle/une querelle idiote/une querelle d'Allemand/une querelle sans objet/une querelle qui nous a scandalisés*, et *\*Pierre lui a cherché une de ces noises/une mauvaise noise/une noise idiote/une noise d'Allemand/une noise sans objet/une noise qui nous a scandalisés*. Voir aussi: *\*Il a foutu un de ces camps/le camp désert*, etc.

Les faits qui fournissaient l'argument principal de Higgins (1974) peuvent être rapprochés du point (iii). Higgins avait noté l'acceptabilité, en anglais, de phrases telles que:

- (132) a. John certainly is not making *what I would regard as* headway. ("Jean ne fait certainement pas *ce que je considérerais* comme (un) progrès.")
- b. She led *what she freely admitted* was a dog's life with him. ("Elle menait *ce qu'elle admettait ouvertement être* une vie de chien avec lui.")

Higgins appelle *proxy-clauses* ("propositions par procuration,



ou de remplacement") les propositions soulignées dans (132). Il montre que, dans ces phrases, il est impossible d'engendrer l'objet de l'*Exi* ("make *headway*", "lead a *dog's life*") comme objet profond du verbe principal: *headway* dans (132a) ne peut être que le complément de *regard as*; *a dog's life* dans (132b) est l'attribut de *was*. Je n'étudierai pas le comportement des *Exis* dans les *proxy-clauses* en français. La question, comme toujours, est complexe<sup>127</sup>. Mais, à titre d'exemple, on peut comparer (133) et (134):

- (133) a. Il m'a fait avaler *ce qui était incontestablement* des couleuvres (de dimension).  
 b. Gaston a brisé *ce qu'on appelle communément* la glace.
- (134) a. \*L'ennemi a foutu *ce qui n'a d'autre nom que* le camp.  
 b. ??Il a cassé *ce que d'autres appelleraient* sa pipe.

Bien entendu, toutes ces propriétés, qu'elles aient pu ou non passer pour des indices de déplacement, ne se recouvrent jamais complètement. Une même *Exi* peut être libre du point de vue de telle propriété, et figée du point de vue de

---

127. Higgins ne compare pas *Exis* figées et *Exis* non figées dans les *proxy-clauses*, il ne donne que des exemples des secondes. Les *ExiFs* à objet sans article figurent assez mal dans ce contexte, par exemple ?*le roi a rendu ce qui passe de nos jours pour justice, Il nous a promis ce qui avait tout l'air d'être \*(des) monts et merveilles, etc.*

telle autre. À la limite il faudrait consacrer une petite monographie à chaque *Exi* pour arriver à éclairer son comportement, et je ne crois guère à la validité générale des hiérarchies de figement à la Fraser (1970)<sup>128</sup>. Ceci ne veut pas dire, cependant, que certaines règles générales ne peuvent pas être dégagées. Par exemple, je me demande si le type d'interprétation figurative auquel peut se prêter une *Exi* ne joue pas un rôle. Je me limiterai à un exemple, en comparant *briser la glace* et *casser la croûte*; la deuxième expression, quoique pas complètement figée, l'est beaucoup plus que la première, nous l'avons vu. Or *briser la glace* s'interprète aisément en termes métaphoriques (voir p. 37). Par ailleurs, *casser la croûte* est, en un sens, relativement transparent - certainement plus que *foutre le camp*; *la croûte* renvoie visiblement à la croûte du pain, en tout cas à la croûte d'un aliment, et personne n'aurait ici l'idée de penser à la croûte terrestre, à la croûte d'une plaie, ou à *une croûte*, "un mauvais tableau". Mais le lien entre *casser la croûte* et "manger", "déjeuner", "prendre un repas", est différent du lien qui unit *briser la glace* à "dissiper la gêne". Le lien est cette fois d'ordre métonymique: *casser la croûte*, au sens littéral, désigne un des gestes, un des actes familiers qui

---

128. Voir entre autres les notes 28, 33, 63.

accompagnent un repas français<sup>129</sup>. Peut-être est-ce là pour-quoi la phrase passive est impossible. Peut-être aussi le même type d'explication vaut-il pour une *Exi* comme *mettre les voiles*, à peu près synonyme de *foutre le camp*, beaucoup plus transparente, mais qui, elle aussi, admet malaisément le passif (*Pierre a mis les voiles*, ?\**Les voiles ont été mises par Pierre*).

Quoi qu'il en soit, un point me paraît essentiel. On ne peut espérer faire la lumière sur le comportement différentiel des expressions idiomatiques, même plus ou moins transparentes, selon les types de constructions, si on ne s'attaque pas à une étude approfondie de ces constructions prises une à une - passif, causatives, clivées, pronominalisation, etc. - étude qui porterait spécialement sur les particularités sémantiques de ces constructions et les conditions pragmatiques de leur emploi. J'ai déjà fait quelques suggestions sommaires à ce sujet, sur les constructions-*faciles*, les clivées, les causatives; elles étaient sommaires précisément parce que nous manquons encore de descriptions approfondies. Il faut renverser la perspective traditionnelle des générativistes, qui cherchaient par exemple à éclairer la nature syntaxique du passif

---

129. La bizarrerie de ?*J'ai cassé la croûte à la Tour d'Argent* tient sans doute à un reste du sens littéral de *casser la croûte*; il s'agit nécessairement d'un repas modeste. Voir Nunberg (1978), et ici même, p. 33 sqq. et note 37.

à partir d'observations "aveugles" sur le comportement de certaines expressions idiomatiques. Loin que les *Exis* nous aident à comprendre la nature de telle construction, c'est d'une étude approfondie de celle-ci qu'on peut espérer qu'elle nous expliquera pourquoi telle ou telle *Exi* est possible dans la construction en question<sup>130</sup>.

Prenons à nouveau le passif pour exemple. Voici quelques observations qui suggéreront - et ceci me paraît central - que, si certains types d'*Exis*, quoique plus ou moins transparentes, sont impossibles au passif, c'est en vertu de contraintes générales sur les phrases passives. Ces *Exis* sont exclues au passif pour les mêmes raisons que le sont certains types de phrases qui n'ont rien d'idiomatique. (Ceci présuppose que les *Exis* en question sont analysables au sens de Nunberg (1978) - voir p. 33 sqq. - et qu'elles peuvent être classées parmi des types de phrases qui comprennent aussi des phrases non idiomatiques.)

A. Gaatone (1981, p. 67, note 18) rapporte une observation de Bernard Pottier. *Prendre l'autobus* a deux sens. Dans

---

130. Disons plutôt que l'étude des constructions en général et celle du comportement des *Exis* dans ces constructions peuvent s'éclairer l'une l'autre. Ce qui est exclu, c'est de tirer tout de suite des conclusions d'ordre formel à partir d'une observation purement mécanique du comportement de certaines *Exis*, sans prendre en compte la totalité des caractéristiques de la construction en cause.

l'un, le verbe *prendre* a son sens plein ("saisir", "s'emparer de"); dans cet emploi, l'expression admet le passif (*Tous les autobus de la ville ont été pris par l'armée ennemie*, ou encore, s'il s'agit d'un jouet représentant un autobus, *l'autobus a été pris par l'enfant*). Dans le second sens, au demeurant le plus courant, mais "lexicalisé" (idiomatique) selon Pottier, le passif est exclu. Il est un fait que (135a) est assez bizarre (dans le sens "lexicalisé"), mais (135b) me paraît acceptable:

- (135) a. ??L'autobus S a été pris par Raymond.  
 b. "L'autobus S," annonce la RATP, "a été pris aujourd'hui par plus de 20,000 voyageurs."

Ces faits sont à rapprocher des suivants:

- (136) a. Nicolas habite le 11e arrondissement.  
 b. \*Le 11e arrondissement est habité par Nicolas.
- (137) a. Un grand nombre d'étrangers habitent le 11e arrondissement.  
 b. Le 11e arrondissement est habité par un grand nombre d'étrangers.
- (138) a. Pierre Dupont a quitté Paris.  
 b. ??Paris a été quitté par Pierre Dupont.
- (139) a. Tous ses habitants ont quitté Paris.  
 b. Paris a été quitté par tous ses habitants.

Dans ces phrases, l'objet a une valeur locative. C'est un fait général que, dans ce cas, le passif n'est naturel que si

le référent du sujet (de l'actif) "occupe", en quelque sorte, "toute la place". D'où l'incongruité de (136b), (138b)<sup>131</sup>.

Dans *prendre l'autobus*, l'objet a aussi une valeur locative; si (135a) est bizarre, c'est qu'un seul passager n'occupe pas tout un autobus. Notons que (140b) est bien meilleur<sup>132</sup>:

- (140) a. Pierre vient juste de prendre ce taxi.  
 b. Le taxi qui s'en va là-bas vient juste d'être pris par un individu assez louche.

*Prendre l'autobus* (ou *le taxi*), dira-t-on, n'est que faiblement idiomatique, l'objet a son sens littéral et entre dans tout un paradigme (par exemple *prendre l'avion/le bateau/Air France*, etc.). Mais des expressions beaucoup plus nettement idiomatiques présentent à peu près le même comportement, par exemple:

- 
131. On a sans doute ici un cas particulier de l'idée que, au passif, le référent du sujet doit, d'une manière ou d'une autre, être "affecté" par le processus décrit par le prédicat (voir Bolinger, 1975). L'"occupation" du lieu peut être métaphorique: comparer, à (138b), *Paris a été quitté par Napoléon*. On retrouve des faits de ce genre ailleurs qu'au passif; voir Boons (1974).
132. Dans *prendre l'autobus* (comparé à *prendre l'autobus S, prendre ce taxi*), *l'autobus* est générique; il me semble que les phrases passives à sujet générique sont ici moins bonnes que les phrases à sujet déterminé. Ce facteur intervient sans doute parmi ceux qui rendent le passif plus ou moins inaccessible à une *Exi*; dans des *Exis* particulièrement opaques (*foutre le camp*), il semble impossible de déterminer si le NP est générique ou non.

- (141) a. Pierre a raté le coche. (Voir "Pierre a raté l'occasion.")
- b.??Le coche a été raté par Pierre.
- c. Dans ces circonstances, le coche a été raté par tous les participants.
- (142) a. Pierre a tenu le crachoir toute la soirée.
- b.??Le crachoir a été tenu par Pierre toute la soirée.
- c. À la Chambre, pendant des semaines, le crachoir a été systématiquement tenu par les députés de l'opposition.

Peut-être doit-on expliquer la résistance au passif d'un certain nombre d'autres *Exis* par les mêmes raisons: *embrasser une cause (la cause palestinienne a été embrassée ??par Ali/ par des milliers de jeunes gens), essuyer les plâtres, reprendre le collier (le 9 septembre, le collier a été repris ?\*par Marie/par des millions d'écoliers), garder la chambre, tenir la distance, prendre la tangente, prendre du temps, voire bourrer le crâne à quelqu'un, caresser un rêve/un espoir, mordre la poussière, prendre la poudre d'escampette.* Si, même quand sont remplies les conditions qui rendent acceptables (135b), (142c), etc., toutes ces *Exis* ne sont pas également naturelles au passif, c'est que d'autres facteurs (outre leur relative opacité) peuvent interférer, par exemple celui dont nous allons parler.

B. On sait que les phrases transitives où l'objet désigne une propriété inaliénable (partie du corps, qualité de l'âme,

etc.) du référent du sujet, n'admettent pas, ou admettent mal, d'être mises au passif. Plus généralement, si l'objet comprend un possessif renvoyant au sujet, la phrase passive est rarement naturelle<sup>133</sup>, par exemple:

- (143) a. Adolphe a levé le bras droit.  
 b. \*Le bras droit a été levé par Adolphe.
- (144) a. Max m'a vendu sa voiture.  
 b. ??Sa voiture m'a été vendue par Max.

Ces faits relèvent de l'observation de Keenan (1975, p. 345): "Le passif est difficile ou impossible à appliquer si la référence du NP promu [de l'objet profond, N.R.] n'est pas comprise indépendamment de celle du sujet."

Il n'est donc pas étonnant que soient impossibles au passif nombre d'*Ex'is* dont le NP objet ne peut être compris, littéralement ou figurativement, comme autonome par rapport au sujet, par exemple:

- (145) a. Luc m'a donné sa parole.  
 b. \*Sa parole m'a été donnée par Luc.
- (146) a. Marc rongea son frein.  
 b. \*Son frein était rongé par Marc.

---

133. Bien entendu, (143b), (144b) sont acceptables si les références sont "disjointes". Comparer (143) à (57).



- (147) a. Mathieu perdra la vie dans cette aventure.  
 b. \*La vie sera perdue par Mathieu dans cette aventure.
- (148) a. Paul a mis les pouces.  
 b. \*Les pouces ont été mis par Paul.
- (149) a. Jean a fait mine de me frapper.  
 b. \*Mine a été faite par Jean de me frapper.
- (150) a. Grégoire me fait confiance/une entière confiance.  
 b. \*Confiance/\*Une entière confiance m'est faite par Grégoire.

Voir de même: *donner sa langue au chat, tenir sa langue, tirer son chapeau à quelqu'un, faire son apparition, prendre son temps, prendre son pied, perdre (ou retrouver) son sang-froid, perdre les pédales, perdre l'honneur, perdre la tête, lever le coude, courber l'échine, sauver la face, mettre les bouchées doubles, faire la sourde oreille, faire la fine bouche, rendre le dernier soupir, trouver la mort, mettre la main à la pâte, mettre la main aux fesses de..., mettre les pieds dans le plat, faire face à..., faire grise mine, faire attention à..., prendre goût à..., prendre corps, lâcher prise, reprendre haleine, perdre courage, perdre patience, peut-être plier bagages, trouver chaussure à son pied, etc.*

Dans d'autres cas, c'est par rapport à l'objet indirect, non au sujet, que l'objet manque d'autonomie. La phrase passive est moins bonne que l'active, quoique parfois plus accep-

table que dans le cas précédent; voir, pour des exemples littéraires<sup>134</sup>:

- (151) a. Pierre a caressé la joue à Marie.  
 b. ??La joue a été caressée à Marie par Pierre.
- (152) a. Arthur a emprunté sa voiture à Alfred.  
 b. ?Sa voiture a été empruntée à Alfred par Arthur.

Pour des exemples plus ou moins idiomatiques, voir<sup>135</sup>:

- (153) a. Le Président a serré la pince à Gaston.  
 b. ?\*La pince a été serrée à Gaston par le Président.
- (154) a. Le KGB lui a lavé le cerveau.  
 b. ??Le cerveau lui a été lavé par le KGB.
- (155) a. Jim casse les pieds à Jules.  
 b. \*Les pieds sont cassés à Jules par Jim.
- (156) a. Éva m'inspire confiance/une confiance sans bornes.  
 b. \*Confiance/??Une confiance sans bornes m'est inspirée par Éva.

Dans des constructions absolues - des "clausettes", pas-

---

134. Les phrases (b) sont en général meilleures si l'objet indirect est permuté avec l'objet direct, ou s'il est cliticisé.

135. Si (155b) est particulièrement mauvais (voir aussi: \**Les pieds lui sont cassés (par Jim)*), et voir la note 134), c'est sans doute, au moins en partie, parce que *casser les pieds* est plus opaque que *serrer la pince*, ou même que *laver le cerveau*.

sives ou statives (voir la section 5.3) - les équivalents de (143b), (144b) sont acceptables:

- (157) a. Le bras droit levé, Adolphe me regardait fixement.  
 b. Une fois sa voiture vendue, Max s'est mis en quête d'une nouvelle.

Ces faits s'expliquent: le sujet de la clausette est "contrôlé" par le sujet principal<sup>136</sup>. On comprend ainsi pourquoi certaines au moins de nos *Exís*, impossibles au passif, deviennent plus acceptables dans ces constructions absolues:

- (158) a. Une fois sa parole donnée, Luc ne la reprend jamais.  
 b. Son sang-froid irrémédiablement perdu, Max s'est enfui honteusement.  
 c. ?Sa langue donnée au chat, Jules s'est éclipsé.

---

136. Voir aussi (95)-(100). À vrai dire, le "contrôle" par le sujet principal n'est pas obligatoire; voir (94) et (158d); voir aussi (101c), dont l'acceptabilité relative n'est pas directement explicable par ce que je dis dans le texte de *casser sa pipe*. *Une fois Paris quitté, on respire mieux* me semble acceptable (voir (138)-(139)). Il semble que les phrases de (95)-(100), (157)-(158), représentent le cas normal; ce sont celles de (145)-(150) qui violent les conditions habituelles sur la pronominalisation, qu'on les explique à la manière de Keenan (qu'il faudrait affiner), ou dans les termes structuraux de c-commande (voir Chomsky, 1981), qui n'expliquent pas tout non plus.

Bien entendu, les faits de (101), (158)-(159), rendent encore plus illusoire la distinction faite par Chomsky entre les *Exís* qui exigent et celles qui n'exigent pas un sujet structural; voir p. 111 sqq.

- (158) d. ?Une fois la main mise à la pâte, tout devient facile.  
 e. Une fois l'honneur perdu, on n'a plus qu'à se suicider.

On commence même à comprendre pourquoi (101b), repris en (159b), n'est pas totalement inacceptable, à la différence de (159a) (voir (3b)):

- (159) a. \*Sa pipe a été cassée par Ney-  
 b. ??Une fois sa pipe cassée, Ney est monté tout droit au paradis/Ney a été enterré sans faste.

*Casser sa pipe* est assez opaque, mais peut-être moins que d'autres *Exis*: *casser*, comme *mourir*, implique l'idée d'une destruction; *sa pipe* semble se référer à quelque chose qui est dans un rapport de propriété inaliénable à l'individu (cf. *casser la tête, la cafetière, à quelqu'un*). Si (159a) est si mauvais, c'est à la fois à cause de la relative opacité de l'*Exi*, et parce que la contrainte de Keenan est violée. Dans (159b), celle-ci n'opère plus.

Les faits suivants pourraient être rattachés à ces considérations:

- (160) a. Cette erreur lui coûtera la vie.  
 b. \*La vie lui sera coûtée par cette erreur.  
 (161) a. Ce repas m'a coûté les yeux de la tête.  
 b. \*Les yeux de la tête m'ont été coûtés par ce repas.

Toutefois, et quoique le complément de *coûter* ait certains des traits d'un objet direct<sup>137</sup>, il ressemble beaucoup à un adverbial, et c'est vraisemblablement ce qui explique l'impossibilité du passif dans (160)-(161), cf.:

- (162) a. Ce repas m'a coûté horriblement cher.  
 b. Ce repas m'a coûté une fortune/plus de 500 francs.  
 c. \*Une fortune/\*Plus de 500 francs m'ont été coûtés par ce repas.

Les observations faites en A et B n'épuisent pas le sujet. D'autres considérations générales interviennent qui, combinées à la plus ou moins grande opacité d'une *Exi*, rendent compte de son impossibilité au passif. Ainsi, on sait que le choix et l'interprétation du déterminant, dans le sujet du passif, sont soumis à des contraintes auxquelles échappe le déterminant de l'objet dans une phrase active; un NP indéfini, sujet du passif (ou sujet en général), n'est acceptable que dans des conditions bien particulières. Aussi il n'est pas étonnant que, par exemple, *Hinault a fait un malheur, ce film a fait un bide/un tabac*, ne tolèrent pas le passif: des phrases comme *une erreur a été faite/commise par Paul, une Suédoise a été épousée par Max, une valise a été*

---

137. Par exemple "Les 500 francs *que* ce repas m'a coûté(s)", "Qu'est-ce que ce repas t'a coûté?", "C'est *ce* qu'il m'a coûté."

*achetée par Luc*, sont pour être acceptées, soumises à des conditions pragmatiques ou de discours très spéciales. Remarquons d'ailleurs que, dans un contexte particulier, par exemple dans une relative réduite, *faire un malheur*, *faire un bide/un tabac*, au passif, deviennent bien meilleurs, par exemple *mon impresario ne s'est pas remis du bide fait par mon film*, *?le malheur fait par Hinault a eu droit à la Une des journaux*.<sup>138</sup>

Il est vraisemblable, de surcroît, que ces diverses contraintes sur le passif sont susceptibles d'une explication plus générale. Je n'en dirai pas plus, la question déborde le cadre de ce travail. Mais, de ce point de vue, les idées de Kuno sur l'"empathie" (voir Kuno et Kaburaki, 1977), celles de Bolinger (1975), etc., seraient fort pertinentes (voir aussi Nunberg, 1978, p. 131 sqq.).

Une étude générale du passif permettrait sans doute de mieux comprendre pourquoi les expressions idiomatiques (prédicationnelles) purement passives sont si rares, voire inexistantes (voir les sections 5.1-5.3, et p. 117). Mais un autre type de considérations entre peut-être en jeu. (Je parle ici des phrases passives dont la partie idiomatique comprend le sujet et le verbe, à l'exclusion des compléments; voir la no-

---

138. À nouveau, ces faits infirment l'hypothèse de Chomsky; voir p. 111 sqq. et la note 136.

te 99.)

On parle beaucoup depuis quelque temps de l'"asymétrie" entre le sujet et l'objet ou, plus généralement, entre le sujet et les compléments du verbe (voir en particulier Marantz, 1981, Williams, 1981). Cette asymétrie a des aspects syntaxiques et morphologiques, mais le point central est d'ordre sémantique. L'idée générale est que les compléments représentent des arguments "internes" du verbe, qui avec lui constituent le prédicat de la phrase, le sujet formant un argument "externe" du prédicat tout entier. Selon Marantz (1981, p. 48), la "distinction entre le sujet logique et les arguments du verbe" aurait pour résultat une "asymétrie entre les effets obtenus en changeant les arguments du verbe et les effets obtenus en changeant le sujet logique du prédicat." Marantz remarque que "presque chaque verbe transitif simple de l'anglais exprime une grande variété de prédicats [différents] selon le choix de l'objet direct", tandis que des choix de sujets différents n'affecteraient pas de la même manière les nuances de sens exprimées par le verbe. Les mêmes observations semblent valoir pour le français. Un coup d'oeil à la rubrique de dictionnaire de verbes tels que *prendre*, *tuer*, *jeter*, *casser*, *rendre*, *donner*, etc., montre qu'ils ont une variété de sens apparentés, qui ne semblent pas justifier une distinction entre des verbes homonymes. Pour distinguer ces nuances, le choix de la classe d'objets possibles

est important et doit être spécifié, ce qui semble beaucoup moins vrai du choix des sujets. Marantz remarque aussi que l'asymétrie entre sujet et compléments a pour résultat l'existence d'une "quantité d'*Exis* "à objet" (...) comme *kick the bucket* [ou d'*Exis* de forme VP en général, N.R., voir la note 18], tandis qu'il n'existe pas d'*Exis* "à sujet" qui ne seraient pas non plus des *Exis*-"phrases" (...) Une *Exi* "à sujet" serait une combinaison idiomatique du sujet et du verbe. Je ne connais pas de combinaisons de ce genre qui comportent une position argumentale libre" (Marantz, 1981, p. 51)<sup>139</sup>.

Il existe en français des centaines, voire des milliers, d'expressions idiomatiques de forme VP. Il en existe aussi qui comprennent le sujet, mais en général c'est la phrase entière<sup>140</sup> qui est idiomatique, par exemple: *Noblesse oblige*, *Tous les chemins mènent à Rome*, *La fortune vient en dormant*, *Un ange passe*, *Tel est pris qui croyait prendre*, etc. (beaucoup de ces *Exis* ont un caractère de sentence ou de proverbe). On a *la poudre a parlé*, mais non \**La poudre a parlé à Napo-*

---

139. L'argument de Marantz est préfiguré dans Ruwet (1967, p. 413, note 1), où j'utilisais le même genre d'observation pour justifier la catégorie VP (voir aussi, ici même, la note 18).

140. Ceci est une simplification: le temps et l'aspect, ainsi sans doute que certains adverbiaux, restent souvent libres, ne participent pas à l'*Exi*. Pour des exemples, voir Gross (1982).



*léon/à l'ennemi, ni \*la poudre a parlé de danger/d'horreurs. Des exceptions apparentes se ramèneraient à la règle générale si on admettait la théorie ergative de Burzio: la moutarde me/te/lui monte au nez (voir la note 76), le torchon brûle entre X et Y (voir (47)), la tête me/te/lui tourne, l'idée est venue à X de VP, etc.*<sup>141</sup>

Il serait donc tentant de rattacher la rareté des *Exis* purement passives à l'asymétrie du sujet et des compléments. Quelle que soit la manière dont on rendra compte de la relation entre actif et passif, l'asymétrie en question interdirait au passif des *Exis* prédicatives qui n'auraient pas de correspondant à l'actif.

Marantz ne parle d'asymétrie qu'à propos du sujet "logique" ou profond. Notre hypothèse n'aurait de sens que si l'asymétrie vaut aussi pour le sujet et les compléments de surface. Mais, précisément, les nombreuses contraintes auxquelles sont soumises les phrases passives (voir A et B ci-dessus) pourraient être prises pour des effets de l'asymétrie.

Je m'en tiendrai à cette suggestion. Il me semble en effet que la thèse de l'asymétrie (qui comprend au fond une idée très traditionnelle) pose divers problèmes qui exigent

---

141. *Grand bien te/lui/vous fasse* est un archaïsme (voir *faire du bien à X*); *force est de VP* (voir *forcer X à VP*) est sans doute spécificatif.

d'être regardés de plus près. En bon chomskyen, Marantz se montre très brillant, mais il se base sur très peu de données empiriques; sa discussion de l'asymétrie tient en quelques pafes. Il signale bien en note (Marantz, 1981, p. 126-127, note 7) un contre-exemple idiomatique à sa thèse: *the cat got X's tongue* ("X est réduit au silence"), "où X représente la position argumentale libre", mais il ne pousse pas plus loin. Cette phrase ne semble pas pouvoir être réduite en termes d'ergativité. En français, je connais un certain nombre d'exemples comparables: *la chance a souri à X*, *la colère gagne X*, *la vérité parle par la bouche de X*, *l'envie a pris (à) X de...*, *quelle mouche a piqué X?*, *quel bon vent amène X?* (voir la note 99), et surtout *le pavé me/te/lui brûle les pieds* (qui, non ergatif, ressemble à *la moutarde me/te/lui monte au nez*). Si on dépasse le cadre des expressions idiomatiques - et si on laisse de côté les problèmes spéciaux posés par les phrases "spécificationnelles", voir la section 5.4 - il existe au moins une grande classe de verbes qui posent peut-être des problèmes à la thèse de l'asymétrie: ce sont les verbes "psychologiques" (*amuser*, *dégoûter*, etc.), qui représentent à certains égards une inversion des rapports entre le sujet et l'objet, sans qu'on puisse naturellement dériver les phrases où ils apparaissent de structures plus

profondes<sup>142</sup>; les verbes "ambigus" comme *frapper*, *blessier*, *toucher*, etc., méritent spécialement l'attention (voir Ruwet, 1972, ch. 5, et 1982, p. 204, note 48).

J'ai l'impression qu'on ne comprendra pas bien la portée de l'asymétrie du sujet et des compléments, si on ne la confronte pas à d'autres types d'asymétrie, apparemment non réductibles à celle-là, et qui semblent jouer un rôle aussi important: l'asymétrie entre arguments "humains" et "inanimés", d'une part (voir notamment Ruwet, 1983), et, d'autre part, à l'intérieur du VP, des asymétries, tantôt entre l'objet indirect et l'objet direct (*casser les pieds à X*), tantôt entre l'objet direct et des compléments locatifs (*mettre X en scène/au rancart/ ...*); voir les travaux de Jean-Paul Boons, notamment Boons (1974); voir aussi Kayne (1981a). Il y a là une série de problèmes importants qu'il faudra étudier de près avant de comprendre la notion d'asymétrie; ils devraient contribuer à éclairer, entre autres, la distribution et le degré de figement des expressions idiomatiques.

*Nicolas Ruwet*

*Université de Paris VIII*

---

142. Il serait intéressant de rassembler les *Exis* auxquelles donnent naissance les verbes psychologiques. À noter *amuser la galerie*, qui est conforme à la thèse de l'asymétrie. Par ailleurs, certains des contre-exemples signalés dans le texte semblent très proches, par leur comportement syntaxique, des verbes psychologiques: *la chance a souri à X*, *la colère le gagne*, *l'envie prend (à) X de...*; mais il en va de même des "ergatifs" *la mou-tarde lui monte au nez*, etc. Voir Ruwet (1972, p. 229).

## RÉFÉRENCES

- AISSEN, J. et D. PERLMUTTER (1976) "Clause reduction in Spanish", *Proceedings of the Second Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*.
- AKMAJIAN, A. (1970) "On deriving cleft-sentences from pseudo-cleft-sentences", *Linguistic Inquiry*, vol. 1, n° 2, p. 149-168.
- ANSCOMBRE, J.-C. (1982) "Un essai de caractérisation de certaines locutions verbales", *Recherches linguistiques*, vol. 10, p. 5-37.
- BACH, E. (1979) "Control in Montague Grammar", *Linguistic Inquiry*, vol. 10, n° 4, p. 515-531.
- BACH, E. (1980) "In defense of passive", *Linguistic and Philosophy*, vol. 3, n° 3, p. 297-341.
- BERMAN, A. (1973) *Adjectives and Adjective Complement Constructions in English*, thèse de Ph. D., Harvard University.
- BOLINGER, D. (1975) "On the passive in English" in A. et V. Makkai, eds., *The First Lacus Forum 1974*, Columbia (SC.), Hornbeam, p. 57-80.
- BOONS, J.-P. (1974) "Acceptabilité, interprétation et connaissance du monde. À propos du verbe planter" in Chr. Rohrer et N. Ruwet, eds., *Actes du Colloque franco-allemand de grammaire transformationnelle*, Tübingen, Niemeyer, vol. II, p. 11-39.
- BORILLO, A. (à paraître) "Comment aborder les problèmes d'aspect et de référence temporelle dans la description des phrases simples", *Linguisticae Investigationes*.
- BRAME, M. (1968) "A new analysis of the relative clause: evidence for an interpretive theory", MIT (inédit).
- BRAME, M. (1978) *Base Generated Syntax*, Seattle, Noit Amrofer.
- BRESNAN, J. (1982) "The passive in lexical theory" in J. Bresnan, ed., *The Mental Representation of Grammatical Relations*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- BURZIO, L. (1981) *Intransitive Verbs and Italian Auxiliaries*, thèse de Ph. D., MIT.
- CHOMSKY, N. (1964) *Current Issues in Linguistic Theory*, La Haye, Mouton.
- CHOMSKY, N. (1965) *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge (Mass.), MIT Press, traduction française, Paris, Seuil, 1970.
- CHOMSKY, N. (1972) *Studies on Semantics in Generative Grammar*, La Haye, Mouton, traduction française, Paris, Seuil, *Questions de sémantique*, 1975.
- CHOMSKY, N. (1974) *The Amherst Lectures*, distribué par le D.R.L., Université de Paris VII.

- CHOMSKY, N. (1977a) *Essays on Form and Interpretation*, New York/Amsterdam, (North-Holland), traduction française, Paris, Seuil, 1980.
- CHOMSKY, N. (1977b) "On Wh-movement", in P. Culicover, T. Wasow, A. Akmajian, eds., *Formal Syntax*, New York, Academic Press.
- CHOMSKY, N. (1980) *Rules and Representations*, New York, Columbia University Press, traduction française à paraître, Paris, Flammarion.
- CHOMSKY, N. (1981) *Lectures on Government and Binding*, Dordrecht (Hollande), Foris Publications.
- CHOMSKY, N. (1982) *Some Concepts and Consequences of the Theory of Government and Binding*, Cambridge (Mass.), MIT Press, Linguistic Inquiry Monograph Six.
- COOPER, W. et J.R. ROSS (1975) "World Order" in R.E. Grossman et alii, eds., *Papers from the Parasession on Functionalism*, Chicago Linguistic Society, p. 63-111.
- COUQUAUX, G. (1980) "Place de la transformation Montée dans la syntaxe du français moderne", *Le Français moderne*, vol. 48, n° 3, p. 193-217.
- COUQUAUX, G. (1981) "French predication and linguistic theory", in R. May et J. Koster, eds., *Levels of Syntactic Representation*, Dordrecht (Hollande), Foris Publications.
- ERNST, T. (1980) "Grist from the linguistic mill: idioms and extra adjectives", *Journal of Linguistic Research*, vol. 1, n° 3, p. 51-68.
- FAUCONNIER, G. (1976) *Quelques aspects de la quantification et de l'anaphore*, thèse de doctorat d'État, Université de Paris VII.
- FRADIN, B. (1977) *Les Concessives extensionnelles en français*, thèse de 3e cycle, Université de Paris VIII.
- FRASER, B. (1970) "Idioms within a transformational grammar", *Foundations of Language*, vol. 6, n° 1, p. 22-42.
- GAATONE, D. (1981) "Les locutions verbales: pourquoi faire?", *Revue romane*, vol. 16, p. 49-73.
- GAATONE, D. (1982) "Locutions et catégories linguistiques", *Grüzer linguistische Studien*, vol. 16, p. 44-51.
- GIRY-SCHNEIDER, J. (1978) *Les Nominalisations en français: l'opérateur "faire" in le Lexique*, Paris-Genève, Droz.
- GOUET, M. (1971) "Lexical problems raised by some of the fourtree constructions", *Studies out in Left Field*, Chicago, The University of Chicago Press, p. 79-85.
- GREVISSE, M. (1975) *Le Bon usage*, dixième édition revue, Gembloux, Duculot.
- GROSS, M. (1981) "Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique", *Langages*, vol. 63, p. 7-52.

- GROSS, M. (1982) "Une classification des phrases "figées" du français" in P. Attal et Cl. Muller, eds., *Actes du Colloque de Rennes 1980*, Amsterdam, Benjamin.
- GROSS, M. (à paraître) *Les expressions figées*.
- GUNNARSON, K.-A. (1982) "Restructuration et structures prédictives", Université de Lund, Institut d'Études Romanes.
- GUÉRON, J. (1980) "On the syntax and semantics of PP Extraposition", *Linguistic Inquiry*, vol. 11, n° 4, p. 637-678.
- HARRIS, Z. (1976) *Cours de syntaxe*, Paris, Seuil.
- HERTZ-ZRIBI, A. (1981) "Toward a transformationally-expressed explanation of passive verbal morphology in French and English", Indiana Linguistics Club, Bloomington (Indiana).
- HERTZ-ZRIBI, A. (1982) "La construction "Se-moyen du français", Université de Paris VIII.
- HIGGINS, F.R. (1973) *The Pseudo-Cleft Construction in English*, thèse de Ph. D., MIT, publié par Garland Publications, New York, 1979.
- HIGGINS, F.R. (1974) "On the use of idioms as evidence for movement: a cautionary note ", The University of Massachusetts at Amherst (inédit).
- HIGGINS, F.R. (1980) "Three samples of syntactic analogy", The University of Massachusetts at Amherst (inédit).
- HIRSCHBÜHLER, P. (1977) "Les relatives restrictives en français. Critique de l'analyse par montée", The University of Massachusetts at Amherst (inédit).
- HOCKETT, C.F. (1958) *A Course in Modern Linguistics*, New York, Macmillan.
- HUOT, H. (1977) *Recherches sur la subordination en français*, tome 3, thèse de doctorat d'État, Université de Paris VIII.
- JACKENDOFF, R. (1973) "The base rules for prepositional phrases" in S.R. Anderson et P. Kiparsky, eds., *A Festschrift for Morris Halle*, New York, Holt, Rinehart and Winston, p. 345-356.
- JACKENDOFF, R. (1975) "Tough and the trace theory of movement rules", *Linguistic Inquiry*, vol. 6, n° 3, p. 437-447.
- JAEGGLI, P. (1980a) "Remarks on *To* contraction", *Linguistic Inquiry*, vol. 11, n° 1, p. 239-245.
- JAEGGLI, O. (1980b) "On the absence of passive morphology in agentive causatives", mimeographié, MIT.
- JAKOBSON, R. (1963) "Linguistique et poétique" in *Essais de linguistique générale*, Paris, éditions de Minuit.
- JAKOBSON, R. (1965) "En quête de l'essence du langage", *Dio-gène*, repris en anglais dans *Selected Writings*, vol. II, La Haye, Mouton (1971), p. 345-359.

- KATZ, J. (1973) "Compositionality, idiomaticity, and lexical substitution" in S.R. Anderson et P. Kiparsky, eds., *A Festschrift for Morris Halle*, New York, Holt, Rinehart and Winston, p. 357-376.
- KAYNE, R. (1975) *French Syntax*, Cambridge (Mass.), MIT Press, traduction française *Syntaxe du français* (1977), Paris, Seuil.
- KAYNE, R. (1976) "French relative *que*" in M. Lujan et F. Hensey, eds., *Current Studies in Romance Linguistics*, Washington (D.C.), Georgetown University Press, p. 255-299.
- KAYNE, R. (1980) "De certaines différences entre le français et l'anglais", *Langages*, vol. 60, p. 47-64.
- KAYNE, R. (1981a) "Unambiguous paths" in R. May et J. Koster, eds., *Levels of Syntactic Representation*, Dordrecht (Hollande), Foris Publications, p. 143-183, traduction française dans J. Guéron et T. Sowley, eds., *Grammaire transformationnelle*, Université de Paris VIII. 1982.
- KAYNE, R. (1981b) "Two notes on the NIC" in A. Belletti et alii, eds., *Theory of Markedness in Generative Grammar*, Scuola Normale Superiore di Pisa, p. 317-346.
- KAYNE, R. (1981c) "Binding, quantifiers, clitics and control" in F. Heny, ed., *Binding and Filtering*, Londres (Groom Helm), p. 191-211.
- KAYNE, R. (1983) "Le datif en français et en anglais", *Revue romane*, n° spécial 24, *Hommage à C. Vikner*.
- KAYNE, R. et J.-Y. POLLOCK (1978) "Stylistic inversion, successive cyclicity, and Move NP in French", *Linguistic Inquiry*, vol. 9, n° 4, p. 595-621.
- KEENAN, E. (1975) "Some universals of passive in Relational Grammar" in R.E. Grossman et alii, eds., *Papers from the Eleventh Regional Meeting*, CLS, Chicago, p. 340-352.
- KUNO, S. et E. KABURAKI (1977) "Empathy and Syntax", *Linguistic Inquiry*, vol. 8, n° 4, p. 627-672.
- LASNIK, H. et R. FIENGO (1974) "Complement object deletion", *Linguistic Inquiry*, vol. 4, n° 4, p. 535-571.
- MARANTZ, A. (1981) *On the Nature of Grammatical Relations*, thèse de Ph. D., MIT.
- MAUREL, J.-P. (1982) "Où Raising manque d'arguments", *Cahiers de Grammaire* (Toulouse-Le Mirail), vol. 5, p. 35-78.
- MAY, R. (1977) *The Grammar of Quantification*, thèse de Ph. D., MIT.
- MCCAWLEY, J.D. (1973) *Grammar and Meaning*, Tokyo (Taishukan) et New York, Academic Press.
- MILNER, J.-C. (1975) *Quelques opérations de détermination en français*, thèse de doctorat d'État, Université de Paris VII.

- MILNER, J.-C. (1978) *Syntaxe et Interprétation*, Paris, Seuil.
- MILNER, J.-C. (1982) *Ordres et raisons de langue*, Paris, Seuil.
- MILSARK, G. (1974) *Existential Sentences in English*, thèse de Ph. D., MIT.
- MIYAGAWA, S. (1980) *Complex Verbs and the Lexicon*, University of Arizona, Tucson, Department of Linguistics, Coyote Papers, n° 1.
- MOREAU, M.-L. (1976) "C'est". *Étude de syntaxe transformationnelle*, presses de l'Université de Mons.
- NANNI, D. (1978) *The "Easy" Class of Adjectives in English*, thèse de Ph. D., The University of Massachusetts at Amherst.
- NEWMAYER, F. (1972) "The insertion of idioms", *Papers from the Eighth Regional Meeting*, CLS, p. 294-302.
- NUNBERG, G. (1978) *The Pragmatics of Reference*, Bloomington (Indiana), Indiana Linguistics Club.
- NUNBERG, G. (1979) "The non-uniqueness of semantic solutions: polysemy", *Linguistics and Philosophy*, vol. 3, n° 2, p. 143-184.
- OBENAUER, H.-G. (1981) "Le principe des catégories vides et la syntaxe des interrogations complètes", *Langue française*, vol. 52, p. 110-118.
- OLIÉ, A. (1982) "L'hypothèse de l'inaccusatif en français", Université de Paris VIII.
- PERLMUTTER, D. (1970) "The two verbs *begin*" in R.A. Jacobs et P.S. Rosenbaum, eds., *Readings in English Transformational Grammar*, Waltham (Mass.), Ginn and C°, p. 107-119.
- PERLMUTTER, D. (1978) "The unaccusative hypothesis and multi-attachment: Italian evidence", *Harvard Linguistic Circle*.
- PERLMUTTER, D. et P. POSTAL (à paraître) "The 1-Advancement exclusiveness law", in D. Perlmutter et C. Rosen, eds., *Studies in Relational Grammar*, vol. 2.
- PINKHAM, J. et J. HANKAMER (1975) "Deep and shallow clefts" in R.E. Grossman et alii, eds., *Papers from the Eleventh Regional Meeting*, Chicago, CLS, p. 429-450.
- POSTAL, P. (1974) *On Raising*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- POSTAL, P. (1977) "Antipassive in French", *Linguisticae Investigationes*, vol. 1, n° 2, p. 333-374.
- POSTAL, P. et G. PULLUM (1978) "Traces and the description of English complementizer contraction", *Linguistic Inquiry*, vol. 9, n° 1, p. 1-29.
- QUANG PHUC DONG (1971) "The applicability of transformations to idioms", Chicago, CLS, vol. 7, p. 198-205.
- ROHRER, C. (1967) "Definition of *locutions verbales*", *French Review*, vol. 5, n° 41-3, p. 357-367.



- ROSEN, C. (1982) "The interface between semantic roles and initial grammatical relations" in A. Zaenen, ed., *Subjects and Other Subjects*, Bloomington (Indiana), Indiana Linguistics Club, p. 71-113.
- ROUVERET, A. et J.-R. VERGNAUD (1980) "Specifying reference to the subject: French causatives and conditions on representations", *Linguistic Inquiry*, vol. 11, n° 1, p. 97-202.
- RUWET, N. (1967) *Introduction à la grammaire générative*, Paris, Plon.
- RUWET, N. (1972) *Théorie syntaxique et syntaxe du français*, Paris, Seuil.
- RUWET, N. (1975) "Parallélismes et déviations en poésie", in J. Kristeva et alii, eds., *Langue, discours, société - Pour Émile Benveniste*, Paris, Seuil, p. 307-351.
- RUWET, N. (1981) "Linguistique et poétique - une brève introduction", *Le Français moderne*, vol. 49, n° 1, p. 1-19.
- RUWET, N. (1982) *Grammaire des insultes et autres études*, Paris, Seuil.
- RUWET, N. (1983) "Montée et Contrôle: une question à revoir?", *Revue romane*, n° spécial 24, *Hommage à C. Vikner*, p. 17-37.
- SANDFELD, K. (1965) *Syntaxe du français contemporain. L'infinitif*, Paris-Genève, Droz.
- SCHACHTER, P. (1973) "Focus and relativization", *Language*, vol. 49, p. 19-46.
- SIEGEL, D. (1973) "Nonsources of Unpassives" in J.P. Kimball, ed., *Syntax and Semantics*, vol. 2, New York, Seminar Press, p. 301-317.
- STOWELL, T. (1978) "What was there before there was there" in D. Farkas et alii, eds., Chicago, CLS, vol. 14, p. 457-471.
- VERGNAUD, J.-R. (1974) *French Relative Clauses*, thèse de Ph. D., MIT.
- VERGNAUD, J.-R. (1982) *Dépendances et niveaux de représentation en syntaxe*, thèse de doctorat d'État, Université de Paris VII, (à paraître), Amsterdam, Benjamin.
- WASOW, T. (1977) "Transformations and the lexicon" in P. Culicover, T. Wasow, A. Akmajian, eds., *Formal Syntax*, New York, Academic Press, p. 327-360.
- WASOW, T., I. SAG, et G. NUNBERG (1982) "Idioms: an interim report", *Preprints of the International Congress of Linguists*, Tokyo, p. 87-96.
- WEINREICH, U. (1969) "Problems in the analysis of idioms" in *Substance and Structure of Language*, Berkeley, University of California Press.
- WILLIAMS, E. (1981) "Argument structure and morphology", *The Linguistic Review*, vol. 1, n° 1, p. 81-114.

- YAMADA, H. (1979) "Idioms from a new point of view: a trace theoretic approach", *Festschrift for Professor Kazuko Inoue*, Tokyo, p. 529-551.
- ZUBIZARRETA, M.L. (1982) *On the Relationship of the Lexicon to Syntax*, Thèse de Ph. D., MIT.